LES

SARCOPHAGES CHRÉTIENS

DE LA GAULE

PAR

M. EDMOND LE BLANT



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXXVI

$250

16

COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

TROISIÈME SÉRIE

ARCHÉOLOGIE

LES

SARCOPHAGES CHRÉTIENS

DE LA GAULE

PAR

M. EDMOND LE BLANT



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

—

M DCCC LXXXVI

INTRODUCTION.

Un volume, déjà publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique, traite des vieux sarcophages chrétiens dont la ville d'Arles possède une importante série. J'aborderai maintenant, dans ce nouveau travail, l'étude des monuments similaires signalés sur le reste de l'ancienne Gaule. Ceux que nous y rencontrons sont de deux sortes : les premiers, de beaucoup les plus précieux, portent des bas-reliefs rappelant ou figurant les traits de l'Ancien et du Nouveau Testament; d'autres, généralement postérieurs, bien qu'appartenant de même aux premiers siècles de notre ère, offrent des ornements symboliques ou purement décoratifs. La reproduction de ces derniers chargerait sans grande utilité une publication déjà fort étendue; je n'en donnerai que quelques types suffisants pour en faire connaître le style et j'en citerai les principaux. Ainsi que je l'ai fait pour les monuments d'Arles, je ne me bornerai pas à signaler les marbres existants; j'emprunterai aux livres, aux manuscrits, les dessins, les descriptions de ceux qui ont disparu dans les tourmentes des siècles antiques et, plus tard, aux temps de nos guerres religieuses et de la Révolution française.

Le groupe des sarcophages arlésiens m'a fourni l'occasion d'aborder quelques questions relatives aux monuments de l'espèce. J'ai notamment parlé de l'âge auquel ils appartiennent, du rôle et de la mesure des idées symboliques dans les sujets qui y figurent, du rapport de ces représentations avec les liturgies funéraires. D'autres points me restent à examiner : l'emploi des vieilles tombes chrétiennes et même païennes aux temps de la décadence; les souvenirs historiques et les légendes qui s'attachent à ces riches tombeaux; les explications singulières données parfois à leurs bas-reliefs; la différence des types que présentent nos marbres; leurs divers degrés d'antiquité; j'insisterai de plus sur un trait qu'ils mettent en toute lumière, je veux dire la conservation, la reproduction des modèles antiques dans les ateliers des temps mérovingiens.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Un procédé auquel la disposition matérielle du musée d'Arles ne m'avait pas permis de recourir, celui de la photographie, m'a donné cette fois des images vraies d'une série de monuments que, par bonheur, aucune réparation n'est encore venue défigurer[1]. Avec une perfection que la main humaine demeure impuissante à atteindre, il accuse la diversité des styles et fait ressortir dans ses moindres détails le mode de travail des sculpteurs et jusqu'à l'usage plus ou moins marqué du trépan, dont l'abus constitue un signe de basse époque.

I

Victor de Vite raconte qu'en Afrique saint Armogaste, averti par une révélation d'en haut que sa dernière heure était prochaine, appela près de lui le chrétien Félix : «Je vais bientôt mourir, lui dit-il, et au nom de notre foi commune je te conjure de m'ensevelir sous le chêne que voici. Le Seigneur te punira si tu ne t'empresses de m'obéir.» Il ne s'inquiétait pas, ajoute l'auteur, du lieu, du mode de sa sépulture; mais il voulait faire connaître ce qui lui avait été révélé. Félix répondit : «Que Dieu me garde, vénérable confesseur, de souscrire à ton vœu. C'est dans une basilique que tes restes seront déposés, avec la pompe triomphale et les honneurs dus à tes vertus.» Armogaste insista, et Félix, ne voulant pas affliger cet homme de Dieu, lui promit d'obéir. Quelques jours après, le saint quitta ce monde, et l'on se hâta d'ouvrir une fosse sous l'arbre qu'il avait désigné. Le travail fut lent et difficile, car le sol était dur et les racines enchevêtrées; inquiet de voir ainsi l'inhumation suspendue, Félix les fit couper, et, pénétrant profondément dans la terre, il découvrit un sarcophage de marbre tout préparé et si magnifique que jamais roi n'en avait eu de pareil[2].»

Aux grands chrétiens les belles tombes : telle était autrefois la règle, et, après le triomphe de l'Église, on affecta aux saintes dépouilles les vieux sépulcres de marbre, souvent amenés de contrées lointaines[3], et recherchés, pendant le cours du moyen âge, comme le furent alors les pierres gravées et tant d'autres restes antiques[4]. L'estime attachée à des œuvres qu'on était impuissant à égaler faisait oublier l'ancienne coutume d'honorer les morts en leur consa-

[1] Le sarcophage de Manosque a seul subi de grossières réfections, que la photogravure fait très nettement ressortir. (Planche L et p. 142.)

[2] *De persec. Vandalica*, lib. I, c. XIV.

[3] Voir ci-dessous, p. 7, 9, 13, 16, 119.

[4] «In basilica Sancti Venerandi... multa ex marmore pario sepulcra sculpta sunt, in quibus nonnulli virorum sanctorum ac mulierum religiosarum quiescunt.» (Greg. Turon., *De gloria confess.*, XXXV.) Cf. ci-dessous, p. 59.

crant des tombes neuves[1]. Comme les saints, les grands personnages furent placés dans ces riches cercueils[2]; à Pise, à Ravenne, comme en France, abondent les preuves de cet emploi des marbres romains, et j'incline à en reconnaître la marque dans le bas-relief de la façade de la cathédrale d'Orvieto, œuvre curieuse du XIV[e] siècle qui nous montre, dans la scène du jugement dernier, les morts sortant d'antiques sarcophages décorés de strigiles et de génies tenant des guirlandes[3].

C'est à la coutume dont je parle qu'est due la conservation de tant de restes intéressants pour l'histoire du christianisme, de la sculpture, de l'architecture, et rendus plus précieux pour nous par la disparition presque complète des monuments de l'art mérovingien.

A un âge où l'on ne savait guère reconnaître les sujets représentés, la richesse du travail déterminait surtout le choix, et les restes de plus d'un fidèle furent placés dans des tombeaux païens. Pour ne parler que de la France, il en fut ainsi du comte Flavius Memorius[4], du martyr saint Andéol[5], de l'empereur Charlemagne sur le sépulcre duquel est sculptée l'histoire de Proserpine, tandis que celui de Louis le Débonnaire porte un sujet biblique. S'il n'y eut que des marbres chrétiens dans la crypte de Saint-Maximin, il en a été accepté d'autres dans celles de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Honorat d'Arles[6] et dans les églises de Vence, de Saint-Clamens, où des tombes païennes, purifiées sans doute par la présence d'un corps saint, ont été placées sous l'autel[7].

[1] *Les Actes des martyrs, supplément aux* Acta sincera *de dom Ruinart*, § 84.

[2] «Qui, qualis quantusque fuerit juxta sæculi dignitatem, sepulcrum ejus hodie patefacit, quod marmore pario sculptum renitet.» (Greg. Turon., *De gloria confess.*, XLII.) Cf. *Hist. Fr.*, IV, XII.

[3] Dans son recueil des bas-reliefs de la cathédrale d'Orvieto, Grüner a donné une gravure de ce marbre, dont il existe une bonne photographie. Parmi les monuments antiques où se montre le même type, je citerai un tombeau «que la bassesse de la riviere du Rhosne a faict descouvrir a Trinquetaille» en juillet 1639. Il en existe une copie dans un manuscrit de la bibliothèque Barberine (XXX, 135, fol. 29).

[4] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 511.

[5] Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. II, p. 120.

[6] Ci-dessous, p. 34; Séguin, *Les antiquités d'Arles*, l. II, p. 28 et 31; Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. III, p. 539.

[7] *Annuaire de l'archéologue français*, 1879, p. 36; *Revue de Gascogne*, 1882, p. 123. Parfois recherchés uniquement pour leur matière, des sarcophages païens ont été décorés à nouveau par les fidèles. Il en est ainsi pour plusieurs. Près de Florence, à Castello de Vincigliata, une tombe portant les images de divinités marines a été retournée et ornée, au XIV[e] siècle, d'un bas-relief représentant le Christ entouré de saints et de saintes. Il en a été de même en France, à Bourg-Saint-Andéol, pour un sarcophage païen, qui a reçu au moyen âge une sculpture chrétienne. Ce marbre, conservé dans l'église, a été gravé très sommairement par Millin (*Voyage dans les départements du midi de la France*, pl. XXVIII, n[os] 4 et 5).

II

Ce ne fut pas seulement par la recherche de ses œuvres que se manifestèrent, aux siècles de décadence, le goût et le respect de l'antiquité. Ses types artistiques survécurent. J'ai déjà énuméré ailleurs quelques-uns de ceux qu'acceptèrent et perpétuèrent les fidèles[1]; on me permettra de revenir sur cette particularité de l'histoire de l'art aux premiers siècles.

Deux Victoires ou deux génies qui n'ont rien de chrétien se montrent fréquemment au centre des sarcophages, accostant la vieille *imago clypeata*[2]. Ce fut là un type des plus vivaces; toujours et partout il se retrouve : à Rome, sur le socle de la colonne de Trajan; aux roches du Danube, sur une inscription du même empereur[3]; ailleurs, sur les tombes païennes et chrétiennes[4], dans les dessins qui accompagnent la *Notitia dignitatum*[5]; plus tard, sur des ivoires sculptés[6]; au XI[e] siècle même, dans l'ornementation des chapiteaux de l'église de Moissac. J'en puis dire autant des personnifications païennes des fleuves, des contrées ou de l'Océan, introduites par les anciens chrétiens dans les tableaux bibliques et qui se perpétuent au moyen âge[7]. La figure du ciel[8], l'image de l'Amour et Psyché[9], les combats de coqs[10], les lapins mangeant des fruits[11], le symbole du lion dévorant un cheval[12], sont communs aux monuments des deux cultes. Sur les moins anciens de nos sarcophages, et bien loin des vieux centres artistiques, les sculpteurs de l'école aquitaine multiplient sans hésiter les génies funèbres tenant une torche renversée[13], que d'autres chrétiens martèlent sur les marbres païens introduits par eux aux catacombes[14]. Longtemps après le triomphe de l'Église, les Dioscures, dieux funéraires, les divinités, les monstres de l'Océan, antiques symboles du voyage des âmes

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. x, xi.

[2] Maurice Albert, *Revue archéologique*, septembre 1881, p. 133-135; Maffei, *Museum Veronense*, p. 268, etc.

[3] Arneth, *Jahrbuch der Centralcommission zur Erforschung der Baudenkmale*, 1856, taf. I.

[4] Ci-dessous, pl. V, fig. 6; VIII, fig. 1; XII, fig. 4; XXI, fig. 1, etc.

[5] *Orient.*, p. 45, 115, 116 de l'édition Böcking.

[6] Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CDLVI, CDLVII, CDLVIII, etc.

[7] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. XVIII, fig. 1; pl. XXXI; Spon, *Recherches curieuses d'antiquités*, p. 34; Artaud, *Mosaïques de Lyon*, pl. XXXIII, etc.

[8] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 2, et ci-dessous, p. 78.

[9] Collignon, *Monuments relatifs au mythe de Psyché*, p. 57, etc. Ce type, si fréquent sur les sarcophages chrétiens de Rome, ne s'est pas encore rencontré sur les nôtres.

[10] Ci-dessous, p. 129.

[11] Clarac, *Musée du Louvre, bas-reliefs*, pl. CXXV, n[os] 202 et 224; Garrucci, *Storia dell'arte cristiana*, tav. CCCLX, n° 2.

[12] *Ibid.*, tav. CCCLXXXIII, n° 2.

[13] Voir ci-dessous, p. 74, 92, 96, 123.

[14] De Rossi, *Roma sotterranea cristiana*, t. III, p. 222 et 444.

aux îles Fortunées[1], les griffons, ces immobiles gardiens des tombeaux de l'idolâtre, apparaissent dans les bas-reliefs[2]. Le sculpteur qui veut représenter la scène de la création de l'homme montre le Seigneur modelant, comme Prométhée, une figurine d'argile posée sur une base[3]; les vieilles images d'Icare servent de type pour figurer l'âme ailée d'un enfant chrétien montant au ciel[4]. Si parfois aux grandes têtes mythologiques qui terminent les couvercles des sarcophages les fidèles substituent celles des saints[5], ils se bornent le plus souvent à reproduire à cette place les masques de Méduse et tous les autres modèles consacrés par un long usage. Il en est de même des sujets perdus, pour ainsi dire, dans les champs demeurés vides entre les arcades ou les frontons qui, sur tant de tombeaux, surmontent les différentes scènes; le plus courant des motifs qui occupent ces étroits espaces, je veux dire la colombe becquetant des fruits dans une corbeille, n'a rien qui se rattache au nouveau cycle iconographique; c'est la simple redite d'un symbole funéraire adopté pour la décoration des stèles païennes[6]. Si, par grande exception, se montrent en ce même endroit quelques types rappelant les mystères de la foi[7], les artistes l'ont surtout considéré comme un cadre perdu pour le regard, où l'on était libre d'introduire, avec les oiseaux, les corbeilles, les couronnes, les coquilles et les vases de l'ornementation courante, des dieux de la mer et des figures dépourvues de tout caractère chrétien[8]. J'ai rappelé ailleurs les paroles indignées de Tertullien reprochant aux artistes, aux ouvriers, de travailler, quoique convertis, à fabriquer, à orner des idoles[9]. Un coup d'œil sur les monuments nous fera voir,

[1] N° 211 et *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. II, fig. 1, et pl. IX.

[2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 8, 68, et ci-dessous, p. 57 et 109.

[3] Page 80.

[4] *Mélanges de l'École française de Rome*, t. IV, p. 379.

[5] De Rossi, *Bullett.*, 1864, p. 46.

[6] Bouillon, *Musée des antiques*, t. III, pl. IV, n°s 56 et 60; *A description of the collection of ancient marbles in the British Museum*, part V, pl. V, fig. 4; pl. X, fig. 1. J'ai également relevé ce sujet sur plusieurs marbres païens : une stèle du columbarium de la via S. Sebastiano, à Rome (*Corpus inscr. Lat.*, t. V, n° 4848); un couvercle d'urne cinéraire au musée du Capitole, salle des Colombes, n° 9; un autre chez M. Scalambrini, via del Babuino, n° 50, posé sur une caisse funéraire à laquelle il n'appartient pas et qui porte l'inscription suivante :

DM | C·SALONIO | FARINO·C·SALO | AVGVRINVS ET | SALONIA·COMICE | PATRI·B·M·FECE | RVNT.

[7] Voir le sarcophage de Junius Bassus (Roller, *Les Catacombes*, pl. LIX) et un autre au musée de Leyde (Janssen, *Grieksche en romeinsche Grafreliefs uit het Museum van Oudhenden te Leyden*, pl. VIII).

[8] Janssen, *loco cit.*; *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. II et IX; Bottari, *Roma sotterranea*, tav. XLI.

[9] *Les chrétiens dans la société païenne aux premiers âges de l'Église.*

pour ainsi dire, à l'œuvre ceux contre lesquels s'irrite l'illustre Père. Leurs ateliers demeuraient en effet comme une sorte de terrain neutre, fourni au goût de tous les acheteurs, et où les types du paganisme se mêlaient à ceux de la religion nouvelle. Ce fait d'une réunion qui nous étonne résulte de monuments nombreux : l'usine d'un fabricant de lampes possédait à la fois des moules portant l'image du Bon Pasteur et celles des grands dieux de l'Olympe[1]; un motif des fresques de Pompéi accompagne sur un sarcophage l'arche de Noé[2]; une tombe de très basse époque montre en même temps les griffons classiques et Daniel entre les lions[3]; la belle cassette d'argent du cabinet de Blacas, rare monument du v[e] siècle, nous offre des figures de ce temps avec des représentations mythologiques anciennes et de beau style[4]. Le fait dont je parle est, à mes yeux, attesté plus nettement encore par le singulier mélange des sujets qui ornent le vase baptismal de Tunis, grande urne de plomb où le fondeur, employant les surmoulés de natures très diverses qu'il avait évidemment sous la main, a accolé ensemble le Bon Pasteur, une Victoire, une divinité marine, un Silène ivre, une femme tenant de chaque main des épis ou des fleurs, figure représentée dès Dioclétien sur les monnaies de Carthage, dont elle personnifie sans doute la Τύχη[5], des paons, des cerfs buvant aux quatre fleuves du paradis, un athlète, un ours, deux chiens poursuivant un cerf, et un lion dévorant un taureau[6].

Aux temps où nous reportent nos marbres, l'usage d'imiter les vieux types est un des traits marquants de l'histoire de l'art; il se continuera aux âges suivants, et les infatigables copistes dont je viens de citer les œuvres seront plus tard copiés à leur tour dans ce qu'ils auront pu créer. J'en vois, pour ma part, au XII[e] siècle, une preuve remarquable dans un bas-relief de la cathédrale de

[1] *D'une lampe païenne portant la marque* ANNISER. Cf. Homolle, *Lampes à la marque* ANNISER (*Revue archéologique*, janvier 1875 et juin 1876).

[2] Ci-dessous, p. 10.

[3] Ci-dessous, p. 55-57.

[4] Visconti, *Lettera intorno ad una supellettile d'argento*. Il serait bien utile de donner une bonne photogravure de cette cassette, appartenant aujourd'hui au British Museum, et dont il n'existe qu'une reproduction dépourvue de caractère.

[5] Eckhel, *Doctrina numorum veterum*, t. IV, p. 158, et t. VIII, p. 11; Cohen, *Médailles romaines*, Dioclétien, n° 322; Friedlander, *Die Munzen der Vandalen*, pl. I, et p. 19, 30, 32, 38. Voir, pour les objets que tient la femme, les trois petits bronzes du Cabinet des médailles.

[6] Ce vase a été publié d'abord par M. de Rossi (*Bullettino*, nov. et déc. 1867), puis par le R. P. Garrucci (*Storia dell' arte cristiana*, t. VI, p. 33, 34, et pl. CDXXVIII). Je viens de l'étudier moi-même et de le reproduire dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, t. III, p. 445, 446. Il m'a été impossible de savoir ce qu'est devenu ce monument, remporté à Tunis après la grande Exposition parisienne de 1867, où il avait été fort remarqué.

Bâle, visiblement imité d'un modèle fort répandu en France aux temps mérovingiens, et qui se rencontre notamment sur un sarcophage de Clermont[1].

En rappelant, comme je viens de le faire, les marques de l'influence professionnelle sur les artistes chrétiens et ce que la tradition de l'école antique leur a, pour ainsi dire, imposé, je n'entends pas nier que les enseignements de l'Église n'aient dirigé dans une large mesure la main des sculpteurs de nos sarcophages. Quoi que l'on ait pu écrire à ce sujet, ils gardaient toutefois leur liberté, comme nous en avons des preuves nombreuses[2], et alors même qu'ils devaient représenter le plus important de tous les types, celui du Seigneur. Dominés par le souvenir de la prédiction d'Isaïe, les grands docteurs, saint Justin, saint Cyprien, Tertullien, Clément et saint Cyrille d'Alexandrie, Origène, saint Augustin, professaient que le Christ avait été dépourvu de beauté[3]. L'accord de ces maîtres vénérés, la science, la profondeur de leurs commentaires, demeurèrent sans action sur l'esprit des masses. Parler ainsi, c'était heurter de front une persuasion vieille de bien des siècles. « La beauté, disait un philosophe, est le caractère du divin; si donc le Christ n'a pas été beau, on ne peut le tenir pour un Dieu[4]. » Plusieurs Pères firent effort pour atténuer, sans oser toutefois y contredire, la portée du mot d'Isaïe[5]. L'instinct de la foule chrétienne alla plus loin : elle ne chercha pas à distinguer les heures où le Christ avait pu éblouir les regards par une majesté souveraine, celles où sa nature disgraciée l'avait exposé aux outrages; chez elle, comme chez les idolâtres, la conception de la divinité défigurée par la laideur ne trouvait pas créance, et l'on avait peine à imaginer que toutes les perfections n'eussent pas été réunies chez le Seigneur. Tel est le sentiment dont les vieux sarcophages de la Gaule, comme ceux des autres contrées, attestent la prédominance[6]. Sur ces monuments du vulgaire, les artistes du IVe, du Ve siècle, s'affranchissant des leçons de

[1] Ci-dessous, pl. XIX, fig. 1.

[2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, Introd., p. VIII.

[3] *Prophet. Isaiæ* LIII, 2; s. Justin., *Dial. cum Tryph.*, § 85, 88; s. Cypr., *Testimon.*, II, XIII; Tertull., *De idolol.*, XVIII; *De patientia*, III; *Adv. Judæos*, XIV; *De carne Christi*, IX; *Adv. Marcion.*, III, XVII; Clem. Alex., *Pædag.*, l. III, c. I; Origen., *Contra Celsum*, ed. Cantabr., l. IV, p. 169; l. VI, p. 327; l. VII, p. 342; s. August., *Sermo in Psalm.* CXXVII, § 8; s. Cyrill. Alex., *De nudatione Noe*, *opera*, ed. Paris., 1638, t. I, pars II, p. 43.

[4] Origen., *Contra Celsum*, l. IV, p. 169; l. VI, p. 327 (ed. Cantabr.).

[5] S. Hieron., *Epist.* LXV, § 8, *ad Principiam*; *Comment. in Matth.*, l. III, c. XXI, v. 15; s. Chrysost. *Homil.* XXVII, *In Matth.*, c. II.

[6] Une image apocryphe dont parle Antonin de Plaisance prêtait au Christ le type élégant, le beau visage, les cheveux légèrement bouclés que nous montrent les vieux marbres funéraires. (*Itinerarium*, c. XVIII.)

l'exégèse biblique, ont paré le Christ de toutes les beautés où l'art en décadence pouvait alors atteindre [1].

III

Pendant deux siècles entiers, plusieurs des bas-reliefs chrétiens de la Gaule sont demeurés, pour le plus grand nombre, comme autant d'énigmes indéchiffrables. Entre notre illustre Peiresc et Millin, qui surent les rapprocher des marbres de l'Italie, peu d'hommes en comprirent les sujets, presque toujours pourtant faciles à reconnaître. Les explications proposées par quelques-uns sont des plus étranges. Pour eux, les souvenirs classiques existent seuls, et la pensée d'une représentation chrétienne ne leur vient même pas à l'esprit. Un contemporain de Peiresc, Louis Chaduc, voit, dans les Juifs buvant à la source apparue sous la verge de Moïse, des païens qui se purifient avant d'offrir un sacrifice [2]. Aux yeux d'un antiquaire marseillais, le même tableau représente une cérémonie d'affranchissement : « Les esclaves, dit-il, sont à genoux, et le préteur tient la baguette levée [3]; » des apôtres, que quelques-uns ont pris pour des saints du groupe des Sept Dormants [4], lui paraissent un cénacle de savants ou de philosophes [5]; la scène des jeunes Hébreux dans la fournaise, derrière lesquels on voit le buste de Nabuchodonosor, devient un sacrifice aux dieux lares [6]. A Toulouse, la réunion du Christ et de ses disciples est regardée comme le conseil des duumvirs [7]; à Cahors, les figures si fréquentes d'Adam et d'Ève sont prises pour celles de Deucalion et de Pyrrha [8]. Legrand Daussy déclame longuement sur un sarcophage de la cathédrale de Clermont où se voit, dans la forme ordinaire, le Christ ressuscitant Lazare debout dans son édicule, et devant eux Marie prosternée [9]. « A l'une des extrémités de la face antérieure et au bord de l'angle qu'elle forme, on remarque, dit-il, un temple dans lequel est une Isis enveloppée de bandelettes depuis le cou jusqu'aux pieds [10]. L'une des

[1] J'ai déjà noté ailleurs (*Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, Introduction, p. CL), en ce qui touche les inscriptions, des marques de ces sortes d'écarts entre les enseignements des Pères de l'Église et le sentiment du vulgaire.

[2] Ludovici Chaduci ΣΧΕΔΙΑΣΜΑΤΑ, c. I (ms. à Clermont, chez M. de Féligonde).

[3] Grosson, *Monuments marseillois*, p. 162.

[4] Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 127.

[5] *Ibid.*, p. 151.

[6] *Ibid.*, p. 108.

[7] *Mém. de l'acad. de Toulouse*, 1re sér., t. I, p. 84.

[8] *Bulletin monumental*, 1879, p. 579, 580.

[9] Cette tombe a été transportée depuis dans la chapelle des Carmes déchaux. Voir ci-dessous, p. 67.

[10] Une erreur semblable, dont Mabillon a fait justice, s'était autrefois accréditée à Rome, au sujet d'une figurine trouvée dans les Catacombes et représentant de même Lazare enveloppé de bandelettes. (Mabillon, *Museum Italicum*, t. I, p. 135; Boldetti, *Osservazioni sopra i cimiteri*, p. 523.)

femmes est prosternée aux pieds d'un des hommes, et elle a l'air de le supplier. Si l'on en croit ces sortes de savans que rien n'embarrasse, qui ne doutent de rien et savent tout expliquer, cette femme est une vestale coupable qui, condamnée à mort pour avoir laissé éteindre le feu sacré, demande sa grâce; car, selon eux, Isis et Vesta n'étaient à Rome qu'une seule et même divinité. Par une métamorphose bien singulière, ce monument payen, qui représente probablement un mystère d'Isis, et qui jadis renferma le cadavre de quelque idolâtre auvergnat ou romain, devint dans l'église cathédrale un monument sacré destiné au mystère réputé le plus saint de la religion romaine. Sans sa forme, on l'eût probablement détruit et mis en pièces, il y a longtemps. Heureusement il exista une circonstance où l'on eut besoin d'un autel. On trouva que le sarcophage pouvait en faire un, en l'élevant sur un socle. En conséquence, il fut placé dans la chapelle appelée du Saint-Esprit, et, quand je le vis, on y disait journellement la messe. De pareilles sottises excitent à la fois le rire et la pitié[1]. » Quelques-uns s'étonnent devant l'image de Jonas rejeté par le monstre. « C'est, dit-on, une figure couchée qui semble faire des efforts pour écarter un dragon; allégorie inexplicable, à moins qu'on n'ait voulu représenter l'état de contrainte de l'homme en servitude[2]. » Dans un groupe mutilé où figure la croix surmontée d'une couronne, on a imaginé de voir « les restes d'un sujet obscène[3] »; les trois Hébreux dans la fournaise et le buste du roi sont devenus les trois anges de Sodome avec la statue de sel[4]. Saint Pierre tenant un pli de son manteau est pris pour Judas, la bourse à la main[5]. A Narbonne, sur une tombe décorée de divers sujets bibliques, des archéologues du dernier siècle ont cru voir la représentation des noces d'Ataulphe et de Placidie[6]. .

Je m'arrête dans l'énumération d'erreurs dont quelques curieux de notre pays, privés des points de comparaison qui abondent en Italie, ne se sont pas seuls rendus coupables[7]. Si singulières qu'elles nous paraissent, nous devons

[1] *Voyages faits en 1787 et 1788 dans la ci-devant haute et basse Auvergne, par le citoyen Legrand*, l'an III de la République française, t. I, p. 37, 38.

[2] Grosson, *op. cit.*, p. 163; *Notice des monuments conservés dans l'église noble, insigne et collégiale de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, p. 17.

[3] Même notice, p. 18; van Kothen, *Notice sur les cryptes de l'abbaye de Saint-Victor-lez-Marseille*, p. 69.

[4] Montfaucon, *Antiquité expliquée*, supplément, t. III, p. 50, 51.

[5] *Notice des monuments conservés dans l'église de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, p. 18.

[6] *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, t. II, p. 112; cf. Tournal, *Catalogue du musée de Narbonne*, 1864, p. 102.

[7] Pour ne parler ici que des anciens, on sait l'explication donnée par Bottari d'un des bas-re-

IMPRIMERIE NATIONALE

en toute justice une part de gratitude à ceux qui, sans être armés, préparés comme on l'est à cette heure, ont les premiers tenté l'étude des monuments antiques. « Nous avons aux anciens, écrit spirituellement Fontenelle, l'obligation de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire; il falloit absolument payer à l'erreur et à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, et nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont acquittés. Il en va de même sur diverses matières, où il y a je ne sais combien de sottises que nous dirions si elles n'avoient pas été dites et si on ne nous les avoit pas pour ainsi dire enlevées [1]. »

Je viens de noter quelques-unes des erreurs commises par les modernes dans l'interprétation des sujets figurés sur les sarcophages. Il serait certes intéressant de savoir comment les païens, inquiets, irrités, mal instruits des choses chrétiennes, devaient s'expliquer les représentations du nouveau culte. J'ai, dans un travail déjà ancien, parlé de l'accusation de magie sans cesse reproduite contre les fidèles, contre le Christ surtout, dont les miracles paraissaient aux persécuteurs des œuvres de pure sorcellerie. Une série de sujets représentés par les artistes chrétiens m'ont semblé avoir pu confirmer les Gentils dans cette pensée : ce sont les peintures, les bas-reliefs où l'on voit le Seigneur tenant à la main une baguette, cet instrument classique des enchanteurs, et en touchant les pains qu'il multiplie, les momies de Lazare et du fils de la veuve, les urnes de Cana [2]. Une particularité notée par saint Augustin, dans son traité de l'Accord des Évangélistes, montre que des représentations courantes chez les premiers fidèles ont, en effet, mené les païens à imaginer que Jésus-Christ n'avait été qu'un magicien habile. Telle est la scène dont le type, autrefois fréquent dans les peintures murales, nous est aujourd'hui conservé par les sculptures des sarcophages [3], les mosaïques et les dessins des verres à fond d'or; c'est celle où nous voyons le doux Maître remettant à saint Pierre le *volumen* de la loi nouvelle. Le Seigneur, écrit saint Augustin, a, selon le dire des Gentils, composé

liefs où l'on voit l'assesseur à côté de Pilate; il reconnaît, dans ces deux personnages, le Procurateur représenté deux fois, d'abord lorsqu'il hésite à condamner le Christ, puis se décidant à céder aux cris des Juifs. (*Sculture e pitture sacre della Roma sotterranea*, t. II, p. IV.) Voir aussi la bizarre interprétation donnée par Ciampini (*Vetera monimenta*, t. II, p. 8) d'un marbre de Ravenne représentant l'Annonciation.

[1] *Digression sur les anciens et les modernes* (Œuvres de Fontenelle, éd. de 1758, t. IV, p. 179, 180).

[2] *Recherches sur l'accusation de magie dirigée contre les premiers chrétiens*, p. 36; *Les Actes des martyrs, supplément aux* Acta sincera *de dom Ruinart*, § 38.

[3] Voir mes planches XII, fig. 4; LI, fig. 2; LVI, fig. 1, etc.

des traités de magie; plusieurs croient qu'il les a transmis aux princes des apôtres. Ce rouleau déployé que reçoit de ses mains saint Pierre, c'était, répétait-on, le livre contenant le secret de ses miracles et remis à ses successeurs comme un écrit à leur adresse, *tanquam epistolari titulo prænotatos.* « Ils ont bien mérité, ajoute l'illustre Père, de devenir le jouet d'une erreur ceux-là qui veulent s'instruire des choses du Christ et de ses apôtres par les peintures murales, au lieu d'en chercher la connaissance dans l'étude des saintes Écritures[1]. »

IV

Un fait déjà signalé, en ce qui touche la numismatique, l'architecture et même les monuments de l'épigraphie, n'apparaît pas moins clairement lorsque l'on étudie nos bas-reliefs chrétiens[2] : la différence des contrées se marque par la dissemblance des styles, et ce trait particulier de l'art antique n'est nulle part plus saisissable qu'en France.

Le type adopté dans le bassin du Rhône procède des modèles romains; des rapports faciles et fréquents par la voie de la mer et du fleuve ont effacé presque toute différence; à peine en reconnaît-on quelqu'une entre les marbres chrétiens d'Arles et ceux de Rome. Il en est autrement pour le style des tombeaux appartenant au sud-ouest de la Gaule. A la réserve d'un trait dont je vais parler[3], l'influence de la métropole ne s'y fait que rarement sentir, et l'on pourrait se demander si le petit nombre de ceux qui en portent l'empreinte n'y sont pas venus des bords du Rhône. L'âge aussi bien que la distance ont amené la dissemblance si nettement marquée entre les monuments des deux parties de notre sol; la plupart de ceux du Sud-Ouest, œuvres d'un travail barbare, sont à coup sûr les derniers en date, comme le démontre évidemment le style des personnages qui s'y rencontrent. Ce qui distingue tout d'abord les œuvres de cette contrée, c'est la forme particulière des cuves sépulcrales, étroites par la base, s'évasant par le haut; un système de décoration composée de simples ornements ou les associant aux figures[4], l'absence d'un grand nombre de sujets adoptés en Provence et parmi lesquels il faut compter cer-

[1] *De consensu Evangelistarum*, lib. I, cap. IX et X.

[2] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 151 et suiv. Je dois noter ici que les agrafes mérovingiennes représentant Daniel entre les lions, et dont je m'occuperai ailleurs, ne se sont encore rencontrées que dans la région du Jura.

[3] Page XII.

[4] Pl. XXVIII, fig. 1; XXXIII, fig. 1; XXXVI, fig. 1; XXXVIII, fig. 1; XLVI, fig. 1.

tains traits de l'histoire biblique : le frappement du rocher, le passage de la mer Rouge, les tables de la loi, la chute des cailles dans le désert, David et Goliath; puis la Nativité, le baptême du Christ; saint Pierre recevant les clefs célestes, le Seigneur lui lavant les pieds, lui prédisant la renonciation; la montagne aux quatre fleuves, avec le Christ qui la domine, les cerfs qui s'y abreuvent; le martyre de saint Paul, la résurrection symbolisée par la croix s'élevant triomphante au-dessus des soldats endormis. Indépendante par tant de côtés du type romain, la décoration de ces sarcophages s'y rattache d'ailleurs, comme je viens de le dire, par un trait assez inattendu : c'est l'emploi répété de motifs très antiques et dont les derniers même appartiennent en propre à l'imagerie païenne : les génies vendangeant et foulant le raisin, ceux qui tiennent en signe de deuil une torche renversée[1] et l'image des Dioscures[2]. Rien ne saurait attester mieux la vitalité de ces traditions d'atelier dont j'ai tenté de faire ressortir les marques[3].

L'écart profondément tranché entre nos sépulcres du Sud-Est et ceux du Sud-Ouest permet de reconnaître l'origine de plus d'un monument conservé dans des parties de la France où n'existe ni probabilité ni trace d'une fabrication locale. Pour ma part, je ne saurais douter qu'un marbre de Saint-Denys, un autre de Soissons nous représentent des produits de l'école aquitaine[4]; leur mode de décoration et, pour le dernier, la forme évasée de la cuve sépulcrale ne me laissent guère de doute à cet égard[5]. Comme le tombeau de Charlemagne à Aix, celui de Louis le Débonnaire, à Metz, a sans doute été amené d'une contrée lointaine; le passage de la mer Rouge qui y figure, et qu'on remarque

[1] Sarcophages chrétiens de Toulouse, Saint-Gény, Agen, Cahors, Poitiers, Saint-Maximin. L'emploi du dernier de ces sujets, fréquemment reproduit par les païens (Visconti, *Museo Pio-Clementino*, IV, 16; Lasinio, *Raccolta di sarcofagi del campo santo di Pisa*, tav. LXIII; un sarcophage inédit dans l'église d'Ajaccio, etc.), répugnait à quelques fidèles, car on l'a retrouvé martelé sur un marbre découvert à la catacombe de saint Calliste (de Rossi, *Roma sotterranea cristiana*, t. III, p. 228); bien que courant dans l'iconographie des idolâtres (*Monumenti inediti dell' Instituto archeologico*, t. III, tav. V; Zoega, *Bassirilievi*, t. I, p. 129; *Archæologische Zeitung*, 1877, taf. VII; épitaphe d'Aurelia Paulina, dans la galerie épigraphique du Vatican, etc.) et reproduit par les Juifs eux-mêmes (Garrucci, *Storia dell' arte crist.*, t. VI, tav. CDXCI, nº 19), le type des génies vendangeant a été dès les premiers âges adopté par les fidèles, auxquels il rappelait les métaphores évangéliques. (Cf. de Rossi, *Bullettino*, 1865, p. 41.)

[2] P. 124. Cf., pour des types portant de même la trace de l'influence antique, p. 80 et 125.

[3] *Mélanges de l'École française de Rome*, 1883, p. 439 et suiv.; 1884, p. 378 et suiv.

[4] Voir ci-dessus, p. XI.

[5] Un sarcophage à cuve évasée existe en Provence (planche LV). Il s'agit là toutefois, comme on le verra, d'un type absolument exceptionnel et qui ne présente aucun rapport avec les tombes du Sud-Ouest, auxquelles il est de beaucoup antérieur.

particulièrement en Provence, semble en indiquer l'origine; c'est probablement un marbre sorti, comme tant d'autres, des ateliers d'Arles. De la même contrée doit également provenir le sarcophage conservé dans l'église de Saint-Piat, près de Maintenon, et qui porte de même un sujet fréquent sur les monuments chrétiens des bords du Rhône, la croix surmontée du monogramme et dominant les gardes du saint Sépulcre[1].

Quelques ressemblances qu'on relève entre plusieurs de nos tombes sculptées et celles de l'Italie, leurs bas-reliefs nous offrent toutefois un certain nombre de représentations rares ou nouvelles[2] : le massacre des Innocents, la remise des clefs à saint Pierre, sujet bien plus fréquent en Gaule qu'à Rome même, la mort d'Ananie, le saint Sépulcre, le Christ montant au ciel, le jugement des calomniateurs de Suzanne, Habacuc apportant à Daniel les pains et les poissons eucharistiques, ce dernier prophète représenté vêtu dans la fosse aux lions[3] et saluant le roi de Babylone, David combattant Goliath, un buste souvent répété qui paraît être celui de saint Genès, une femme, que l'on croit être Plautille, debout près de saint Paul chargé de liens, une autre assistant au sacrifice d'Abraham, une édicule[4] abritant le bélier immolé à la place d'Isaac, l'image symbolique de ce bélier arrêté par les cornes dans un buisson d'épines, le groupe singulier d'un chien et d'un personnage à *pallium*, les disciples se bouchant les narines devant le cadavre de Lazare, des enfants offerts au Seigneur, Tobie et le poisson, le jardin des Oliviers, le baiser de Judas, le Christ et un ange nimbés, Moïse quittant Pharaon, la chute des cailles dans le désert, saint Joseph endormi, un ange lui ramenant la Vierge, l'image répétée des Dioscures, des génies funéraires, du ciel représenté selon la mode païenne, celle du Seigneur modelant le premier homme, les chasses au cerf, au sanglier, qui nous rappellent les mâles plaisirs de nos pères, les représentations sculptées, avant la formation du canon artistique des fidèles, sur le très antique sarcophage de la Gayolle.

[1] Page 8.

[2] Mes relevés s'étendent naturellement aux sarcophages d'Arles, en même temps qu'à ceux du reste de la Gaule.

[3] Le Daniel vêtu qui se voit dans les cryptes du Vatican sur le sarcophage de Junius Bassus (Roller, *Les Catacombes*, pl. LIX) est une réfection moderne, comme le montre la vieille gravure donnée par Bosio, *Roma sotterranea*, p. 45.

[4] C'est contre l'usage commun que j'emploie au féminin le mot *édicule*, lequel, soit dit en passant, ne figure dans aucun dictionnaire français. Ma raison est que le mot *ædes* dont il dérive est féminin, et qu'il y a sur ce point une loi constante. Les Latins disent *ædicula* et non *ædiculum*, dont on ne cite qu'un exemple unique et fort douteux. (Cf. de Vit, *Totius latinitatis lexicon*, p. v.) J'ajoute que les Italiens, fidèles à la donnée étymologique, écrivent *edicola* et non *edicolo*.

Nous nous éloignons encore par d'autres points des types courants. Une seule fois apparaît chez nous l'arche de Noé, fréquemment reproduite en Italie; nous n'avons ni le groupe, si étrange dans un bas-relief chrétien, de Psyché et de l'Amour, ni celui d'Orphée charmant les bêtes sauvages; peu répandue hors de la Gaule, la scène du passage de la mer Rouge se présente souvent sur les monuments provençaux[1].

V

L'un de nos sépulcres de marbre rappelait une lugubre histoire : un malheureux prêtre, disait-on, y avait été emprisonné vivant[2]. Une autre tombe richement sculptée perpétuait la touchante mémoire de deux époux chrétiens pour lesquels l'amour avait été plus puissant que la mort. La femme du sénateur Hilarius y était descendue la première, et son mari voulut qu'on l'y déposât auprès d'elle; quand vint pour lui la dernière heure, son cadavre se ranima au moment où on le plaçait dans le cercueil, et devant la foule émerveillée il étendit le bras pour étreindre doucement la tête de la morte[3].

Plus que tout autre pays, la France évoque ainsi, devant ces monuments, les souvenirs historiques ou les anciennes légendes. Nos pères y ont salué les sépultures de quelques acteurs de l'Évangile : l'aveugle-né, Marthe, l'hôtesse du Christ; Madeleine, la grande repentie[4]; celle des vieux martyrs, saint Andéol, saint Andoche, sainte Quiterie[5]. La tradition nous reporte de plus aux temps des fils de Constantin[6], à celui des princes wisigoths[7], d'une héroïne des chansons de gestes, la fantastique reine Pédauque[8], des guerriers, des saints mérovingiens[9], des invasions sarrasines[10], de Charlemagne et de ses preux[11], de Louis le Débonnaire[12], et même, dit-on, à l'âge des combats en champ clos[13]. Chacune de nos riches sépultures devait avoir ainsi ou son histoire ou sa légende. Tout est muet maintenant pour plusieurs, dont l'attribution, fût-elle imaginaire, aurait pour nous son intérêt; on ne sait à qui furent destinés, entre tant d'autres, l'étrange sarcophage de Charenton, ceux de Lucq-de-Béarn, de Val-

[1] Voir pour ces sujets divers la table du présent volume et celle des *Études sur les sarcophages d'Arles*.

[2] Greg. Turon., *Hist. Franc.*, IV, XII.

[3] *De gloria confess.*, XLII.

[4] P. 30 et 150.

[5] P. 2, 99, et Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. II, p. 120.

[6] P. 138.

[7] P. 133.

[8] P. 126, 127.

[9] P. 4, 92, etc.

[10] P. 40, 41, 117, 142.

[11] P. 117, cf. p. 88 et ci-dessous, p. XVI.

[12] P. 11.

[13] P. 16.

bonne, de Saint-Honorat, tous les quatre retrouvés pourtant dans de célèbres abbayes, la plupart des tombeaux qui sanctifiaient une église de Clermont, celui qui, de Provence sans doute, fut transporté dans un village voisin de Paris [1].

VI

Ces marbres nus et mutilés, devant lesquels l'antiquaire s'arrête presque seul aujourd'hui, ont eu leurs siècles de splendeur; la plupart étaient, je viens de le dire, affectés à la sépulture des saints, et Grégoire de Tours avait songé à composer un livre avec leur seule histoire [2]. Souvent on les groupait dans des sanctuaires où s'empressaient les fidèles; ainsi fut-il fait à Saint-Honorat d'Arles, à Marseille dans les hypogées de Saint-Victor, à Saint-Maximin, à Clermont, où l'église qui les contenait reçut de leur réunion le nom de *Sancta Maria inter Sanctos*. Des balustrades entouraient ces sépulcres [3] peints et dorés [4] qu'abritaient des *ciboria* [5] surmontés de croix gemmées [6]; de riches étoffes les recouvraient [7]; on suspendait au-dessus d'eux des colombes d'or [8]; on les jonchait incessamment de fleurs et de verdure [9]; des lampes, des cierges brûlaient devant eux nuit et jour [10]; les fidèles en prière les couvraient de larmes et de baisers [11]; autour d'eux se voyaient des *ex-voto* sans nombre, les fers, les chaînes des prisonniers délivrés par la vertu des saints [12], les armes des guerriers venus remercier le ciel de leurs victoires [13]. Des serments solennels se prêtaient sur ces marbres sacrés [14]. Là venait l'immense légion des misérables, les fiévreux, les aveugles, les paralytiques, les boiteux, les fous [15] et les épileptiques si nombreux alors que, laissés libres et errants, ils communiquaient leur mal par la vue même de ses attaques. Ils étaient là, s'agitant furieux dans les sanctuaires [16], hurlant auprès

[1] Page 8.

[2] *De vitis Patrum*, *Proleg.* : «Statueram... illa tantum scribere quæ ad sepulcra beatissimorum martyrum confessorumque divinitus gesta sunt.»

[3] *Glor. conf.*, XXII et XXX.

[4] Ci-dessous, p. 142.

[5] *Glor. mart.*, I, XXVIII.

[6] *Mirac. s. Jul.*, XX.

[7] *Gloria mart.*, LXXII.

[8] *Ibid.*

[9] *Glor. mart.*, LXXI; *Glor. conf.*, L; *Vitæ Patrum*, VIII, VI.

[10] *Glor. conf.*, XXVII; Fortunat., *Vita s. Hilarii*, l. II, c. XII.

[11] *Hist. Franc.*, X, XXIX; *Glor. mart.*, XLIV; *Mirac. s. Martini*, II, X, XXXIX, XLIX; *Vitæ Patrum*, IX, III.

[12] *Hist. Franc.*, IV, XIX; *Vitæ Patrum*, VIII, VI et X: *Vita s. Aridii*, XL.

[13] Ci-dessous, p. 149, note 1.

[14] *Hist. Franc.*, V, XXXIII.

[15] P. 99.

[16] «Ad templum sancti Maximini antistitis accessit, in cujus atrio post multas debacchationes tres energumeni pressi sopore quiescebant.» (Greg. Turon., *Vitæ Patrum*, c. XVII, § 4. Cf. *De mirac. s. Martini*, I, XXXVIII; *Vita s. Licinii*, c. V, § 29 [Bolland., 13 febr.]; *Translationes et miracula s. Filiberti*, c. II, § 29 [Bolland., 20 august.], et la note ci-après.)

des tombes comme des bêtes fauves; là, sous l'étreinte des crises se produisaient ces mouvements désordonnés, ces rotations de la tête, cette effrayante contraction du corps se raidissant en arc pour rebondir comme un ressort d'acier, phénomènes que la science retrouve et étudie à cette heure même tels que les a vus et décrits un Père du v[e] siècle[1].

Des guérisons miraculeuses s'accomplissaient devant ces sépulcres près desquels les malades venaient passer des jours et des nuits, espérant obtenir dans quelque songe une apparition secourable[2], recueillant, emportant comme de précieux remèdes, *pro benedictione*, suivant le mot d'alors, la poussière, les fragments mêmes détachés des marbres sacrés[3], malgré les châtiments terribles dont le ciel frappait, disait-on, une témérité si haute[4], des débris de la cire de leurs cierges[5], quelques gouttes de l'huile de leurs lampes[6], l'eau miraculeuse dont plusieurs se remplissaient d'eux-mêmes[7], celle qui les lavait aux jours de Pâques[8].

Grégoire de Tours nomme une femme rendue à la santé après qu'on l'eût étendue sur le sépulcre d'une sainte fille[9]; il était rare pourtant que l'on tou-

[1] S. Hieron., *Epist.* CVIII, § 13 : «Vidit [Paula] duodecim Patriarcharum sepulchra, ubi multis intremuit consternata mirabilibus; nam cernebat ante sepulchra sanctorum ululare homines more luporum... alios rotare caput et post tergum terram vertice tangere.» Cf. P. Richer, *Étude descriptive de la grande attaque hystérique*, p. 51 : «Le corps de la malade est courbé en arrière en forme d'arc, ne reposant sur le lit que par la tête et par les pieds.» P. 57 : «Elle pousse de véritables cris de rage ou des hurlements de bête fauve.» P. 58 : «La tête est animée d'un mouvement de rotation rapide.»

[2] Greg. Turon., *Gloria confess.*, XCVI; *Mirac. s. Mart.*, II, XIV et LI; cf. *Hist. Franc.*, VIII, XVI; *Vita s. Licinii*, § 31 (Bolland., 13 febr.); *Translationes et miracula s. Filiberti*, c. II, § 29 (20 aug.); s. Basil., *Homil.* XXIII, *in s. mart. Mamantem*, § 1, etc.

[3] Greg. Turon., *Mirac. s. Juliani*, II, 51.

[4] «Tempore Theudechildæ reginæ, Nonninus quidam tribunus ex Arverno de Francia, post reddita reginæ tributa revertens, Autissiodorensem urbem adiit, causa tantum religionis, provolutusque ad beatissimum Germani sepulcrum, cum diutissime orasset, extracto de vagina tigre, lapidem qui super venerabile sepulcrum habebatur, nemine vidente, percussit; de quo excussa particula modica, tanquam æneus diriguit, ita ut nullum membrum posset ullatenus vindicare, aut vocem emittere.» (Hericus monachus, *Miracula s. Germani Autissiodorensis*, l. I, c. V, § 41. Bolland., 31 jul., t. VII, p. 263.)

[5] Greg. Turon., *Mirac. s. Juliani*, XL.

[6] *Mirac. s. Martini*, II, LI; *De gloria confess.*, IX. Cf. ma *Note sur une fiole à inscriptions portant l'image de saint Ménas.*

[7] Le fait est en même temps cité pour des tombeaux d'Arles, Arles-sur-Tech et Bordeaux (Séguin, *Les antiquités d'Arles*, l. II, p. 32; Caumont, *Bulletin monumental*, t. XXIII, p. 444). Voir, en ce qui touche la dernière ville, une ancienne gravure portant cette légende : «Tumbeau de marbre dans le beau cimetiere de l'église collégiale de Saint-Saurin, que l'empereur Charlemagne fist eslever sur deux piedestals, où l'on voit à tous les renouveaux et pleins de lune la tumbe pleine d'eau laquelle est souveraine pour guérir les maladies des yeux.» (Bibl. nat., dép. des estampes, *Topographie de la France, Gironde, 3[e] arrondissement de Bordeaux*, II.) Les pèlerins emportent de même l'eau de la tombe de saint Nicolas de Bari.

[8] Greg. Tur., *Mirac. s. Mart.*, II, LI; III, XXXIV.

[9] *De gloria confess.*, XXIV.

châs à ces marbres, dont le grand évêque osait à peine, dit-il lui-même, approcher ses lèvres[1]; nulle force humaine ne pouvait les mouvoir si leurs saints hôtes n'y consentaient[2]; les bienheureux qui y reposaient les voulaient entourés d'honneurs et les protégeaient contre toute offense; les hommes assez hardis, assez impies pour les fouler aux pieds, pour les mutiler, pour les ouvrir, étaient frappés de châtiments terribles[3]; l'un de ces sépulcres, disait-on, avait broyé une main coupable de s'y être appuyée sans respect[4].

Parfois se démentaient pourtant les marques d'une vénération si haute. Irrités contre les dieux qui les frappaient ou n'exauçaient point leurs prières, les païens les menaçaient, les châtiaient en leur refusant les hommages. Ainsi fit, disait-on, Auguste, qui, après la destruction de ses vaisseaux par une tempête, exclut d'une pompe solennelle la statue de Neptune[5]. Les chrétiens continuèrent cette étrange pratique, encore vivante chez le vulgaire dans un pays voisin de la France. On mettait violemment en demeure les bienheureux pour leur arracher quelque grâce; les preuves en abondent dans nos vieilles chroniques[6], et un tombeau que l'on croit posséder encore, celui de saint Métrias, a été autrefois couvert de ronces et privé de tout culte pour forcer l'illustre confesseur à faire restituer un bien enlevé à son église[7].

VII

Deux cent quatre-vingt-quinze sarcophages ou débris, tombes sans couvercles, couvercles sans tombes, voilà ce que j'ai pu relever de monuments, seuls types de notre sculpture chrétienne du IVe au VIe siècle[8]. Les guerres, nos dissensions religieuses ou politiques, ont détruit le plus grand nombre de ces marbres précieux pour l'histoire et pour l'art, et parmi ceux-là mêmes qui me sont connus, il en est peu qui n'aient souffert des mutilations profondes. Longue serait à coup sûr la liste de ceux que nous avons perdus sans qu'il

[1] *Hist. Franc.*, VI, x.

[2] Ci-dessous, p. 91.

[3] *Hist. Franc.*, VI, x; *Vitæ Patrum*, LXII; *Glor. mart.*, LXXII; *Glor. confess.*, XLI, LXII.

[4] *Vita s. Joannis Reomaensis*, § 2. (Bolland., 28 jan.).

[5] Sueton., *August.*, XVI; cf. Plutarch., *De Iside*, c. LXXIII.

[6] Gregor. Turon., *Gloria mart.*, c. LXXIX et c; *Mirac. s. Martini*, l. III, c. VIII; *Vita s. Eligii*, l. II, c. XXX (d'Achery, *Spicilegium*, t. II, p. 86); Adrevaldus, *De mirac. s. Benedicti*, c. XXVI (*Annal. Bened.*, sæc. II, p. 382); *Historia translationis s. Germani*, § 22 (sæc. III, pars II, p. 104). Cf. Paul. Nol., *Natale*, VI, v. 255 et suiv.

[7] P. 143.

[8] Les marbres chrétiens d'Arles publiés dans mon premier travail font partie de ce chiffre.

IMPRIMERIE NATIONALE

en reste même un souvenir, et beaucoup d'autres nous demeureraient inconnus, si d'anciennes copies ne nous en avaient conservé de grossières images.

En étudiant autrefois nos premières inscriptions chrétiennes, j'ai montré que leur répartition dans l'étendue de la Gaule y jalonnait, si l'on peut dire ainsi, la marche, les progrès de la foi nouvelle. Le nombre important de ces marbres permettait d'en tirer une telle conclusion, en indiquant, par des signes matériels, les lieux où les enseignements de l'Église avaient rencontré le plus d'adeptes. Ce fut sur les côtes de la Provence, ce fut dans le bassin méridional du Rhône que s'accomplit d'abord cette révolution des âmes; là vécurent les fidèles d'Aubagne et de Marseille, ces derniers peut-être martyrs, d'autres encore qui furent, comme parle l'apôtre, «les prémices de Jésus-Christ»[1]. Nos monuments épigraphiques l'attestent[2], s'accordant sur ce point avec les données de l'histoire. La série de nos riches sarcophages est de beaucoup moins considérable, et je n'oserais y chercher dès lors de mêmes éléments de déduction. Un point doit toutefois être noté : la présence vers les confins du Sud-Est, dans la seconde Narbonnaise, de la plus antique des tombes chrétiennes sculptées qui nous sont parvenues[3]. C'est là une preuve ajoutée à tant d'autres pour établir la priorité des monuments de la Provence sur ceux qu'ont laissés dans la Gaule les fidèles des anciens âges.

[1] Paul, *Rom.*, XVI, 5. — [2] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, Préface, p. XXXIII, XXXIX et suiv. — [3] N° 215.

TABLE DES DIVISIONS DE L'OUVRAGE.

CORRECTION.

Page 27, ligne 25, au lieu de : ANIMAE D*ulci*, lire : ANIMA D*ulcis*.

LES

SARCOPHAGES CHRÉTIENS
DE LA GAULE.

1RE LYONNAISE.

1
MOUTIER-SAINT-JEAN.

Dom Plancher, *Histoire générale et particulière de la Bourgogne*, t. II, p. 37[1].

Ce marbre, maintenant disparu, se trouvait dans l'église de Moutier-Saint-Jean, près de Tonnerre. Il avait, d'après la tradition, reçu les restes de saint Jean de



Réome, dont parle Grégoire de Tours dans son livre *De gloria confessorum* (ch. LXXXVII), et qui fut le fondateur de l'abbaye[2].

[1] Un calque de la gravure de dom Plancher se trouve dans les manuscrits de Tersan, avec la fausse indication «Autun». (T. I, fig. 139, Bibl. nat., fonds français, n° 6954.)

[2] Voir, sur le saint et l'abbaye : P. Roverius, *Historia monasterii Sancti Johannis, Reomaensis;* Bolland. 28 jan.; *Annal. Bened.*, t. I, p. 45; dom Plancher, t. I, p. 126.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Devant un portique à sept arcades, on voyait, debout sur la montagne, le Christ vêtu, selon la tradition, d'une tunique talaire[1]; il tenait de la main gauche le *volumen* sacré et de l'autre une longue croix, enrichie par le sculpteur de pierres précieuses, pour écarter l'idée funeste que pouvait éveiller sa vue. Telle était, on le sait, la loi de l'art chrétien antique, évitant les représentations de caractère sinistre, soustrayant aux regards, comme je l'ai dit ailleurs[2], les détails du drame du Calvaire.

Aux côtés du Seigneur, les apôtres se groupaient par couples devant chacune des arcades.

Les extrémités du tombeau étaient ornées de simples imbrications.

2

DIJON.

Nous ne possédons plus le sarcophage du sénateur Hilarius, chrétien d'une chasteté admirable et que l'on croit frère de saint Jean, abbé de Réome. Grégoire de Tours, qui parle de ce monument, mentionne une légende dont il était l'objet : «Lorsque mourut, dit-il, ce personnage, on le déposa dans un sépulcre de marbre de Paros sculpté, et dont la magnificence nous atteste la haute position que Hilarius occupait en ce monde. Un an après, sa femme mourut, et on lava le corps pour l'ensevelir.

«La tombe était si grande que l'on put, comme l'avait ordonné le mari, déposer la défunte auprès de lui. Au moment où on l'y plaçait, il étendit le bras droit et embrassa la tête de sa femme. Le peuple se retira émerveillé, comprenant ce qu'avaient été la piété, la chasteté et l'affection de ceux qui s'embrassaient ainsi dans le tombeau[3].»

3

SAULIEU.

Dom Plancher, *Histoire de Bourgogne*, t. II, p. 109. — L'abbé Lebeuf, *Lettre sur les tombeaux de Quarrée*, dans les *Mémoires de littérature et d'histoire*, t. III, p. 244; *Dissertations sur l'histoire civile et ecclésiastique de Paris*, t. I, p. 253. —Bulliot, *Notice sur un sarcophage de marbre blanc du musée d'Autun* (*Annales de la Société éduenne*, 1862-1864, p. 237).

Le marbre qui, d'après la tradition, reçut le corps du martyr saint Andoche a été, lors de la Révolution, enlevé de Saulieu et transporté à Dijon, où je l'ai vu, en

[1] Clem. Alexandr. *Pædag.*, l. II, c. x *in fine*. Édition Potter, p. 99. — [2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 18. — [3] *De gloria confessorum*, c. XLII, et la note de Ruinart.

1849, scié et débité en tranches, chez un marbrier de la rue Richelieu. Les débris que j'ai pu examiner dans ce chantier et un fragment que j'ai copié à Saulieu même



offrent des détails dont plusieurs manquent dans la mauvaise gravure donnée par dom Plancher : le monogramme accosté de l'AΩ, le cerf, la croix gemmée entre deux colombes; je n'y ai point retrouvé la partie où, d'après l'estampe dont je parle



et le témoignage de l'abbé Lebeuf, se trouvait l'*ascia*. Le travail du marbre nous reporte à la fin du ve siècle. Une lettre récente de M. l'abbé Thuber, curé de Saulieu, m'apprend que le tombeau a été reconstruit dans l'abside de l'église et qu'on y a encastré les fragments recueillis par ses soins.

4

AUTUN.

Bulliot, *Notice sur un sarcophage en marbre blanc du musée d'Autun* (*Annales de la Société éduenne*, 1862-1864, p. 237). — Caumont, *Abécédaire d'archéologie*, éd. de 1867, p. 55. — (Ma planche I, fig. 1.)

Les tombes d'Autun sont célèbres dans la légende comme dans l'histoire. Grégoire de Tours nous parle de leur amoncellement au Polyandre de Saint-Pierre-l'Estrier, qui nous a donné de précieuses inscriptions chrétiennes, et des merveilles

qui s'y produisaient sous les yeux des fidèles; il nous dit un miracle accompli lorsqu'on mit saint Cassien au sépulcre[1]. Au siècle dernier, dom Martène et dom Durand mentionnent de même le nombre infini des tombes de cette nécropole, celles de plusieurs saints évêques du lieu, Rheticius, Pragmatius, Amator, et les chapelles qui, suivant l'usage des anciens, s'élevaient sur plusieurs d'entre elles[2]. Lorsqu'en 1793, on vendit l'abbaye de Saint-Symphorien, près de Saint-Pierre-l'Estrier, tout fut dispersé ou détruit, et le baron Pigenat acheta l'un de ces sarcophages, attribué par la tradition à saint Francovée. Ce monument, offert plus tard au musée par le fils de l'acquéreur, est sans inscription et décoré de gravures au trait représentant des colombes, deux monogrammes du Christ, des palmes et de ces croix gemmées si fréquemment figurées et mentionnées par les anciens[3]. Je le donne ici comme un type particulier à notre pays. M. Bulliot pense que ce marbre est bien celui que les deux religieux signalent dans l'église de Saint-Symphorien et dont ils publient quelques figures, évidemment mal reproduites. On lira avec intérêt et profit la notice du savant antiquaire.

5

BOURG(?).

(Ma planche I, fig. 2, 3, 4.)

Trois fragments, de provenance inconnue, achetés par M. Baudot de Dijon chez un marbrier de Bourg. Ils faisaient sans doute partie d'un même sarcophage, dont le centre était occupé par une *imago clypeata* placée entre deux rangées de strigiles, l'extrémité droite par une figure du Bon Pasteur, et la gauche par un berger tenant le *pedum*.

6

LYON.

(Ma planche II, fig. 2 et 3.)

Le n° 796 du musée lapidaire comprend deux marbres dont je n'ai pu savoir la provenance. Ce sont les restes d'un sarcophage à sept arcades, que séparent des colonnes torses. Au milieu, le Christ était assis, les pieds posés sur un *scabellum*. Les apôtres se groupaient deux par deux aux côtés du Seigneur. Le premier fragment ne comprend que les pieds des apôtres et ceux du Christ; le second nous donne

[1] *De gloria confessorum*, c. LXXIII-LXXV.

[2] *Voyage littéraire de deux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, t. II, p. 161, 162.

[3] Voir les peintures, les sarcophages. Cf. Greg. Turon., *De miraculis s. Juliani*, c. XX : «Super cancellum beati sepulcri cursu prosiliit rapido detractamque a summo unam gemmis coruscantibus crucem ad terram dejecit.»

six des apôtres, dont on ne voit que la partie supérieure. Un très petit débris, coté n° 797, paraît provenir du même tombeau.

Les sarcophages chrétiens portant des dates certaines sont si rares[1], qu'il convient de relever tous les détails de nature à offrir des éléments de classification chronologique. Je noterai donc que les arcades encadrant les sujets, comme nous le voyons ici et sur d'autres de nos marbres, se retrouvent sur des médaillons de Constantin et de Julien l'Apostat[2].

Ainsi que le fragment dont je vais parler, la tombe qui nous occupe provient de la collection de M. de Comarmond. Je n'ai pu savoir où elle a été trouvée.

6 BIS.

(Ma planche II, fig. 1.)

Le musée de Lyon possède un autre marbre de forme convexe, que j'indiquerai pour mémoire. M. de Comarmond le considère comme provenant d'un chapiteau[3]. C'est un fragment d'un sarcophage arrondi par le bout; on y voit les figures mutilées d'un berger et de deux animaux. Quoique les païens aient parfois représenté de ces scènes pastorales sur les tombes[4], c'est particulièrement chez les chrétiens qu'elles se rencontrent.

Dans sa *Notice sur les antiques du musée de Lyon*[5], M. Artaud mentionne les restes d'un tombeau portant sur l'une de ses parties latérales le monogramme ☧.

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, introduction, p. III.

[2] Voir les planches de Froehner, *Les médaillons de l'empire romain*, p. 278 et 321. D'autres rapports existent entre les représentations de nos sarcophages et celles des médailles du IVe siècle. (Voir ci-dessous, nos 52 et 82.)

[3] *Description du musée lapidaire de la ville de Lyon*, p. 284 et pl. VI, n° 441.

[4] Visconti, *Museo Pio-Clementino*, t. IV, tav. XVI A, XVI B; Lacour, *Antiquités bordelaises*, pl. III; faces latérales du sarcophage n° 11 au musée du Capitole, salle du Faune.

[5] Édition de 1808, p. 79.

3e LYONNAISE.

7

TOURS.

Mgr Chevalier, *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, 1880, p. 9.

Bien que le présent travail soit exclusivement consacré à l'étude des sarcophages proprement dits, je dois mentionner ici la découverte, faite en décembre 1860, de deux fragments antiques englobés dans la maçonnerie qui remplissait le caveau sépulcral de saint Martin. Le savant Mgr Chevalier les a retrouvés et signalés en 1875: il y reconnaît les restes de la dalle de marbre envoyée par saint Euphrone d'Autun, vers la fin du ve siècle, pour être placée sur la tombe de notre grand apôtre [1]. Dans les reliefs qui décorent le plus important de ces débris, on retrouve la trace d'une longue croix gemmée, à laquelle l'A et l'Ω étaient suspendus par des chaînettes [2]; sur l'autre se détache une sorte de fuseau qui peut avoir formé le corps d'un candélabre posé sur l'un des bras de la croix, suivant un usage qui remonte au moins à la fin du ive siècle [3].

Si l'identification proposée et habilement appuyée par Mgr Chevalier est admise, nos marbres nous auraient gardé ainsi un autre souvenir antique de saint Martin, que nomment déjà ces vers de la précieuse épitaphe de *Fœdula :*

MARTINI QVONDAM PROCERIS SVB DEXTERA TINTA
CRIMINA DEPOSVIT FONTE RENATA DEI [4]

[1] Greg. Turon., *Hist. Franc.*, l. II, c. xv. — [2] Ci-dessous, n° 199. — [3] Socrat., *Hist. eccl.*, vi, 8; Sozomen., *Hist. eccl.*, viii, 8; Greg. Turon. *De gloria confess.*, c. lxxix, etc. — [4] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 412.

4E LYONNAISE.

8

JOUARRE.

Je me bornerai à rappeler ici une tombe qui reçut, vers l'année 680, les restes de Telchilde, première abbesse de Jouarre. Ce monument fort connu, et que j'ai reproduit ailleurs[1], porte l'épitaphe encadrée par des rangées de coquillages.

Un sarcophage placé de même dans la célèbre crypte de Jouarre est attribué par la tradition à un évêque de Paris, Agilbert, frère de Telchilde. M. de Caumont en a fait graver autrefois, et très inexactement, la face principale, alors seule visible[2]. En dégageant depuis cette pierre, on a mis au jour un bas-relief sculpté à la tête du tombeau; la conservation en est parfaite; il représente le Christ assis au milieu d'une gloire de forme elliptique et entouré des symboles des quatre évangélistes. Le monument est de beaucoup postérieur à la mort de l'évêque Agilbert.

9

SAINT-DENYS.

On a souvent décrit et figuré un monument autrefois placé dans une chapelle du chœur de Saint-Denys et aujourd'hui conservé au musée du Louvre[3]. C'est un marbre portant au centre une croix sur un vase d'où s'échappent des pampres; à droite et à gauche sont des strigiles; deux pilastres occupent les extrémités. La tradition y voit le tombeau de saint Ladre, et tous ceux qui l'ont publié le présentent comme la partie antérieure d'un sarcophage. Ses dimensions ne me paraissent pas justifier ce sentiment. Haut de 1 mètre, large de 2m,02, il ne répond en rien aux mesures des tombes, toujours plus longues et de beaucoup moins élevées. C'est un bas-relief du VIe siècle, évidemment importé, d'après son style, du sud-ouest de notre pays[4] et dont la destination première m'est inconnue.

[1] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 266 et n° 140 des planches.

[2] *Cours d'antiquités monumentales*, t. VI, p. 248 et pl. XCV, n° 2.

[3] Dom Félibien, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denys en France*, p. 561; Alexandre Lenoir, *Musée des monuments français*, t. I, p. 89 et pl. XIV; *Magasin pittoresque*, 1840, p. 268; Guilhermy, *Inscriptions de la France du Ve siècle au XVIIIe*, t. II, p. 111.

[4] Voir Introduction, § IV.

10

PARIS.

Montfaucon, *Les monuments de la monarchie française*, t. I, p. 158. — Alexandre Lenoir, *Musée des monuments français*, t. I, p. 160. — Albert Lenoir, *Statistique monumentale de Paris*, p. 84 et pl. XV de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. — Guilhermy, *Monographie de l'abbaye de Saint-Denis*, p. 195. — (Ma planche IV, fig. 1.)

Sur une tombe achetée à Soissons vers le commencement de ce siècle, est posé, au musée du Louvre, un couvercle de forme prismatique que décorent des imbrications et des vignes s'échappant d'un vase. Ce marbre, découvert une première fois, en 1704, sous le grand autel de Saint-Germain-des-Prés, ainsi que le rapporte Montfaucon, fermait une tombe de pierre sans ornements. Des fouilles opérées en ce lieu, le 6 prairial an VII, l'ont de nouveau fait reparaître. Le style des ornements atteste qu'il est, comme celui dont je viens de parler, originaire du sud-ouest de notre sol. Placé à Saint-Germain-des-Prés sur une tombe d'un âge plus récent, ce débris, qui ne saurait être antérieur au VIe siècle, nous montre une fois de plus avec quel soin nos pères recueillaient et souvent allaient chercher au loin ces épaves des temps antiques [1]. Il avait, avant de venir au Louvre, été déposé parmi les restes des sépultures royales dans la crypte de l'abbaye de Saint-Denys.

11

SAINT-PIAT.

(Ma planche II, fig. 4.)

J'ai déjà mentionné ailleurs un sarcophage chrétien sans couvercle, servant de fonts baptismaux dans l'église de Saint-Piat, près de Maintenon.

Sa partie centrale, très mutilée, nous offre, sous une arcade, un sujet fréquemment reproduit par les sculpteurs des bas-reliefs funéraires : c'est le monogramme ☧ inscrit dans une couronne à lemnisques que supporte une longue croix. Aux branches de cette dernière étaient posées des colombes, dont les queues se voient encore sur les colonnes de droite et de gauche; deux soldats, gardiens du Saint-

[1] Un grand sarcophage païen représentant la chasse de Méléagre, et qui a été trouvé à Paris, en 1620, dans l'église Sainte-Geneviève, doit également, selon toute apparence, être un marbre d'importation. Voir, pour ce monument, Bergier, *Histoire des grands chemins de l'Empire*, t. I, p. 285; Sauval, *Histoire et recherches des antiquités de Paris*, t. II, p. 336; l'abbé Lebeuf, *Dissertations sur l'hist. ecclés. et civ. de Paris*, t. I, p. 270.

Sépulcre et témoins de la résurrection du Christ, sont debout aux côtés de la croix[1]. Sous les six arcades de droite et de gauche, on a placé les douze apôtres.

Cette tombe formait l'autel de l'ancienne église, ainsi que M. le curé de Saint-Piat en a acquis la certitude en retrouvant, dans l'espace occupé par l'abside de cette dernière, un massif de maçonnerie présentant sur toutes ses faces les dimensions exactes de notre marbre.

Il est difficile d'admettre que ce tombeau, si parfaitement semblable à ceux de la Provence, n'en ait pas été apporté dans une région où nous ne trouvons aucun monument de cette sorte, pour recevoir les restes de quelque personnage illustre par sa sainteté ou par son rang[2].

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 24, 27, 66; ci-dessous, n°s 135, 204, 212, 213, et Introduction, § v. — [2] Introduction, § i.

IMPRIMERIE NATIONALE

1re BELGIQUE.

12

TRÈVES.

Braun, *Erklärung eines antiken Sarkophags zu Trier.* — F. X. Kraus, *Die christliche Kunst in ihren frühesten Anfängen*, p. 121. — Auss'm Werth, *Kunstdenkmäler*, t. III, pl. LXI, n° 8, et p. 97. — Fr. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, 9e éd., t. I, p. 13. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCVIII, n° 1, et t. V, p. 18. — Wilmowksy, *Das Cœmeterium St. Eucharii*, p. 21 et pl. III. — (Ma planche III, fig. 1.)

Les tombes sculptées que l'on rencontre dans nos régions du Nord se rattachent toutes par le style à des types en usage dans le Sud, et marquent ainsi leur provenance lointaine[1]. Il n'en est pas de même pour le sarcophage de Trèves, dont le travail n'a rien de commun avec ce qui nous est connu jusqu'à cette heure. Ce grossier monument de pierre doit être un produit de l'art local. On y voit représentée, sous une forme absolument nouvelle et pour la première fois en Gaule, l'arche de Noé, cette figure du salut demandé par les prières funéraires[2]. Le patriarche entouré de sa famille est debout et tend la main vers le rameau qu'apporte la colombe. Au bas de l'arche, le corbeau; dans l'intérieur et sur les bords, des oiseaux et des quadrupèdes.

A quelque degré que le sculpteur se soit éloigné des modèles courants, il faut toutefois reconnaître qu'il a dû en avoir entre les mains. On le voit à la forme traditionnelle de l'*arca*, représentée par lui comme un coffre carré[3], et une autre particularité atteste que des types classiques, si je puis le dire, ont passé sous ses yeux. Je veux parler des deux génies tressant des guirlandes, assis aux extrémités du bas-relief. M. Braun les a signalés dans une fresque de Pompéi; ils se retrouvent de plus sur une pâte de verre antique, et je reconnais, dans la reproduction de ce motif au ve siècle, une autre preuve d'un fait que j'ai déjà signalé ailleurs, à savoir la conservation, dans les ateliers artistiques, de vieux modèles réunis pour aider à la composition des œuvres nouvelles[4].

[1] Introduction, § IV.

[2] «Libera, Domine, animam ejus, sicut liberasti Noe de diluvio.» (*Commendatio animæ.*) Cf. ci-dessous n° 52, pour les rapports que j'ai relevés entre les représentations des sarcophages et les liturgies funéraires.

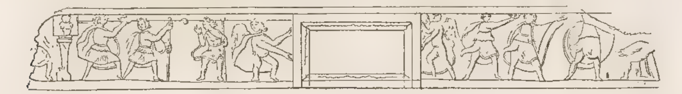
[3] Raoul Rochette, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XIII, p. 116, etc.

[4] *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome*, 1883, p. 439; 1884, p. 378.

13

Wilthemius, *Luciliburgensia, sive Luxemburgum romanum*, p. 167 et tab. XXVII, n° 97.

A côté de ce monument, peut-être devons-nous mentionner un couvercle de sarcophage de marbre dont le P. Alexandre Wiltheim donne un dessin grossier dans un manuscrit assez récemment publié. Il se voyait, nous dit l'auteur, dans les magnifiques jardins du comte Mansfeld, encastré au-dessus d'une des portes d'entrée. Wiltheim incline à croire qu'il provenait du cimetière de Saint-Maximin de Trèves, comme plusieurs autres antiquités transportées dans le même jardin[1].



Le centre du marbre est occupé par un cartouche sans épitaphe, que soutiennent deux génies ailés; à la gauche, après la figure mutilée de Nabuchodonosor assis, les trois Hébreux s'éloignent, en refusant d'adorer l'image du roi posée sur une colonne. Deux de ces jeunes hommes portent un bâton de voyageur; au-dessus de leurs têtes est une étoile, que l'un d'eux montre de la main. Je parlerai plus loin, en expliquant un autre bas-relief chrétien, de cette étoile, qui se trouve d'ordinaire dans la scène des Mages venant adorer le Christ nouveau-né, sujet que nous voyons, sur notre marbre, représenté en pendant du premier[2].

On remarquera qu'ici l'image royale, au lieu d'être, suivant l'ordinaire, un buste, est un tableau, comme on le voit dans les peintures du *Codex Rossanensis* où la même scène figure[3].

Ainsi qu'on fit plus tard pour les tombes de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, ce marbre, s'il a été trouvé à Trèves, y a dû sans doute être apporté de loin, pour honorer quelque défunt illustre.

14

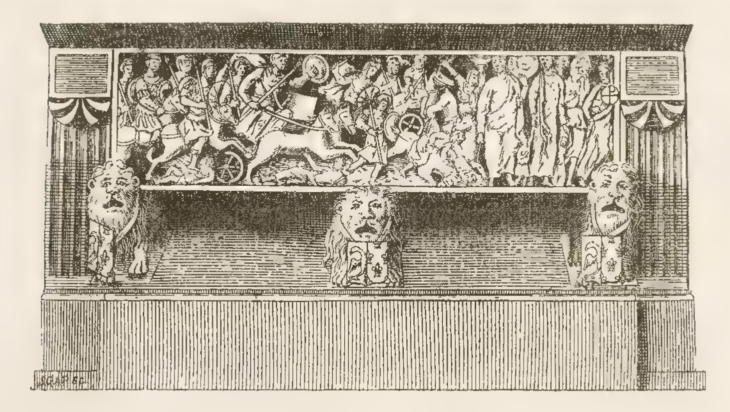
METZ.

Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti*, t. II, p. 612, 613. — *Histoire de Metz par les Bénédictins*, t. I, p. 263 et 560. — Boblaye, *Notice historique sur l'ancienne abbaye royale de Saint-Arnould*, p. 27. — Prost, *Le tombeau de Louis le Débonnaire* (*Mémoires de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle*, t. XIII, p. 133). — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 139 et pl. CXXXIX. — (Ma planche III, fig. 2, 3, 4, 5.)

Le sarcophage dont je reproduis quatre fragments a servi de sépulture à Louis le

[1] P. 161 et 168. — [2] N°s 71 et 146. — [3] *Evang. codex græcus Rossanensis*, ed. Gebhardt et Harnack, taf. XVI.

Débonnaire. Placé d'abord dans l'abbaye de Saint-Arnould, «il y resta, disent les Bénédictins, qui en donnent une gravure, jusqu'à ce que Charles-Quint étant venu



mettre le siège devant Metz en 1552, et le duc de Guise ayant résolu de faire raser l'église et le monastère de Saint-Arnoul, de crainte que l'ennemi ne s'y logeât, ce dernier fit transporter solennellement dans l'église des Frères Prêcheurs, aujourd'hui de Saint-Arnoul, le corps de Louis le Débonnaire, de la reine Hildegarde, de Drogon, évêque de Metz, de ses deux sœurs et de ses deux tantes.» Lors de la Révolution française, le sarcophage fut vendu à un marbrier de la ville, qui le débita, comme fit, à Dijon, le marbrier aux mains duquel tomba le sépulcre de saint Andoche[1]. Trois fragments déposés au musée de Metz viennent de cet ouvrier; la même collection possède le moulage d'un quatrième débris, publié par le R. P. Garrucci d'après un dessin pris à Metz par le R. P. Martin, chez M. Colchen. C'est celui qui porte dans ma planche le n° 3. L'original de ce morceau et deux autres avaient passé dans la collection de M. Paguet, vendue aux enchères, à Paris, en février 1867. On ne sait ce qu'ils sont devenus.

L'authenticité de l'attribution du monument est appuyée d'abord, comme on l'a vu plus haut, par le fait de la translation solennelle de 1552; elle est également confirmée par le rapprochement des fragments conservés avec les gravures données par Mabillon, les auteurs de l'*Histoire de Metz*, et aussi avec un dessin exécuté sur place, vers 1770, par dom Dieudonné[2]. Un document du XIIIe siècle, dont je dois la connaissance à M. Prost, mentionne le tombeau de Louis le Débonnaire;

[1] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 8. — [2] Bibl. de Metz, ms. n° 901, fol. 52. Ce dessin a été reproduit dans la *Notice* de M. de Boblaye.

c'est un cérémonial de Saint-Arnould appartenant à la bibliothèque de Metz[1]. Nous lisons dans ce manuscrit : « Sacerdos primo thuriferat Corpus Dominicum super altare S. Johannis Evangelistæ... postea... illud altare... deinde... altare S. Arnulphi et locum ubi S. Arnulphus jacet et tumbam Hildegardis reginæ et altare S. Martini, et tumbas Drugonis archiepiscopi et Reinaldi comitis et postea, in dextro latere, altare S. Stephani et *tumbam imperatoris Lodovici,* » etc.

L'ensevelissement de Louis le Débonnaire dans un sarcophage antique nous montre une fois de plus combien ces riches monuments des anciens furent recherchés aux siècles de décadence. Au contraire du tombeau qui reçut le corps de Charlemagne, et sur lequel est représenté l'enlèvement de Proserpine, celui-ci porte un sujet biblique : on y voit l'armée de Pharaon s'abîmant dans la mer Rouge, que Moïse touche de sa baguette; derrière lui est la colonne lumineuse; les Hébreux qui le précèdent ont à leur tête sa sœur Marie, qui joue du tympanon[2]. Deux figures couchées représentant, suivant l'usage antique, l'Égypte et la mer Rouge, se voient sous le groupe des soldats égyptiens.

Ce sujet, qui me semble, comme je l'ai dit ailleurs, inspiré par la liturgie funéraire[3], se rencontre souvent en Gaule. Aux types que j'ai déjà notés pour notre pays, il faut ajouter un sarcophage de Moustier, dans les Basses-Alpes[4]. A Rome, où le passage de la mer Rouge paraît avoir été moins souvent représenté, j'en ai relevé récemment deux reproductions inédites, l'une chez un marchand d'antiquités de la *via del Leone*, l'autre au cimetière de Saint-Laurent-hors-les-Murs, dans un dépôt des marbres antiques que l'on trouve en cette place lorsqu'on y creuse des tombes.

Rien ne nous autorise à croire que le sarcophage de Louis le Débonnaire ait été fait dans le nord de la Gaule; il me paraît s'agir ici d'un monument sculpté dans la région du Sud, peut-être à Arles, d'où il en a été apporté un si grand nombre, et amené à grands frais jusqu'à Metz, pour recevoir les restes du souverain.

[1] Ancien fonds, n° 132, fol. 2 recto. — [2] D'après la gravure donnée dans les *Annales ordinis S. Benedicti*, le monogramme ☧ aurait existé sur ce tympanon. Je n'en vois pas trace sur l'épreuve photographique du débris conservé à Metz. — [3] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. XXVI et XXX. — [4] Ci-dessous, n° 198.

2^E^ BELGIQUE.

15-16

SOISSONS.

Voyage littéraire de deux Bénédictins, 2e part., p. 21. — Mabillon, *Ann. bened.*, t. I, p. 622. — Dom Germain, *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, p. 85 et 406. — Piganiol de la Force, *Nouveau voyage de France*, éd. de 1780, t. I, p. 220, 221, 222. — Poupart, *Dissertation sur deux tombeaux qui se voient dans l'église de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*. — L'abbé Lebeuf, *Dissertation sur l'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans le Soissonnais*, p. 74 et suiv. — Ed. Fleury, *Antiquités et monuments du département de l'Oise*, 2e partie, p. 95. — *Bulletin monumental*, 1881, p. 894. — Garrucci, *Storia*, tav. CCCCIII, n°s 4, 5, 6, et t. V, p. 154. — (Ma planche IV, fig. 1.)

On conservait autrefois, dans l'église Notre-Dame de Soissons, deux sarcophages du IVe et du Ve siècle où furent, d'après la tradition, déposés les restes de deux saints décédés à une époque bien postérieure, saint Drausin et saint Voué. La tombe de ce dernier, aujourd'hui disparue, mais dont nous possédons la gravure,



était divisée en cinq arcades. A gauche se trouve d'abord le baptême du Christ, représenté sous la forme d'un enfant, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs [1]; l'eau descend à grand flot sur sa tête [2]; et la colombe vole vers lui; un assistant pose la main sur l'épaule de saint Jean. Nous voyons ensuite le miracle de l'hémorroïsse, puis, au centre, la résurrection symbolisée suivant le type ordinaire [3]; les

[1] *Étude sur les sarcophages d'Arles*, p. 27. — [2] *Ibid.*, p. 3. — [3] Cf. ci-dessus, n° 11.

deux derniers bas-reliefs nous montrent le centenier s'avançant, les mains couvertes de son manteau, vers le Christ[1], et Moïse frappant le rocher.

Dans les retombées des arcades, je retrouve un de ces personnages tenant le *volumen* que nous avons déjà rencontrés à la même place sur des marbres d'Arles et de Rome[2].

Probablement engagées dans la muraille, comme nous le voyons à Manosque et à Arles, les faces latérales du sarcophage n'ont pu être reproduites qu'en partie par les dessinateurs qui nous en ont gardé l'image. L'une de ces faces représentait les jeunes Hébreux dans la fournaise; l'autre, Daniel entre les lions. Le sculpteur s'était, pour ce sujet, écarté du type commun; le prophète n'était pas figuré dans l'attitude de la prière; tourné vers la droite, il levait le bras, en s'adressant, selon toute apparence, comme on le remarque sur un marbre de Luc de Béarn, au roi venu le visiter[3].




Le dessin donné par Mabillon nous fait voir que le tombeau de Soissons était élevé sur des supports. Cette disposition se rencontre souvent au moyen âge : nous la retrouvons à Saint-Cloud, à Reims, à Moissac, à Toulouse et ailleurs encore[4]. Elle est mentionnée pour Bordeaux dans ces vers d'un poème du XIIIᵉ siècle :

L'autre ossement, sans point delaier,
A fait Gerbers en un sarcu couchier
Sur sis colombes de marbre bien taillé[5].

Les anciens avaient élevé de même les tombes au-dessus du sol, ainsi que nous le voyons à Rome, à Arles, à Saint-Maximin, pour le sépulcre d'un personnage ressuscité par le Christ[6].

[1] Cf. ci-dessous, p. 20.
[2] Voir notamment mes *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 41.
[3] Ci-dessous, n° 121
[4] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 209; Bulliot, *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*, t. I, p. 67, etc.
[5] *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 629.
[6] Bottari, *Roma sotterranea*, tav. CXCIII; *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. I; ci-dessous, n° 213.

L'autre tombeau de Soissons que mentionnent les mêmes auteurs est au musée du Louvre. Il porte au milieu le monogramme du Christ entouré de pampres. Le couvercle qui le ferme à cette heure ne lui appartient pas[1]. D'après un ancien usage, encore conservé à Poitiers pour le tombeau de sainte Radegonde, les fidèles détachaient du sépulcre de saint Drausin une poudre qu'ils emportaient comme un précieux remède[2]. Les pèlerins affluaient au sanctuaire où se trouvait cette tombe, et plusieurs textes du moyen âge constatent qu'avant de combattre en champ clos, nos pères venaient y passer une nuit en prière[3]. Nous le tenons d'une lettre de Jean de Salisbury[4], à laquelle il faut peut-être joindre un passage d'Anne Comnène[5]. C'est à cette coutume que fait allusion le poème de Garin le Loherain dans ces vers sur une croix retirée d'un fleuve avec des circonstances miraculeuses :

Li dux s'abaisse, entre ses bras la prist;
Si la dreça à mont contre son pis,
Et l'emporta au mostier Saint-Drosin.
Encore i est, onques puis n'en parti;
Tres bien le sevent et viellart et meschin :
Veiller i vont encor li pelerin,
Et qui bataille doit faire ne fournir[6].

Les deux monuments de Soissons nous montrent comment nos pères allaient chercher au loin, pour ensevelir les morts vénérés, les sarcophages antiques. Le premier est, je le répète, de la fin du IV[e] siècle; l'autre lui est postérieur de cent ans, et ces marbres diffèrent autant par le travail que par la date. Celui de saint Voué

[1] Voir ci-dessus, n° 10.

[2] J'ai déjà parlé ailleurs de cette pieuse pratique (*Note sur une fiole à inscriptions portant l'image de saint Ménas, Revue archéologique*, mai 1878). Nous en trouverons plus loin une autre mention (n° 100). Je noterai, à cette occasion, que dans le cimetière de Sainte-Thérence, près de Montluçon, il existe une stèle mérovingienne de granit gris sur laquelle sont gravées des croix. Cette pierre, placée debout, a, dit-on, marqué la place où était ensevelie la sainte; les pèlerins la visitent et en détachent une poudre qu'ils mêlent aux boissons des malades. (Note manuscrite adressée avec un dessin par M. R. Deschamps au R. P. Bruzza.)

[3] Ce n'était pas, comme l'a pensé dom Germain, au tombeau même que s'accomplissait cet acte de dévotion. Les auteurs qui le mentionnent ne parlent que de la chapelle du saint (*memoria*) ou d'une croix qui y fut apportée. L'abbé Lebeuf n'admet pas d'ailleurs que la tombe même ait été l'objet de la visite des champions. (*Dissertation sur l'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans le Soissonnais*, p. 74.) Voir, pour le mot *memoria*, la note ci-après.

[4] «Archiepiscopus vero noster, in procinctu ferendæ sententiæ constitutus, iter arripuerat ad urbem Suessionum, orationis causa ut beatæ Virgini, cujus ibi *memoria* celebris est, et beato Diansio (Drausio), ad quem confugiunt pugnaturi, agonem suum precibus commendaret. Est autem beatus Diansius gloriosissimus confessor, qui sicut Franci et Lotharingici credunt, pugiles qui ad *memoriam* ejus pernoctant reddit invictos, ut de Burgundia et Italia in tali necessitate confugiatur ad ipsum. Nam et Robertus de Monteforti ei pernoctavit, adversus Henricum de Essexa dimicaturus.» (Epist. CLIX, Domino Exoniensi. Éd. de 1611, p. 252, 253.) L'expression *beatæ Virginis memoria* montre que ce dernier mot ne figure pas ici, comme en des temps plus anciens, dans le sens de *tombeau*.

[5] *Alexiad.*, l. X; éd. in-fol., p. 301; cf. p. 362.

[6] *Li romans de Garin le Loherain*, publié par Paulin Paris, t. I, p. 33, 34.

est du type d'Arles et provient sans doute de la Provence; celui de saint Drausin présente le style particulier à l'école d'Aquitaine; il a été sculpté, sans aucun doute, dans le sud-ouest de notre sol.

17

REIMS.

Ms. de Peiresc, Bibl. nat., fonds français, n° 9530, fol. 152. — Dom Marlot, *Metropolis Remensis historia*, t. I, p. 115. — *Histoire de la cité, ville et université de Reims*, t. I, p. 602. — *Annales ordinis S. Benedicti*, t. IV, p. 579. — Le R. P. Cahier, *Nouveaux Mélanges d'archéologie. Ivoires, miniatures et émaux*, p. 167. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCXLI, n° 1, et t. V, p. 66.

La ville de Reims, où j'ai autrefois signalé un hypogée à peintures chrétiennes semblable à ceux de Rome[1], possédait aussi un sarcophage, aujourd'hui détruit comme ces fresques; il était déposé dans l'antique *Basilica Joviniana*, devenue l'église de Saint-Nicaise, et avait, d'après la tradition, reçu les restes de cet évêque et de sa sœur, sainte Eutropie. «Le lieu où on les mit, écrit dom Marlot, se voit encore à présent dans la nef de l'église, bien qu'elle ait été réédifiée par deux fois, les anciens ayant élevé un tombeau sur quatre colonnes de pierre[2], pour marque perpétuelle de leur dévotion, avec ces paroles gravées au-dessous de la tombe qui leur sert de soubassement :

Cy est le lieu et la place où que Monsieur Saint Nicaise, jadis archevesque de Reims, et Madame Sainte Eutropie, sa sœur, furent inhumés en terre, après que furent martyrs pour la foi chrestienne.

«Le coffre posé sur ces colonnes ornées de chapiteaux corinthiens a sept pieds de longueur et deux en largeur.»

Un dessin conservé dans les papiers de Peiresc, et que je reproduis malgré sa



naïveté, rectifie les inexactitudes d'une gravure donnée par dom Marlot. On y reconnaît d'abord Moïse, jeune et imberbe, recevant les tables de la loi, puis David

[1] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 448. — [2] Cf. ci-dessus, p. 15.

IMPRIMERIE NATIONALE.

combattant Goliath et tenant le *pedum* pastoral et la fronde. Ici, comme ailleurs, le sculpteur a représenté de même taille le géant et le jeune berger[1]. Au milieu du bas-relief, deux palmiers, sous lesquels le Christ est debout entre saint Paul et saint Pierre, auquel il remet le livre de la loi nouvelle; saint Pierre porte, comme de coutume, la croix, instrument de son supplice; saint Paul tient un *volumen* et non pas, ainsi qu'on le voit dans la mauvaise gravure de dom Marlot, un calice du moyen âge. A la droite du Christ est un agneau qui le regarde; à sa gauche, un cerf, la tête basse, buvant sans doute à l'eau symbolique des quatre fleuves. Le dernier groupe nous montre Job vêtu de l'*exomis* et assis, non pas sur un fumier ou sur la cendre, ainsi que le disent les textes antiques[2]; il est représenté sur un siège élégant et posant le pied droit sur un *scabellum;* devant lui est sa femme, couvrant, comme nous le voyons ailleurs, sa bouche d'un pan de son vêtement; elle tenait de la main droite un bâton, au bout duquel elle tendait un pain à son mari, et dont le point d'attache se voit encore dans le dessin de Peiresc; nous retrouvons à Arles et dans plusieurs autres lieux la même scène non mutilée[3]. Un des amis de Job, debout et vêtu du *pallium*, est entre la femme et le patriarche.

[1] Ci-dessous, n° 49. Voir *Sarcophages d'Arles,* Introduction, p. VIII, pour ces inexactitudes. — [2] Bottari, *Roma sotterranea,* t. II, p. 136; Renan, *Le livre de Job,* p. 9, etc. — [3] *Études sur les sarcophages d'Arles,* p. 63.

GRANDE SÉQUANAISE.

18

RIGNIEUX-LE-FRANC.

Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, seconde édition, mot *Sarcophage.* — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCXLIII, fig. 2, et t. V, p. 69. — (Ma planche IV, fig. 2.)

Tombe de marbre blanc provenant de Rignieux-le-Franc, près de Saint-Maximin (département de l'Ain), et acquise par le musée du Louvre.

Le Christ, assis devant un riche portique, les pieds posés sur le *scabellum* qui marque les places d'honneur[1], tient le livre de la loi et enseigne. Il est au milieu des douze apôtres, également assis, mais sans *scabellum.* La plupart de ces saints personnages ont en main le *volumen.* Les bras de leurs sièges sont taillés en forme de dauphins, comme on le voit dans d'autres bas-reliefs du IVe et du Ve siècle[2]. Ce détail, qui, soit dit en passant, se retrouve dans les peintures du *Virgile* du Vatican[3], tend à montrer, sinon l'antiquité de ces miniatures, du moins celle des modèles d'après lesquels elles ont pu être exécutées. Derrière les apôtres se détachent des têtes de ces assistants dont les sculpteurs des sarcophages se plaisaient à remplir le second plan de leurs bas-reliefs[4].

On ne sait rien de l'histoire de cette tombe, qui a dû être celle d'un saint ou de quelque grand personnage.

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 7. — [2] *Ibid.*, p. 29. — [3] F[os] 40 et 41 du *Codex Vaticanus* (reproduits par Angelo Mai, *Virgilii picturæ antiquæ ex codicibus Vaticanis*, tab. XXXVIII et XXXIX). — [4] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. IX.

VIENNOISE.

VIENNE.

Bien qu'assez nombreux, les sarcophages ou fragments qui se trouvent à Vienne n'ont pas encore appelé l'attention; à peine les a-t-on mentionnés, et personne, que je sache, ne les a reproduits. Ils appartiennent à la bonne époque de la sculpture chrétienne, et si ces monuments ne sont pas venus d'Arles, amenés, comme on peut le penser, par la voie du Rhône, leur style est toutefois identique à celui des marbres de cette ville.

Je donnerai d'abord ceux qui sont conservés au musée.

19, 20, 21

(Ma planche V, fig. 1, 2, 3.)

Trois fragments de même travail, mutilés par le haut.

Le premier nous montre, encadrée par deux colonnes, la scène de l'hémorroïsse agenouillée devant le Seigneur, dont elle touche le vêtement.

Le deuxième comprend deux sujets, que sépare une colonne. A gauche sont deux personnages mutilés tenant le *volumen;* à droite, un apôtre et le Christ, devant lequel s'incline le centurion, les mains enveloppées dans son manteau[1]. De même que l'hémorroïsse, cet homme est représenté, suivant l'usage antique, plus petit que le Seigneur.

Le dernier bas-relief occupait l'angle droit d'un sarcophage dont les faces latérales étaient ornées d'imbrications. On y voyait le groupe de la Samaritaine et de Jésus. Nous n'y trouvons plus que le Christ, le puits et le vase servant à puiser l'eau. C'est là un sujet assez fréquemment reproduit sur les tombes[2].

[1] C'était chez les anciens une marque de respect pour les personnes qu'on abordait. Voir Plaut., *Amphitr.*, act. I, sc. I, v. 100 et 101; dans le *Menologium Græcorum jussu Basilii editum*, t. II, p. 59 (26 déc., n° 274), la figure symbolique d'une femme couronnée de tours et s'avançant, les mains voilées, vers la Sainte Famille; et Bordier, *Manuscrits grecs de la Bibl. nat.*, p. 271.

[2] Voir ci-dessous, n[os] 131 et 188.

22

Recueil de Schneyder à la bibliothèque de Vienne. — (Ma planche V, fig. 6.)

Fragment d'un couvercle de sarcophage conservé au musée de Vienne.

Adam et Ève; entre eux est l'arbre autour duquel s'enroule le serpent.

Un personnage à vêtement court marche vers la droite; il porte sur l'épaule un objet mutilé, qui paraît avoir été une croix; peut-être s'agit-il ici de Simon le Cyrénéen, que l'on voit souvent représenté de la sorte sur plusieurs sarcophages de Rome et de la Gaule[1].

Des deux hommes qui suivent, l'un porte un bouclier; c'est sans doute Goliath, devant lequel il faut peut-être reconnaître, malgré son vêtement long, David tenant la fronde[2].

Un génie ailé accoste le cartouche destiné à recevoir l'épitaphe.

23

(Ma planche V, fig. 4.)

Fragment d'un sujet bien connu : la scène de la piscine probatique. Au-dessus de l'eau agitée par l'ange[3], et que représentent des lignes fortement ondulées, un portique devant lequel le Christ, s'avançant sur la droite, parle au paralytique. Le corps de ce dernier est brisé, ainsi que le grabat qu'il emportait sur ses épaules et dont on voit nettement la trace. Cette représentation existe dans son entier au musée de Clermont. Elle était affectionnée par les sculpteurs chrétiens, et nous la retrouvons encore à Rome, à Arles, à Die et en Espagne[4].

Les Pères ont vu plusieurs symboles dans le miracle de la piscine : ils y ont reconnu à la fois la figure du baptême, celle de la rémission des péchés, celle de la résurrection. C'est à cette dernière interprétation, développée par saint Ambroise et saint Hilaire, qu'il faut probablement attribuer la présence si fréquente de cette scène sur les tombes[5].

24

(Ma planche V, fig. 5.)

Millin a vu sur une maison de la place de l'Hôtel-de-Ville, où il se trouve encore, un bas-relief de pierre qu'il décrit ainsi :

« Il est composé de quatre figures : la première est vêtue d'une longue robe;

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 18; ci-dessous, n° 212.

[2] Voir n[os] 17, 25 et 49.

[3] Job., v, 4.

[4] Voir ci-dessous, p. 24 et n° 76.

[5] S. Ambros., *Expositio Ev. sec. Lucam*, l. V, § 13; S. Hilar., *In Matth.*, c. VIII, § 7. — Cf. *Constit. Apost.*, v, 7.

la deuxième tient un panier de la main droite et un *pedum* dans la main gauche; la troisième est armée d'un bouclier; la dernière élève la main comme pour haranguer les trois autres; auprès d'elle est un arbre [1]. »

Il s'agit encore une fois de David tenant le *pedum* pastoral et la fronde, en face de Goliath casqué. Le personnage de droite est peut-être l'ange que nous voyons assister au combat sur un sarcophage de Marseille [2]. Il tient de la main droite un objet difficile à reconnaître.

Une boiserie masque la partie gauche du marbre.

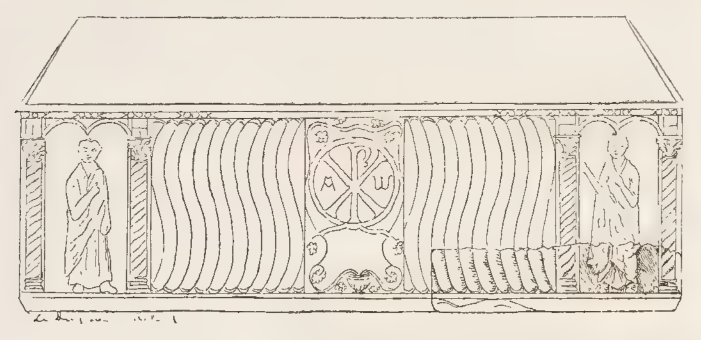
25

J'indique pour mémoire, et sans savoir si ce monument est funéraire, un fragment vu au même lieu par Millin [3], et qui y est resté. C'est un fronton au milieu duquel est debout, entre deux colombes, l'agneau, regardant vers la droite. La même boiserie cache également la moitié de ce bas-relief.

26

Manuscrit de Charvet, à la bibliothèque de Vienne. — Allmer, *Inscriptions de Vienne*, t. IV, p. 445 et pl. XLV *bis*, n° 322.

Il ne reste plus qu'un petit fragment au musée de Vienne d'une tombe de marbre



blanc trouvée en 1760 près du cimetière de l'église Saint-Maurice. Ce monument, dont l'antiquaire Charvet nous a conservé un croquis informe, portait, entre deux rangées de strigiles, le monogramme ☧, inscrit dans un cercle, et au-dessous duquel était sculpté un vase d'où s'échappaient des pampres. Deux figures de prophètes ou d'apôtres occupaient les extrémités du bas-relief.

[1] *Voyage dans le midi de la France*, t. II, p. 47. — [2] Ci-dessous, n° 49. — [3] *Loco citato.*

27

Allmer, *Découverte de colonnes et de tombeaux antiques dans l'église de Saint-Pierre de Vienne*, p. 26. — *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, novembre 1860. — (Ma planche VI, fig. 1.)

Des fouilles opérées dans le dallage de l'église Saint-Pierre ont mis au jour un grand nombre de sépultures chrétiennes groupées, selon l'usage antique, dans le saint lieu[1]. « Ce qui ajoute surtout, écrit M. Allmer[2], à l'intérêt de la découverte, c'est que presque toutes les tombes sont d'anciens sarcophages romains, pris sans doute le long des deux voies qui passaient là autrefois. Différentes de mesures et de niveaux, les unes ouvertes et vides, les autres décorées d'inscriptions ou de sculptures, toutes ces auges massives, pressées les unes contre les autres, superposées en certains endroits les unes aux autres, offrent un coup d'œil des plus étranges, qui rappelle celui des Aliscamps d'Arles et celui du cimetière non moins intéressant, mais moins connu, de Saint-Gervais, à Vienne. Tantôt, pour les approprier à des sépultures chrétiennes, on en a effacé les inscriptions, moins toutefois les initiales D M; tantôt la dépouille chrétienne a pris place dans la *demeure éternelle* du païen, sans qu'on se soit inquiété de l'épitaphe de l'ancien destinataire; ou bien le sarcophage païen a été retourné, et l'on a pu, dans l'épaisseur très considérable du fond, creuser une nouvelle auge. »

Parmi les couvercles de forme prismatique qui fermaient plusieurs de ces tombes, il en est un qui offre sur son versant antérieur l'image d'un homme entièrement nu portant sur ses épaules un mouton à cornes. Malgré cette nudité, qui serait un fait exceptionnel, il paraît bien, d'après le style barbare de la sculpture, qu'elle a été exécutée pour un chrétien et que la figure est celle du Bon Pasteur. Nous devons croire alors que l'artiste aura, comme on le voit si souvent, suivi quelqu'un des nombreux types païens représentant un personnage criophore[3].

28

Chorier, *Recherches sur les antiquités de Vienne*, éd. in-8°, p. 286. — Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. II, p. 41. — Taylor, Cayeux et Nodier, *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France, Dauphiné*, planche sans numéro. — Collombet, *Histoire de la sainte Église de Vienne*, t. II, p. 92. — Allmer et Terrebasse, *Inscriptions de Vienne*, t. IV, p. 448; t. V, p. 53, atlas, pl. XLV *bis*, n° 326, et pl. XLVII. — (Ma planche VI, fig. 2.)

La cathédrale de Vienne possède un sarcophage de marbre décoré de simples

[1] Voir, sur cette découverte, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 113.

[2] *Découverte, etc. dans l'église de Saint-Pierre de Vienne*, p. 26, 27.

[3] Raoul Rochette, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XIII, p. 97 et suiv.; de Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 347. Pour l'imitation des modèles antiques, voir Introduction, § II.

gravures, comme le sont ceux de Charenton, de Saulieu et d'Autun. Sur ce monument est un vase d'où sort une vigne et qu'accostent deux paons, également figurés sur les épitaphes et les sépulcres de la Gaule[1]. Le couvercle de ce sarcophage porte le monogramme inscrit entre deux colombes. L'inscription qui se lit au revers, et qu'a longuement commentée M. de Terrebasse, appartient au xe siècle.

29

M. Allmer donne le dessin d'une autre tombe de Vienne à simples ornements et décorée du monogramme du Christ[2]. Ce marbre était autrefois déposé dans l'église de Saint-Maurice; il a été transporté au musée.

30

SAINT-ROMAIN-EN-GAL.

Je trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale le dessin d'un couvercle de sarcophage en forme de toit à quatre versants ornementés qui se voyait au « cloestre de Sainct Roman[3] ». L'une des faces principales porte une croix, l'autre un vase accosté d'oiseaux assez semblables à ceux qui décorent une inscription découverte au même lieu[4].

31, 32, 33, 34

DIE.

Une communication de M. Héron de Villefosse m'apprend que l'on possède à Die plusieurs débris de tombeaux chrétiens.

Au-dessus de la porte de la mairie se trouve un fragment représentant la scène de la piscine probatique; elle figurait là, comme si souvent ailleurs, en Italie, en France et en Espagne, dans un compartiment superposé à celui où se voyait le paralytique étendu sur son lit. On y retrouve, très mutilé, le type commun que j'ai reproduit d'après un marbre du musée de Latran[5] : trois arcades devant lesquelles sont deux personnages assis, puis le Christ et le paralytique s'éloignant. Les bustes de deux hommes faisant partie d'autres sujets subsistent à droite et à gauche.

[1] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, nos 60, 326, 689 (anno 491), et ci-dessous, n° 73.

[2] *Inscriptions de Vienne*, t. IV, p. 443, atlas, pl. XLV *bis*, n° 321.

[3] *Antiquités de Vienne en Dauphiné et de quelques autres villes de la même province*, f° 21 (mss. fonds latin, n° 9910).

[4] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 43.

[5] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. XXXIII, n° 1. Cf. dans le présent recueil, les nos 24 et 76.

M. de Fontgalland, qui conserve avec un soin intelligent la collection d'antiquités du docteur Long, possède trois débris, où figurent :

1° La guérison de l'hémorroïsse;

2° Le Christ posant la main sur la tête d'un petit personnage, qui peut être l'aveugle; un autre personnage de haute taille, vêtu du *pallium*, et près de lui, à terre, les urnes de Cana;

3° Un homme portant une brebis entre ses bras; c'est probablement Abel sacrifiant[1].

M. de Villefosse m'indique de plus deux fragments encastrés au-dessus de la porte de l'ancienne maison du docteur Long. Ils semblent avoir fait partie de sarcophages chrétiens et présentent deux figures d'hommes vêtus du *pallium*.

Je n'ai point vu cette série de marbres, qu'on me signale au dernier moment, et je n'en ai pas de photographies.

35

BALAZUC.

Comarmond, *Description du musée lapidaire de la ville de Lyon*, p. 413 et pl. XIX, n° 764. — Martigny, *Explication d'un sarcophage chrétien au musée lapidaire de Lyon.* — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 37, tav. CCCXIX. — (Ma planche VII, fig. 1.)

Des travaux exécutés, au XVIe siècle, sur un mamelon voisin du village de Balazuc, ont fait découvrir un sarcophage de marbre dépourvu de son couvercle. Pris par les uns pour le tombeau d'un saint, par d'autres pour celui d'un idolâtre, il fut déposé dans l'église de Saint-Maurice-d'Ardèche, puis donné, vers 1851, au musée de Lyon.

Le bas-relief, très mutilé, est divisé en sept compartiments par des colonnes torses que surmontent des frontons et des arcades. On y voit le Christ ressuscitant le fils de la veuve, posé à terre et enveloppé de bandelettes, suivant l'usage israélite[2]; Daniel empoisonnant le serpent, dont il ne subsiste plus, sur le marbre, qu'une assez faible trace; le Seigneur annonçant à saint Pierre son triple reniement; la guérison d'un aveugle présenté au Christ par un disciple; puis un groupe difficile à reconnaître et dont je me suis déjà occupé : deux Juifs coiffés de la toque ronde, parlant à un vieillard assis sur une roche au pied d'un arbre et tenant un *volumen*. Serait-ce Job, Jérémie, Esdras[3]? La chose demeure douteuse. Des vases et des colombes sont figurés entre les retombées des frontons et des arcs.

Quelques débris de sépultures antiques ont été découverts sur l'éminence où se trouvait la tombe.

[1] Voir *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. VI. — [2] *Ibid.*, p. 1. — [3] Martigny et Garrucci, *loc. cit.* Cf. *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 5.

IMPRIMERIE NATIONALE.

36

VAISON.

(Ma planche VII, fig. 2.)

Dans le cloître attenant à l'ancienne cathédrale, se trouve la face antérieure d'un sarcophage très mutilé représentant le Christ entre ses apôtres, qui lèvent la main vers lui et l'acclament. Symétriquement placées, deux portes monumentales terminent à droite et à gauche le bas-relief[1]. Ainsi que dans plusieurs autres tableaux chrétiens, elles figurent sans doute Jérusalem et Bethléem[2].

37

ORANGE.

(Ma planche VIII, fig. 1.)

Fragment d'un couvercle de tombe autrefois encastré dans la façade de l'église Saint-Eutrope d'Orange. Il présentait deux cartouches à inscription accostés de génies ou de victoires. Le seul qui nous soit conservé porte cette épitaphe, probablement chrétienne, que j'ai publiée ailleurs[3] :

GAVDENTIVS
ET PALLADI
VS FRATRI
INNOCENTIS
SIMO FECER

Entre les deux cartouches est une draperie soutenue par deux autres génies, et sur laquelle se détache le buste d'un personnage tenant un *volumen*.

Ce marbre appartient au musée d'Avignon.

38

CARPENTRAS.

Millin signale à Carpentras un tombeau qu'il m'a été impossible de retrouver.

Je me borne à transcrire la description qu'en a donnée cet antiquaire[4]. « M. Hya-

[1] Voir, au sujet de cette symétrie cherchée par les sculpteurs des tombes, *Études sur les sarcophages chrétiens d'Arles*, p. xii, et ici même, n° 36, 44, 121 et 128.

[2] Buonarruoti, *Vetri antichi*, p. 47, etc.

[3] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 237.

[4] *Voyage*, t. IV, p. 136.

cinthe Olivier conserve, dit-il, dans sa maison de campagne, un sarcophage chrétien qui a une extrême ressemblance avec ceux que j'ai décrits en parlant de l'église des Minimes à Arles; on y voit : l'aveugle de Jéricho, la résurrection de Lazare, Suzanne entre les vieillards, la multiplication des pains, Moïse faisant sortir l'eau du rocher. Les groupes sont aussi sous des arcades formées par des arbres; on voit parmi les branches des oiseaux et leurs petits et un serpent qui rampe pour les dévorer dans leur nid [1]. »

39

AVIGNON.

(Ma planche IX, fig. 1.)

J'ai relevé au musée Calvet le fragment dont je donne ici la reproduction photographique. C'est la partie gauche d'un couvercle portant un bas-relief et une épitaphe. Le sujet représenté se rencontre souvent à Rome, sur les fresques des catacombes et dans les bas-reliefs des sarcophages [2]. Je n'en connais pas d'exemple en Gaule, et je le publie sous toutes réserves, le registre du musée d'Avignon ne donnant aucun renseignement sur la provenance du marbre [3].

Après quelques figures très ruinées et à la gauche d'une tessère que soutient un génie ailé, se trouve une table en forme de *sigma* autour de laquelle sont couchés des convives. Elle est chargée de pains incisés en croix, suivant l'usage romain. Sur un trépied placé en avant est posé un poisson. Ni ce poisson, ni la marque des pains ne démontreraient absolument le caractère chrétien de notre marbre, car on les rencontre de même sur plus d'un monument païen [4]; mais la formule de l'épitaphe vient ici lever tous les doutes; cette inscription porte en effet les mots suivants :

ANTODONI
ANIMAE D*ulci*
IN PACE QVI *vi*
XIT ANN XLV M*enses*
VIII D*ies* XVI . . .

J'ai rapproché ailleurs les représentations de banquets sur les sarcophages chrétiens des prières où l'on demande pour les morts une place au festin céleste, et

[1] Pour ce dernier sujet, auquel on a, je crois, prêté à tort un sens symbolique, voir ci-dessous, n[os] 54 et 187.

[2] De Rossi, *Bullettino*, 1882, p. 113 et suiv.

[3] Je n'y trouve que cette simple mention : « Acquis en 1851 de M. Nogent, d'Orange. »

[4] Pour les pains, voir *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 1 et 2; pour le poisson, *Description of the collection of ancient marbles in the British Museum*, part V, pl. IX, fig. 3, festin de l'Amour et de Psyché; Garrucci, *Vetri ornati di figure in oro*, 2[e] édit., p. 53, etc.

j'ai montré comment, ainsi que plusieurs autres de l'espèce, ce sujet paraît inspiré par les formules des liturgies funéraires[1].

Si notre inscription est sans date, l'ancienneté de l'expression *anima dulcis* qui y figure ne permet guère de la faire descendre plus bas que le début du v[e] siècle. Cette formule, dont les premiers chrétiens ont souvent fait usage, se lit en effet sur des marbres païens exhumés en Italie et en Gaule[2]. Je la retrouve dans un passage du roman d'Apulée : «Mellite mi, mi marite, tuæ Psyches dulcis anima[3].»

40

Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 54, et tav. CCCXXXI, n° 1. — (Ma planche VIII, fig. 3.)

Sarcophage du musée, décoré de figures et de strigiles.

Au centre, le Christ enseignant et tenant une longue croix; à ses pieds, une femme agenouillée, les mains en avant dans l'attitude donnée par les sculpteurs à l'hémorroïsse et à la Chananéenne. Près du Seigneur, des *volumina* liés en faisceau sont posés à terre. Deux personnages, auprès desquels se voient de même des *volumina*, lèvent la main vers lui. Ainsi que je l'ai déjà expliqué, il peut s'agir ici de prophètes ou de patriarches acclamant celui dont ils ont prédit la venue[4].

Un couvercle placé sur cette tombe et qui ne lui appartient pas porte, au milieu, une tessère sans inscription[5] et les bustes de deux époux se détachant sur des draperies; l'homme et la femme tiennent tous deux le *volumen*[6]. Six génies ailés soutiennent les draperies et le cartouche central. Aux deux extrémités du couvercle, est la tête de jeune homme qui se voit si souvent sur les marbres de cette région[7].

41

(Ma planche IX, fig. 2.)

Le Christ et un apôtre; fragment d'une scène comprise entre deux colonnes torses. Musée Calvet, n° 128.

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. XXXVI.

[2] Gruter, 609, 3; de Boissieu, *Inscriptions de Lyon*, p. 506, n° 27.

[3] *Metamorph.*, l. V, éd. Oudendorp, p. 331.

[4] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 396; *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 21, pour la représentation en cette même place de Daniel et d'Abraham. Cf. S. Iren. l. V, c. 1.

[5] J'ai parlé ailleurs de ces tessères, si souvent vides, comme on le verra dans mes planches; elles avaient peut-être reçu une épitaphe peinte, aujourd'hui disparue. (*Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 27, 28.)

[6] Voir, pour le *volumen* tenu par une femme, *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 10. Il est aux mains de la femme seule sur un sarcophage de Pise (Garrucci, *Storia*, tav. CCCLXIV, n° 3) et sur un verre appartenant à M. Basilewsky (de Rossi, *Bullett.*, 1880, tav. V).

[7] Conf. ci-dessous, n[os] 200, 211 et 214.

42

(Ma planche VIII, fig. 2.)

Au même musée. Débris trouvé en 1847 à Avignon, en démolissant une maison rue Petite-Fusterie. A droite, un de ces génies qui accostent les cartouches préparés pour recevoir les inscriptions. A gauche, un personnage vêtu du *pallium*, les bras liés, est tenu et poussé en avant par un homme à tunique courte, qui le frappe; c'est sans doute un apôtre, comme on le voit sur un sarcophage de Rome[1], moins probablement un des accusateurs de Suzanne[2].

43

ABBAYE DE SAINT-RUF.

Gazette archéologique, 1878, p. 73. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 148 et tav. CD, n° 9. — (Ma planche VIII, fig. 4.)

J'ai fait connaître, il y a quelques années, dans la *Gazette archéologique*, ce fragment, trouvé en 1835 à l'abbaye de Saint-Ruf, près d'Avignon, et conservé au musée Calvet[3]; le sujet qu'il représente avait depuis longtemps attiré mon attention, car c'est pour la première fois qu'il se rencontre sur un sarcophage. Le groupe principal nous montre un homme tenant par les jambes un personnage couché que l'on transporte, et dont le corps était évidemment soutenu par un ou deux autres individus. On éprouverait quelque embarras pour expliquer cette scène, si l'un des bas-reliefs de la célèbre cassette de Brescia ne nous l'avait donnée tout entière.

Il s'agit ici de l'histoire d'Ananias et de Saphira. Au moment où ceux des fidèles qui possédaient des terres ou des maisons les vendaient et en apportaient le prix aux apôtres pour la communauté chrétienne, «un homme appelé Ananias et sa femme Saphira, disent les livres saints, vendirent un champ. De concert avec sa femme, Ananias déguisa le prix et n'en déposa qu'une partie aux pieds des apôtres. Mais Pierre lui dit : «Ananias, comment Satan a-t-il pu te persuader de mentir «au Saint-Esprit et de tromper sur le prix de ton champ? Ce n'est pas aux «hommes, c'est à Dieu que tu as menti.» En entendant ces mots, Ananias tomba et rendit l'esprit, et tous les témoins furent saisis d'une grande crainte. Des jeunes gens emportèrent le corps et l'ensevelirent. Environ trois heures plus tard, sa femme entra, ne sachant rien de ce qui s'était passé. Pierre lui dit : «Femme, est-ce là le

[1] Bottari, *Roma sotterranea*, t. XXXV, et Garrucci, *Storia*, tav. CCCXXXI, n° 2. — [2] Ces derniers, sur les bas-reliefs, sont courbés en avant. (*Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. VIII, et ci-dessous pl. XLIV, fig. 1.) — [3] Voir, sur l'église de Saint-Ruf, Révoil, *Architecture romane du midi de la France*, t. I, p. 34, 35.

«prix que vous avez vendu votre terre?» Elle répondit : «C'est bien là le prix.» Alors Pierre lui dit : «Comment vous êtes vous accordés ainsi pour tromper l'Esprit «de Dieu? Ceux qui ont enseveli ton mari sont à cette porte, et ils vont t'emporter «de même.» Elle tomba aussitôt aux pieds de l'apôtre et elle expira. Les jeunes gens, étant entrés, la trouvèrent morte, et, l'enlevant, ils l'ensevelirent auprès d'Ananias[1].»

Tel était le sujet représenté sur notre marbre comme sur l'ivoire de Brescia, où l'artiste, soit dit en passant, a, suivant l'usage des temps anciens, réuni des faits non synchroniques, puisqu'il a placé dans le même cadre le mari expirant et la femme debout devant saint Pierre.



Pour la première fois, je le répète, nous voyons la mort d'Ananias figurée sur un sarcophage. A quel ordre d'idées peut se rattacher la représentation de cette scène exceptionnelle? S'il ne s'est borné à copier quelque modèle tombé sous sa main, pourquoi le sculpteur d'une tombe chrétienne nous montre-t-il ce grand exemple d'une punition céleste, comme ceux des sarcophages païens nous font voir les supplices d'Ixion, de Tantale et des Danaïdes? Serait-ce pour épouvanter ceux qui voudraient tenter de violer la tombe? J'abandonne à de plus habiles la solution de ce petit problème.

44

TARASCON.

L'abbé Faillon, *Monuments de l'église de Sainte-Marthe*, p. 30. — *Monuments inédits de l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, t. I, p. 574, 576. — Garrucci, *Storia*, t. V, p. 57. — (Ma planche IX, fig. 3.)

Le marbre mutilé que l'on connaît sous le nom de tombeau de sainte Marthe est renfermé dans l'église de Tarascon, sous un monument de marbre blanc représentant la sainte femme à son lit de mort. Un moulage en fonte du sarcophage est exposé dans le même édifice.

[1] *Acta Apost.*, v, 1-10.

Voici les sujets qui y figurent :

Moïse tenant le *volumen* et faisant jaillir la source, à laquelle se désaltèrent deux Juifs non coiffés du bonnet caractéristique; un troisième saisit le patriarche;

Le Seigneur multipliant les pains et les poissons;

Une orante debout entre deux bienheureux;

La renonciation annoncée à saint Pierre, qui lève le bras pour protester; aux pieds de l'apôtre est le coq, dans lequel M. l'abbé Faillon, trop préoccupé des légendes locales, a d'abord voulu reconnaître une image de la Tarasque;

La résurrection de Lazare, faisant souvent, comme nous le voyons ici, pendant au frappement du rocher[1].

Les saints entre lesquels est placée l'orante accueillent l'âme dans le paradis, ainsi que le disent plusieurs inscriptions, et particulièrement celle de Cosercoli, où nous lisons les mots :

PAVLO FILIO MERENTI IN PA
CEM TE SVSCIPIAN OMNIVM ISPIRI
TA SANCTORVM[2]

45

ARLES.

M. Véran a publié, en 1824, une brochure in-quarto où il mentionne un fragment de tombe aujourd'hui disparu. «Quelque temps après la tourmente révolutionnaire, un charretier, écrit-il, transportait des Champs-Élysées d'Arles la partie de sarcophage qui est désignée ici sous le n° 15. C'était pour la mettre en pièces et la faire servir ensuite à réparer les dommages survenus aux chaussées du Rhône par la crue des eaux. Un bon citoyen la réclama, et donna en échange au porteur une charretée de pierres. Ce fragment est aujourd'hui dans le cabinet de M. Véran, notaire à Arles. Il représente six des apôtres disposés deux par deux dans une niche particulière, soutenue par des colonnes torses ayant des chapiteaux corinthiens. L'entablement est orné de colombes, d'oiseaux, etc. Ce sarcophage de marbre décèle le travail du IVe siècle[3].»

[1] *Études sur les sarcophages chrétiens d'Arles*, p. XIII.

[2] *Inscr. chrét. de la Gaule*, t. II, p. 87; cf. de Rossi, *Bull. di archeologia cristiana*, 1875, p. 17-20; et ces mots de la Passion de sainte Perpétue, § 11 : «Quatuor angeli... qui ubi viderunt nos, honorem nobis dederunt.» (Ruinart, *Acta sincera*, éd. de 1713, p. 98.)

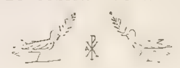
[3] *Notice des anciens monuments d'Arles*, par M. Véran, notaire, p. 15. Un petit dessin, trop insignifiant pour être reproduit, accompagne ce travail. Le type du sarcophage auquel appartenait ce fragment est celui que nous retrouvons à Lérins, ci-dessous, planche LIX, fig. 2.

46

(Ma planche X, fig. 1.)

Par un oubli matériel, le dessinateur chargé de reproduire pour mon travail les sarcophages d'Arles n'a pas joint au tombeau représentant le Christ assis au milieu des apôtres[1] le couvercle qui lui est superposé. Cette pièce de marbre porte l'épitaphe suivante :

INTEGER ADQVE PIVS VITA · ET CORPORE PVRVS
AETERNO HIC POSITVS VIVIT CONCORDIVS AEVO
QVI TENERIS PRIMVM MINISTRVM FVLSIT IN ANNIS
POST ETIAM LECTVS CAELESTI LEGE SACERDOS
TRIGINTA ET GEMINOS DECIM VIX REDDIDIT ANNOS
HVNC CITO SIDEREAM RAPTVM OMNIPOTENTIS IN AVLAM
ET MATER BLANDA ET FRATER SINE FVNERE QVAERVNT



La tessère où l'inscription figure est placée entre deux personnages debout, vêtus du *pallium*, qui lèvent la main vers elle. Près d'eux sont dix autres personnages de même type tenant des livres, des *volumina*, ouverts ou fermés; quatre faisceaux de ces *volumina* sont posés à terre. A l'extrémité droite du couvercle, on remarquera une patte de lion supportant un pupitre sur lequel est posé un livre ouvert. Un meuble semblable, dont la base seule reste, figurait en pendant à gauche.

Il ne me paraît pas douteux que les douze personnages à *pallium* ne nous offrent l'image des douze apôtres. D'après la place qu'ils occupent à la tête de chacun des groupes, ceux qui accostent le cartouche central doivent être saint Pierre et saint Paul. Leur geste caractéristique, dirigé vers l'inscription où se lit le nom du défunt, me semble indiquer qu'ils acclament ce dernier à son entrée dans le séjour céleste[2]. Nous retrouvons en effet ce même geste, cette même attitude dans la fresque représentant sainte Pétronille accueillant un fidèle au paradis[3], sur un sarcophage arlésien, où deux bienheureux saluent une âme chrétienne[4], et aussi, à mon sentiment, sur une tombe du Campo Santo de Pise où j'incline à voir l'image d'une morte acclamée par un chœur de saintes[5]. Si mon interprétation est exacte, le nom

[1] Planche IV.

[2] Cf. n° 44.

[3] De Rossi, *Bullettino*, 1875, tav. I.

[4] *Étud. sur les sarcophages d'Arles*, pl. XII, n° 4 et p. 37.

[5] *La Vierge au ciel représentée sur un sarcophage antique*, p. 5. (*Revue archéologique*, décembre 1877.)

du défunt recevrait donc ici les mêmes honneurs que nous voyons attribuer ailleurs à son image.

47

(Ma planche XI, fig. 2.)

J'ai indiqué ailleurs, parmi les marbres arlésiens, un fragment représentant les jeunes Hébreux dans la fournaise[1] et donné, disais-je, par Montfaucon d'après Peiresc, avec cette note : « Monsieur Peiresc ne dit pas où étoit cette figure; il y a apparence qu'elle étoit à Arles; du moins se trouve-t-elle entre d'autres figures dessinées dans la même ville. » Notre marbre, si, comme il le paraît bien, est celui dont parle Peiresc, est encore plus mutilé qu'il ne l'était du temps de cet érudit. On n'y voit plus que deux des jeunes hommes et le personnage du fond. En tout cas, on sait l'origine du fragment d'Arles : M. Gauthier Denottes l'a rapporté, il y a environ trente ans, des Saintes-Maries, où il était encastré dans le mur d'une construction.

La représentation des trois Hébreux miraculeusement sauvés des flammes me paraît être, comme je l'ai dit ailleurs, un des nombreux types de salut que les fidèles rappelaient en priant sur les tombes[2]. Dans tout le monde chrétien, le souvenir de ces jeunes vaillants était demeuré très vivace. Il existait à Alexandrie un temple construit en leur honneur et appelé Πιτρεσπαίδες, dénomination barbare formée des mots *τρεῖς παῖδες*, que précède l'article copte[3].

48

(Ma planche XII, fig. 1.)

Fragment comprenant deux sections de la face d'un sarcophage à colonnes torses surmontées d'un arc et d'un fronton. Au-dessus de ces colonnes, des colombes becquetant des fruits qui s'échappent de corbeilles renversées, type qui, comme je l'ai dit plus haut[4], se rencontre souvent sur les tombes païennes.

Premier sujet : saint Paul arrêté par deux hommes à tunique courte et tailladée, dont l'un tient une épée.

Second sujet : le Christ remet la clef symbolique à saint Pierre, qui la reçoit respectueusement dans le pli de son manteau.

Comme on le voit souvent, saint Paul est ici représenté chauve, en face de saint Pierre chevelu[5].

Ce marbre vient d'Arles; il a été donné, en 1849, au musée d'Avignon, par M. Clément, de Marseille.

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 55, n° XLIV.

[2] *Ibid.*, p. XXVI, XXVII.

[3] Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, t. I, p. 267.

[4] Introduction, § II.

[5] De Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana*, 1864, p. 86 et tav., fig. 1; Garrucci, *Vetri*, 2e édit., p. 79, 80.

IMPRIMERIE NATIONALE.

MARSEILLE.

Il est en France des lieux célèbres où la piété de nos pères avait réuni les restes attribués aux saints et aux martyrs : à Clermont, la crypte de *Sancta Maria inter sanctos;* celle de saint Honorat, à Arles; à Saint-Maximin, celle de la Madeleine. Afin de recevoir plus dignement des dépouilles vénérées, on y rassembla un grand nombre de sarcophages sculptés, *sepulcra de marmore pario,* comme les appelle indistinctement Grégoire de Tours, et que recherchaient les anciens. Parmi ces tombes, chrétiennes pour la plupart, se mêlèrent quelques sépulcres païens, choisis pour la richesse de leur travail et dont sans doute les sujets n'étaient pas toujours bien compris. Il en fut ainsi dans la crypte de l'église Saint-Victor de Marseille, sanctuaire vénérable entre tous les autres par la réunion des tombes saintes où reposaient, avec Cassien, le fondateur du monastère, les restes de saint Maurice, des saints Marcellin et Pierre, l'un des saints Innocents et l'évêque saint Mauront, déposés dans des sépulcres païens.

Au XIe siècle, saint Isarn admira la majesté du sanctuaire où l'on avait groupé ces tombes. «Dès qu'il fut à Marseille, écrit l'historien anonyme de sa vie, le jeune religieux se hâta de visiter les sépultures des martyrs; il se fit guider par quelques frères, nouvellement rétablis dans le couvent, car ce monastère, autrefois construit par le bienheureux Cassien et célèbre dans tout le monde, avait été détruit par les Vandales et était demeuré en ruines. Touchés de la piété du jeune homme et satisfaisant son désir, les religieux le conduisirent dans tous les hypogées. «En ces lieux vénérés, où l'on ne prie jamais en vain, se trouve, lui dirent-ils, «l'armée des martyrs, entourée d'un peuple de confesseurs, autrefois moines de «ce couvent même; ici repose, dans une chapelle distincte, la troupe des vierges «sacrées. Cette crypte, taillée dans le roc[1], renferme les reliques redoutables de «ceux qui furent les premiers témoins du Christ; elles ont été apportées par notre «fondateur, le bienheureux Cassien, de Bethléem.» A ces mots, le jeune homme, enflammé d'amour pour les saints, s'écria en soupirant : «Dieu de bonté, que «ce lieu est terrible! Je l'ignorais, et c'est là cependant ta vraie demeure et la «porte du ciel[2].»

Ce sanctuaire, dont la vue arrachait à saint Isarn les paroles mêmes du patriarche Jacob, et qu'il nous eût été précieux de voir tel que l'avaient disposé nos pères, ce sanctuaire, dis-je, a subi de cruels ravages; les tombes, les beaux débris antiques qu'on y avait rassemblés, colonnes, pilastres de jaspe, urne d'albâtre

[1] Un texte plus ancien donne sur ce lieu le même détail. (*Passio SS. Victoris, Alexandri*, § 17. Ruinart, *Acta sincera*, p. 299.) — [2] *Vita S. Ysarni, abbatis S. Victoris*, § 6 et 7. (Bolland. 24 sept.)

oriental[1], ont été dispersés ou détruits, et le musée de Marseille n'en a recueilli que quelques épaves.

Ainsi que la crypte de Saint-Victor, dont il existe un vieux plan détaillé et qui nous la montre telle qu'elle était avant la Révolution[2], l'église même contenait quelques monuments funéraires.

Je m'occuperai d'abord de ces marbres, aujourd'hui disparus.

49

Peiresc, Bibl. nat., ms. latin n° 6012, fol. 99. — Ruffi, t. II, *Histoire de la ville de Marseille*, 2e éd., p. 123. — Maffei, *Galliæ antiquitates*, p. 151. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 68 et tav. CCCXLI, n° 4.

C'est dans le vestibule de l'église supérieure que se trouvait, au rapport de Ruffi, un sarcophage anciennement brisé[3] et dont il ne reste plus rien aujourd'hui.



Au centre, dans une couronne à lemnisques que soutenaient deux génies ailés rappelant le type de la Victoire, était le Christ, assis sur un trône à *scabellum*, tenant le livre de la loi et étendant la main droite. Au côté gauche, le combat de David et de Goliath. D'après la copie de Ruffi, le jeune pâtre, qui tient sa fronde, aurait porté en même temps une palme, que le dessinateur de Peiresc paraît avoir également vue. Ne serait-ce pas plutôt un *pedum*, comme nous le remarquons sur un sarcophage de Reims[4]? Ici et sur d'autres monuments de même sorte, le défaut de souci d'exactitude a fait représenter de même taille l'enfant et le géant philistin. Au-dessus du jeune berger se voyait, si nous devons nous en fier aux vieux dessins, la figure d'un ange ailé. La partie droite du tableau nous montre Saül assis entre ses gardes et David lui apportant la tête de Goliath.

Rare dans les peintures[5], la représentation de David combattant le Philistin

[1] Ruffi, *Histoire de la ville de Marseille*, 2e édition, t. II, p. 132, 133, 319; Grosson, *Recueil des antiquités et monuments marseillois*, p. 137.

[2] *Notice sur les cryptes de l'abbaye de Saint-Victor-lez-Marseille* (par M. Van Kothen), pl. VI.

[3] Un croquis ancien et très rapide d'un fragment de la partie droite existe dans un exemplaire interfolié de Ruffi provenant de la bibliothèque de M. Michel de Léon, célèbre collectionneur de Marseille. Ce volume appartient au savant abbé Albanès.

[4] Ci-dessus, n° 17.

[5] A la fresque depuis longtemps connue (Bottari, tav. LXIII) il en faut ajouter une autre, découverte en 1882 dans la catacombe des saints Marcellin et Pierre.

figure plus fréquemment sur les marbres des tombes; je viens de l'indiquer dans un bas-relief sépulcral de Reims; elle se retrouve aussi à Ancône [1] et probablement à Vienne [2].

Comme les rédacteurs des épitaphes, les sculpteurs des sarcophages chrétiens me paraissent, je l'ai dit ailleurs, s'être inspirés des textes des liturgies funéraires; le sujet du marbre de Marseille traduirait ainsi pour les yeux le verset d'une antique oraison : *Libera, Domine, animam ejus, sicut liberasti David de manu Goliath* [3].

50

Peiresc, Bibl. nat., ms. lat. n° 6012, fol. 102. — Ruffi, t. II, p. 125.—Recueil de Marchand, t. I, p. 89 (bibl. de M. l'abbé Louche).—Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 130 et tav. CCCLXXXVI, n° 3.

Les papiers de Peiresc nous ont gardé la copie d'un tombeau autrefois déposé dans le vestibule de Saint-Victor. Sur ce marbre, aujourd'hui disparu, on voyait l'agneau divin debout sur la montagne aux quatre fleuves, où deux cerfs se désalté-



raient [4]. A gauche était sculpté le miracle de Cana; à droite, la multiplication des pains. Le couvercle portait au milieu le monogramme (☧), accosté de six agneaux que séparaient des palmiers. A l'extrémité de droite, où le dessinateur de Ruffi a vu un autre de ces arbres, le copiste de Peiresc a tracé une porte de ville, celle de Bethléem sans doute, comme le montre une mosaïque de Ravenne [5]; une se-

[1] Garrucci, *Storia*, tav. CCCXLVI, n° 1.

[2] Ci-dessus, n°s 22 et 24.

[3] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. XXI et suiv. Au milieu des fables sans nombre qu'un pèlerin des Lieux saints, au VIe siècle, Antonin de Plaisance, a entassées dans son *Itinerarium*, se trouve la mention suivante : «De Jerusalem venimus in montem Gelboe, ubi occidit David gigantem Goliat... Jacet ibi Goliat in media via, ligneum habens ad caput acervum, et super eum congeries magna petrarum, ita ut a XX millibus non possis invenire lapidem quem movere possis, quia usus talis est : quoties quis ibi transit ternos lapides secum defert et eos ibi projicit. Sed et nos similiter fecimus» (§ XXXI). Si je consigne ici ce passage, étranger à l'objet de mon étude, c'est parce que j'y trouve pour la première fois un texte relatif à l'usage mentionné par du Cange, sans référence aucune (v° *Imblocare*), de jeter et d'amasser des pierres sur les sépultures des maudits.

[4] La figure de l'agneau, très mal rendue dans le dessin du manuscrit de Peiresc, se reconnaît mieux dans la gravure, très imparfaite d'ailleurs, qu'a publiée Ruffi.

[5] Garrucci, *Storia*, tav. CCLIII.

conde porte, celle de Jérusalem, figurait en pendant à la gauche, où le même copiste indique une mutilation[1]. Un troisième croquis, conforme sur ce point à celui de Peiresc, m'a été obligeamment communiqué par M. l'abbé Louche, aumônier du pensionnat des Frères, à Marseille. Il se trouve au folio 89 du tome I d'un recueil de dessins et de notes formé, à la fin du dernier siècle, par Marchand, organiste du couvent des Dominicains de la même ville; c'est pendant la Révolution, et au moment où l'on détruisait les anciens monuments, que cet artiste a relevé une série de dessins aujourd'hui fort précieux[2].

Une représentation analogue à celle que me paraît porter le couvercle de notre sarcophage se trouve sur un verre célèbre, publié autrefois par l'antiquaire Buonarruoti[3].

51

Ruffi, t. II, p. 123. — Garrucci, *Storia*, t. V, p. 129 et tav. CCCLXXXVI, n° 1.

Une gravure donnée par Ruffi et dont je reproduis le fac-similé nous fait connaître un troisième bas-relief, qui, dit-il, se voyait avant d'entrer «dans l'église». D'après ses dimensions, ce marbre semble avoir été le couvercle d'une tombe. Sous



un cintre soutenu par deux colonnes, et qu'accostent à droite et à gauche les douze agneaux, symbole des apôtres, nous voyons quatre livres ouverts, qui figurent les

[1] Un marbre de Vaison (ci-dessus, n° 36) semble représenter de même Jérusalem et Bethléem.

[2] Cette collection, à laquelle j'aurai à faire d'autres emprunts, donne la copie de l'inscription suivante, autrefois déposée à Saint-Victor et maintenant perdue. Je la transcris dès à présent ici, en attendant la publication prochaine de mon nouveau recueil des Inscriptions chrétiennes de la Gaule :

HIC REQVI
ESCET BASI
LIANVS IN
PACEQVI VI
XIT ANNI
XVII
✝

[3] *Vetri ornati di figure in oro*, tav. VI, n° 1.

Évangiles. Si rare que cette représentation soit sur les monuments funéraires, elle n'est cependant pas sans exemple. Je l'ai retrouvée à Naples, où les livres sacrés sont peints de même aux arcosolia d'HELEVSINVS et de BITALIA[1]. Dans la dernière de ces deux fresques, les noms des évangélistes ont été inscrits sur les pages ouvertes.

52

Ruffi, t. II, p. 127. — Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. III, p. 173 et pl. LIX, n° 3. — De Jouffroy et Breton, *Introduction à l'histoire de France*, pl. XXXVII. — L'abbé Dassy, *Revue de l'art chrétien*, t. III, p. 215. — Penon, *Catalogue du musée de Marseille*[2], n° 125. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, *Teorica*, p. 247 et t. V, p. 56, tav. CCCXXXII, n° 1. — Appell, *Monuments of early christian art. Sculptures and catacomb painting*, p. 41. — (Ma planche XII, fig. 4.)

Au musée.

« Tombeau de marbre blanc de deux vierges du nombre de celles qui souffrirent avec sainte Ursule; » ainsi est désigné par Ruffi ce sépulcre provenant de la crypte de Saint-Victor.

Le Christ, debout sur la montagne d'où sortent les quatre fleuves, donne la loi à saint Pierre, placé à sa gauche et qui la reçoit respectueusement dans un pli de son manteau. Le chef de l'Église est caractérisé par la longue croix qu'il porte sur son épaule[3]. A la droite du Seigneur est saint Paul. Au-dessus de sa tête, ornée du nimbe, la main de Dieu tient une couronne; il en est de même sur un objet contemporain, le grand médaillon d'or du trésor de Szilagy-Somlyo, représentant la main céleste couronnant Constantin[4]. Dix apôtres sont répartis sous les six arcades de droite et de gauche. Au milieu du couvercle que Ruffi a vu autrefois tout entier, deux génies soutiennent une tessère sans inscription, que surmonte le monogramme ☧ accosté de l'A et de l'W. De chaque côté, un dauphin tenant à sa bouche un petit objet de forme ronde, quelque aliment sans doute, dans lequel Millin et d'autres après lui ont arbitrairement voulu reconnaître le statère trouvé dans la bouche d'un poisson (Matth., XVII, 26). Il y a là, je crois, une méprise. Souvent les artistes, aux temps antiques, ont représenté le dauphin tenant une proie qu'il vient de saisir, quelque poisson et d'ordinaire un poulpe. Il en est ainsi pour celui qui forme le pied d'un petit candélabre d'Herculanum[5], sur une pierre païenne encastrée dans

[1] Voir Salazzaro, *Studi e monumenti dell' Italia meridionale*, 1re part., p. 5 et la planche; Garrucci, *Storia*, tav. IC et CII; de Rossi, *Bullettino*, 1871, p. 156. Dans son *Histoire de Dieu*, p. 376, M. Didron a publié un dessin pris, dit-il, sur une fresque des catacombes et portant une croix placée entre quatre livres ouverts et nimbés qui représentent les Évangiles. M. de Rossi, auquel j'ai demandé où se trouve cette peinture, ne pense pas qu'elle ait jamais existé dans les catacombes de Rome.

[2] Afin d'abréger, je ne citerai que ce catalogue, qui est le dernier paru.

[3] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 44.

[4] Fröhner, *Les médaillons de l'empire romain*, p. 305.

[5] Musée de Naples, petits bronzes, n° 72291.

l'anneau d'Adhémar, évêque d'Angoulême[1], sur une édicule du musée du Vatican[2], et nous retrouverons plus loin ce même motif dans un bas-relief de Saint-Maximin[3]. C'est à l'imitation des anciens que Raphaël, si familier avec leurs œuvres, nous montre, dans la célèbre fresque de la Farnésine, l'un des dauphins du char de Galatée saisissant un poulpe.

Sur la droite, aujourd'hui fort mutilée et où toutes les têtes manquent, à l'exception de celle du dernier personnage, un homme vêtu du *pallium* tendait le bras vers le monogramme central; on voit ensuite le Christ touchant de la main trois des urnes de Cana, puis la représentation, fort rare sur les sarcophages, des deux Israélites portant la grappe de la terre promise[4]. A la gauche, des cerfs boivent aux quatre fleuves s'échappant du flanc de la montagne, sur laquelle l'agneau est debout entre deux palmiers, image en raccourci du *cœleste nemus paradisi* dont parle saint Paulin de Nole[5] et du lieu de délices où l'élu, suivant le mot de saint Augustin, *ponit os ad fontem tuum, Domine, et bibit quantum potest*[6]. J'ajoute que le verset du psaume XLI : *Quemadmodum cervus desiderat ad fontes aquarum* était de ceux qui, dans les temps anciens, se récitaient aux funérailles[7].

Le sujet que présente notre marbre se rencontre une seconde fois à Marseille sur un sarcophage disparu, dont je parlerai plus loin. Comme plusieurs autres, ce type s'est perpétué dans l'art chrétien; nous retrouvons en effet au IXe siècle, sur une mosaïque de l'église de Sainte-Praxède, le groupe même de notre bas-relief, l'agneau sur la montagne aux quatre fleuves où les cerfs se désaltèrent[8].

Je viens de rappeler au lecteur des textes qui montrent comment l'image du cerf peut se rattacher à une idée funéraire[9]. Je n'ignore pas toutefois que ce symbole avait surtout des rapports étroits avec le sacrement du baptême, et je noterai à ce sujet un fait qui intéresse l'histoire de l'art chrétien sur notre sol. Un évêque de Viviers qui souscrivit, en l'an 517, au concile d'Épaone, saint Venance, fit

[1] De Rossi, *Bullettino*, 1870, tav. IV, n° 6.

[2] N° 91 de la galerie des inscriptions.

[3] Pl. LIII, fig. 1. Voir encore de Clarac, *Musée du Louvre*, bas-reliefs, pl. DCVIII, DCX, DCXXVIII.

[4] Ce sujet, auquel on a attaché diverses significations symboliques (le cardinal Pitra, *Analecta spicilegio Solesmensi parata*, t. II, p. 36, etc.) et qui se retrouve sur les lampes de terre cuite en Afrique (*Mém. de la Société de Constantine*, t. XX, pl. XIV, n° 481), comme en Italie, a, paraît-il, plu aux faussaires. Il existe à Rome, chez certains marchands d'antiquités, un grand nombre de lampes timbrées de ce relief et manifestement contrefaites.

[5] *Epist.* XXXII, ad Severum, § 19.

[6] *Confess.*, IX, 3.

[7] Dom Martène, *De antiquis Ecclesiæ ritibus missæ defunctorum*, t. II, 1081 : «*Psal.* Quemadmodum desiderat»; 1083 et 1087 : «*Psal.* Quemadmodum»; 1112 : «V. Sicut cervus»; 1114 : «*Psal.* Sicut cervus.»

[8] Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCXC.

[9] Voir, pour le lien qui me paraît exister entre les liturgies funéraires et les bas-reliefs des tombeaux, *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. XXI-XXXIX. L'un des points sur lesquels je me suis appuyé pour établir cette connexité est l'âge reculé de la prière qu'on nomme *Commendatio animæ* : «Libera, Domine, animam ejus,» etc. Le fait de cette antiquité me paraît confirmé par l'existence d'un *graffito*, par malheur mutilé, que j'ai copié à Rome dans la catacombe des saints Marcellin et Pierre, *graffito* qui nous donne les mots *Domine libera...* très probablement empruntés à l'oraison dont je parle.

élever et orner, dit l'auteur de sa vie, un sanctuaire dédié à saint Julien; dans le baptistère de cette église, il plaça un cerf de bronze de la bouche duquel s'échappait un jet d'eau[1].

53

Dom Chantelou, *Excerpta e chartulariis, necrologiis*, etc., fol. 156 v° (Bibl. nat., ms. lat. n° 13820). — Mabillon, *Annal. Bened.*, t. II, p. 90. — Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 128. — *Notice des monuments conservés dans l'église noble et collégiale de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, p. 16. — *L'antiquité de l'église de Marseille*, par Mgr l'évêque de Marseille, t. I, p. 91. — Grosson, *Recueil des antiquités et monuments marseillois*, p. 162, pl. XXI, n° 2. — Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. III, p. 177 et pl. LVIII, n° 2. — L'abbé Dassy, *Revue de l'art chrétien*, t. IV, p. 9. — Le R. P. Cahier, *Nouveaux mélanges d'archéologie, Décoration d'églises*, p. 95. — Verlaque, *Notice sur sainte Eusébie*, p. 28. — Penon, *Catalogue*, n° 110. — Appell, *Monuments of early christian art*, p. 40. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 83 et tav. CCCLVII, n° 2. — (Ma planche XIV, fig. 2.)

Sarcophage tiré de l'ancien cimetière de Paradis[2] et porté dans la crypte de Saint-Victor, où il était, comme on le voit pour ceux des catacombes romaines, «enchâssé dans une sorte de niche[3]». Sur la face de cette tombe, aujourd'hui conservée au musée de Marseille, on voit le buste d'un personnage décoré de la *læna* des clarissimes et dont le nez est mutilé, comme il arrive si souvent pour les figures antiques; au bas du cadre arrondi où se trouve cette image, l'artiste a représenté Jonas couché sous la *cucurbita* aux fruits pendants; devant lui, au milieu des flots, la tête du monstre qui vient de le rejeter; à gauche, Moïse frappe le rocher; à droite, le même patriarche recevant les tables de la loi. Tels sont les sujets fort clairs de bas-reliefs que les anciens auteurs ont expliqués de la façon la plus étrange.

Une légende locale se rattache à ce monument, décrit ainsi par dom Chantelou : «Tumulus Eusebiæ abbatissæ monasterii S. Quiricii a S. Cassiano fundati prope urbem; quæ ne pudicitiæ suæ vis a paganis inferretur, nasum sibi præscidit; quam traditionem confirmat generosæ illius heroinæ effigies dimidia facie e naso præsciso supra tumulum posita cum epigraphe :

Per[4] hic requiescet in passe Eusebia religiosa
Magna ancela Dni

[1] *Vita S. Venantii*, § 4 (Bolland. 5 Aug.) : «Nihilominus et baptisterium in ipsa supra memorata ecclesia cum tabulatis et columnis marmoreis.... miro fundavit opere : sub terra vero aquam venientem in ipsam ecclesiam... deduxit : quam et per meatus plumbeos in altum respirans etiam æneus cervus in medio stans evomebat.» Plusieurs des baptistères de Rome étaient ornés de cerfs d'argent jetant de l'eau (Anastas. bibl., p. 36, *S. Silvester*; p. 57, *S. Innocentius*). Cf. Burmann, *Anthol.*, t. II, p. 623. Le cerf buvant à un cours d'eau figure sur une mosaïque trouvée à Valence (Drôme) et que l'on croit avoir appartenu à un antique baptistère. (Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. IV, p. 95 et pl. CCLXXVII.)

[2] Cf. Ruffi, t. II, p. 114; Grosson, p. 98.

[3] Grosson, p. 162; *L'antiquité de l'église de Marseille*, t. I, p. 91. Cf. de Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, p. 442 et 445; *Bullettino*, 1876, tav. XII.

[4] C'est le monogramme ☧ que dom Chantelou interprète par le mot *Per*, dans une copie défectueuse qu'ont reproduite les *Annales ordinis S. Benedicti*.

Qui in secullo ab heneunte etate sua vixit
Secolares annus XIII et ubi a Dño
Ellecta est in monasterio sanctorum Cyrici
Servivet annus quinquagenta recesset sub
Die pridie kall. Octobris indictione sesta.»

Cette note et un mot inséré dans la première édition de Ruffi (1647) sont, à ma connaissance, les premiers textes où l'on mentionne la légende relative à sainte Eusébie, légende probablement ancienne, mais dont il n'est toutefois pas question dans un bréviaire manuscrit donné, en 1497, au monastère de Saint-Victor[1]. Si une victime des Sarrasins descendus en Provence au VIII[e] ou au IX[e] siècle[2] a été, comme il est fort possible, et suivant un usage connu d'ailleurs, déposée dans un sarcophage antique, il nous faut toutefois reconnaître que nos pères se sont trompés en voyant, dans une figure masculine dont le nez est accidentellement mutilé, l'image d'une héroïne chrétienne. Quant à l'épitaphe placée autrefois au-dessus du tombeau et qui existe encore[3], elle se classe par sa formule parmi les monuments du V[e] ou du VI[e] siècle[4]; cette inscription est donc de beaucoup antérieure au temps des invasions sarrasines.

54

Guesnay, *S. Johannes Cassianus illustratus*, p. 3. — Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 126. — *Notice des monuments conservés dans l'église noble et insigne collégiale de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, p. 18. — Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. III, p. 176 et pl. LVI, n° 5. — L'abbé Dassy, *Revue de l'art chrétien*, t. VI, p. 225 et pl. VI. — Van Kothen, *Notice sur les cryptes de l'abbaye de Saint-Victor-lez-Marseille*, p. 64. — Le R. P. Cahier, *Nouveaux mélanges d'archéologie, Décoration d'églises*, p. 96. — Penon, *Catalogue du musée d'archéologie de Marseille*, n° 115. — Le R. P. Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 102 et tav. CCCLXVIII, n° 1. — (Ma planche XVI, fig. 2.)

Un riche reliquaire de l'église contient, disent les chroniques de l'abbaye de Saint-Victor, la tête et un bras de saint Cassien, l'illustre fondateur du monastère. «Le reste du corps repose dans un tombeau de marbre de l'église inférieure, posé sur quatre colonnes et devant lequel la vénération des fidèles entretient une lampe qui brûle jour et nuit[5].»

Ruffi nous a gardé l'image de la tombe ainsi disposée; c'est un petit sarcophage porté sur une dalle à moulure que soutenaient, suivant la mode des temps mérovingiens, des colonnettes, aujourd'hui disparues[6].

Le bas-relief de ce monument, conservé au musée de Marseille, a été très

[1] De Rey, *Invasions des Sarrasins en Provence*, p. 141.
[2] Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, p. 137.
[3] On la trouvera dans mon recueil des *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 545.
[4] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, préface, p. IX et X.
[5] Guesnay, *Cassianus illustratus*, p. 3.
[6] Conf. ci-dessus p. 15.

IMPRIMERIE NATIONALE.

diversement interprété. Dans le personnage du milieu qui prie, les bras en croix, on a vu le Christ, Dieu le Père, un prêtre ou le jeune défunt. L'enfant tenu dans les bras de son père a paru aux uns être un oblat, aux autres le Christ porté par ses parents au temple. Un bienheureux, non caractérisé, debout à l'extrémité de droite et tenant un pan de son *pallium*, a été présenté arbitrairement comme une image de saint Cassien.

C'est bien au Maître suprême que le jeune garçon est présenté ou offert par ses parents; le fait ne saurait être douteux, puisque le père, pour tendre en avant son enfant, s'est respectueusement voilé les mains, selon la coutume des âges antiques[1]. Par une bizarrerie qu'expliquent les irrégularités fréquentes dans les œuvres d'art de ce temps, l'être divin auquel s'adresse l'hommage n'est toutefois point représenté; on ne saurait le reconnaître dans l'orant vers lequel le groupe est tourné, car les anciens sculpteurs n'ont point figuré le Christ en prière. J'ajoute que ce personnage central, dont le type ne rappelle en rien celui du Sauveur, est placé, comme le sont les défunts sur un grand nombre de tombeaux, entre deux saints qui l'accueillent en tendant la main vers lui[2]; il en faut conclure, me paraît-il, que ce personnage est l'enfant admis *inter sanctos, inter electos*, ainsi que le demandent les prières funéraires[3].

La maladroite substitution d'un autre type à celui du Seigneur n'aurait rien qui pût me surprendre, car, sans parler d'autres erreurs commises par les sculpteurs des tombes[4], nous rencontrons ailleurs la marque d'une distraction non moins étrange. On sait combien de fois les anciens ont reproduit l'image d'un enfant effrayant son compagnon avec un grand masque de théâtre. Celui qui recule, saisi par cette apparition inattendue, se rejette en arrière, les mains levées, tandis que l'autre marche vers lui caché par la *larva* gigantesque. Représenté seul et sans l'épouvantail, l'enfant effrayé n'aurait point de raison d'être; nous le trouvons pourtant ainsi sur plusieurs sarcophages que le savant M. Charles Robert a ingénieusement rapprochés des autres dans une planche dont il a bien voulu me communiquer l'épreuve[5]. Rien ne montre mieux le peu de réflexion avec lequel les sculpteurs de ces sortes de monuments ont parfois introduit, dans les bas-reliefs, des figures dont on s'efforce en vain d'expliquer la présence.

Quant au fait de l'oblation de ce fils déjà grand et non point nouveau-né, je crois y retrouver la traduction faite pour les yeux d'une pensée familière aux premiers

[1] Les saints qui, dans les mosaïques, apportent des couronnes au Christ ont également les mains voilées. (Garrucci, *Storia*, tav. CCXXXVII, CCCXLV, CCCXLIX. Cf. t. I, p. 185.)

[2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 13, 28, etc.

[3] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 13 et 275.

[4] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. VIII et IX.

[5] Le savant allemand prépare, comme on le sait, un grand recueil comprenant tous les sarcophages païens.

chrétiens, et qui présentait la perte d'un enfant comme une offrande faite au Seigneur. ORBATI NON ſVNT DONA DEDERE DEO, est-il dit des parents dans une inscription lyonnaise[1]; le marbre d'un fidèle enseveli aux catacombes porte les mots IS CRISTO DATVS[2], et Marini a publié une autre épitaphe dans laquelle des parents disent avoir offert à Dieu, OBTVLISSE DO, trois enfants dont ils pleurent la mort[3].

Le marbre de Marseille nous donne un type des rares figures masculines représentées en prière sur les sarcophages.

55

Peiresc, ms. 6012, fol. 98 (Bibl. nat., fonds latin). — Ruffi, *Histoire de la ville de Marseille*, t. II, p. 127. — Grosson, *Recueil des antiquités et monuments marseillois*, p. 151 et pl. XIX, n° 1. — Penon, *Catalogue du musée d'archéologie de Marseille*, n° 17. — (Ma planche XVI, fig. 1.)

Marbre de même provenance, conservé au musée de Marseille. «Il a probablement, dit Grosson, été enlevé de l'ancien cimetière pour orner le tombeau que les moines de Saint-Victor disoient être celui de quatre frères du nombre des sept dormants.» Il ne s'agit pas ici, comme l'ajoute l'auteur, d'une réunion de savants ou de philosophes; nous avons sous les yeux le débris d'une représentation fréquente sur les sarcophages chrétiens et qui montre, devant un fond d'architecture, le Christ au milieu des douze apôtres debout et tournés vers lui[4]. Les personnages de notre bas-relief nous représentent une part des six apôtres groupés à la droite du Seigneur. Ainsi qu'on le voit souvent dans les figurations de l'espèce, l'un d'eux fait en levant un bras, le geste de l'acclamation[5].

56

Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 126. — Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. III, p. 167 et pl. LIX, n° 4. — L'abbé Dassy, *Revue de l'art chrétien*, t. IV, p. 5. — Penon, *Catalogue du musée d'archéologie de Marseille*, n° 132. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 69 et tav. CCCXLIII, n° 1. — Appell, *Monuments of early christian art*, p. 40. — (Ma planche XIII.)

Même provenance. Ce tombeau, déposé au musée de Marseille, est désigné par Ruffi comme contenant les restes de saint Maurice.

Le Christ, imberbe, siège sur un lieu élevé entre ses apôtres, qu'il domine. Ses pieds sont posés sur une roche au bas de laquelle une brebis, image symbolique du défunt, lève la tête vers le Seigneur. Dans les retombées des voûtes sont des dauphins, des couronnes à lemnisques flottants, des colombes becquetant des fruits dans des corbeilles.

[1] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 552.

[2] De Rossi, *Bullett. archeol. crist.*, 1879, p. 137.

[3] *I papiri diplomatici*, p. 286. Cf. *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 8.

[4] Voir ci-dessus, p. 1, le sarcophage de Moutier Saint-Jean et Garrucci, *Storia*, tav. CCCXXIV, CCCXXVI, CCCXXVIII.

[5] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 27. Les *Actes des Martyrs, supplément aux Acta sincera de dom Ruinart*, § 4.

Un couvercle en dos d'âne, terminé, suivant la mode antique, par deux têtes de grande dimension, a été posé sur ce sarcophage; mais il ne lui appartient pas, comme le démontre, avec ses dimensions, la place des entailles où étaient scellées les agrafes de métal qui le reliaient autrefois à une tombe[1]. L'épitaphe métrique qui figure sur ce couvercle, et dont j'ai parlé dans un autre livre[2], célèbre les vertus d'une noble et sainte femme appelée Eugénie.

57

Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 126. — Millin, *Voyage*, etc., t. III, p. 170 et pl. LVIII, n° 5. — Piper, *Mythologie der christlichen Kunst*, t. I, p. 213. — L'abbé Dassy, *Revue de l'art chrétien*, t. III, p. 209. — Penon, *Catalogue du musée de Marseille*, n° 159. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 71 et tav. CCCXLVI, n° 1. — Appell, *Monuments of early christian art*, p. 40. — (Ma planche XIV, fig. 1.)

Même provenance.

Tombeau conservé au musée de Marseille et ayant reçu, d'après la tradition, les restes des martyrs compagnons de saint Maurice. Ruffi, qui en donne une gravure, nous le montre avec un couvercle, aujourd'hui disparu, représentant de petits génies ailés faisant la moisson, la vendange et foulant les raisins dans la cuve; deux autres, debout au centre, soutiennent la tessère où devait être inscrite l'épitaphe.



Dans le compartiment central, le Christ imberbe, tenant le *volumen* roulé, est assis entre deux apôtres d'une taille inférieure à la sienne. Deux adorants plus petits encore, un homme et une femme, sont agenouillés à ses pieds. Sans que rien puisse justifier son sentiment, Millin propose de reconnaître dans ces deux personnages saint Joseph et la Vierge figurant deux défunts. Il n'en peut être ainsi, car, pour les sarcophages destinés à recevoir deux corps, la hauteur extérieure des cuves est, au minimum, de 70 centimètres, et celui dont je m'occupe n'en mesure que 56.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de la taille supérieure donnée par les fidèles des premiers siècles au Seigneur et aux saints; les artistes païens distinguaient de même les mortels des Dieux et des héros. La tendance à faire de la sorte se retrouve encore aujourd'hui chez les peuples neufs; c'est ainsi que les scènes de martyre

[1] J'ai donné ailleurs le dessin d'une de ces agrafes (*Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 23). — [2] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, n° 543.

peintes dans l'extrême Orient nous montrent le chrétien d'une taille infiniment plus haute que celle des bourreaux qui le supplicient[1].

Les sujets sculptés sur la gauche du sarcophage de Marseille sont difficiles à déterminer. Le personnage à demi chauve tenant un *volumen* et qui, sous la première arcade, converse avec le Christ, semble bien être saint Paul, si on en compare le type avec celui d'un sarcophage de la même ville où la représentation de l'apôtre est certaine[2]. Il reparaît dans la deuxième scène entre deux hommes figurés tête nue dont l'un tient deux pierres et l'autre une seule, qu'il lève avec un geste menaçant; ce dernier est armé d'une épée. Le Rév. Père Garrucci pense qu'il faut voir ici d'abord le Christ apparaissant et parlant à saint Paul sur le chemin de Damas, puis la lapidation de l'apôtre par les Juifs à Lystra.

Les deux scènes de droite, fort souvent répétées sur les tombes, montrent le Christ amené devant Pilate, auquel un esclave apporte l'aiguière et le bassin. Sur un trépied posé à terre, le sculpteur a placé, suivant l'usage, un vase que le même savant a inexactement, à mon avis, considéré comme l'urne destinée à recevoir les tablettes des votes émis par les différents juges[3]. On n'était plus, lors du procès du Christ, au temps des *quæstiones perpetuæ;* le gouverneur jugeait alors assisté de son *consilium,* avec lequel il se bornait à conférer avant de prononcer la sentence.

Dans les retombées de voûtes sont des couronnes à lemnisques, des corbeilles renversées d'où s'échappent des fruits, et d'autres dans lesquelles becquètent des colombes[4].

Les faces latérales de la tombe portent de simples imbrications.

58

Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 130. — *Notice des monuments conservés dans l'église noble et insigne collégiale de Saint-Victor de Marseille*, p. 18. — Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. III, p. 181 et pl. LVIII, n° 4. — F. Piper, dans le *Cours d'antiquités monumentales* de M. de Caumont, t. VI, p. 213 et pl. XCIV, fig. 3. — L'abbé Dassy, *Revue de l'art chrétien*, t. V. — De Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana*, 1867, p. 71. — Van Kothen, *Notice sur les cryptes de l'abbaye de Saint-Victor-lez-Marseille*, p. 69. — Penon, *Catalogue du musée d'archéologie de Marseille*, n° 139. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 78 et tav. CCCLII, n° 1. — (Ma planche XI, fig. 3.)

Au musée; même provenance.

Grégoire de Tours raconte par quel miracle un navire apportant à Marseille les reliques des saints Chrysanthe et Darie fut sauvé d'une tempête furieuse[5]. Ces reliques ou d'autres des mêmes saints reposaient, d'après la tradition, dans la tombe dont je reproduis l'image.

[1] Ma notice intitulée *Les martyrs de l'extrême Orient et les persécutions antiques*. (*Revue de l'art chrétien*, 1877.)

[2] Planche XI, fig. 3.

[3] *Storia dell' arte cristiana*, t. I, p. 386.

[4] Cf. Introduction, § II.

[5] *De gloria martyrum*, c. LXXXIII.

Le groupe central, très mutilé et qui, selon une croyance bizarre, aurait contenu un sujet obscène, représentait en réalité une couronne à lemnisques flottants, sous laquelle était la croix[1], dont les points d'attache se voient encore entre les deux cerfs qu'elle surmonte; au-dessus d'eux, selon toute apparence, le monogramme ☧ était inscrit dans cette couronne[2]. C'est aux quatre fleuves du paradis que boivent les cerfs symboliques.

Par une disposition correspondant à la place donnée communément, sur les sarcophages, aux princes des apôtres, les trois sujets de gauche sont relatifs à saint Paul, ceux de droite à saint Pierre. Les premiers représentent saint Paul avec le soldat qui va le décapiter au lieu dit les *Aquæ Salviæ*. D'après l'usage suivi pour indiquer les fleuves et les sources, le sculpteur a figuré ici une tige de roseau[3]; l'avant d'une barque tracé de même au dernier plan rappelle que le lieu du supplice était voisin du Tibre[4]. La seconde scène nous montre l'apôtre aux mains d'un homme non caractérisé par son costume et qui lui a passé une corde au cou. La présence d'une femme debout auprès d'eux a été diversement interprétée. Deux chrétiennes tiennent une place importante dans l'histoire de saint Paul : sainte Thècle, dont les actes présentent tant de marques d'antiquité[5]; Plautilla, qu'un autre écrit apocryphe, attribué au pape saint Lin, nous montre assistant au martyre de saint Paul. Des maîtres en archéologie chrétienne, le R. P. Garrucci et M. de Rossi sont divisés sur ce point : le premier voit ici sainte Thècle; le second, à l'avis duquel s'est rattaché dom Guéranger[6], pense que le sculpteur a représenté la noble Romaine. Le choix est assez difficile entre les deux opinions opposées, mais la juxtaposition de la seconde scène à celle de la décollation me porte à penser qu'il s'agit plutôt ici d'une image de Plautilla. Dans les deux cas, nous aurions à noter un emprunt de plus fait par les artistes chrétiens à la littérature apocryphe[7].

La troisième division et la quatrième représentent saint Paul et saint Pierre acclamant le signe du Christ, qui occupait le centre. Viennent ensuite l'annonce du reniement et saint Pierre arrêté par un Juif que caractérise son bonnet. Des arbres dont les feuillages se rejoignent séparent les scènes que je viens de décrire. Autour de deux de ces arbres s'enroule un serpent qui menace un nid. J'ai fait observer ailleurs que ce motif me paraissait purement ornemental, et qu'il était hasardeux de lui

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. XIV.

[2] *Ibid.*, pl. XII, fig. 2.

[3] Zoega, *Bassirilievi di Roma*, t. II, tav. LV; de Rossi, *Bullett. di archeologia cristiana*, 1872, tav. II; Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCXXIV, n° 2, etc.

[4] Prudent. *Peristeph.*, XII, v. 7.

Scit Tiberina palus quæ flumine lambitur propinquo
Binis dicatam cæspitem trophæis.

Mêmes accessoires sur un sarcophage de Saint-Maximin (ci-dessous, pl. LIV, fig. 1) et ailleurs.

[5] *De passione Pauli*, lib. II. (*Bibl. maxima veterum Patrum*, ed. Lugdun., t. II, p. 72.)

[6] *Histoire de sainte Cécile*, éd. Didot, p. 104.

[7] Cf. de Rossi, *Bullettino*, 1865, p. 30 et 31; Ch. Bayet, *La peinture et la sculpture chrétiennes en Orient*, p. 114; *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 280 et 281.

prêter un sens mystique[1]; j'en dirai autant du colimaçon qui monte au tronc d'un arbre placé à gauche, et dans lequel on a voulu voir un autre symbole; il n'y a là pour moi qu'un accessoire insignifiant introduit par la fantaisie de l'artiste. Je le retrouve dans un coin de paysage représenté sur une tombe dont M. Roller a publié la photogravure[2] et dans un autre relief sculpté en bois sur les portes de Sainte-Sabine, où le mollusque figure à côté d'un lézard.

59

Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. III, p. 177 et pl. LIX, n° 2. — L'abbé Dassy, *Revue de l'art chrétien*, t. VI, p. 504. — Penon, *Catalogue des objets contenus dans le musée d'archéologie de Marseille*, n° 82. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 68 et tav. CCCXLII, n° 1. — (Ma planche XI, fig. 1.)

Au musée.

Sarcophage de pierre incomplet, tiré de même des cryptes de Saint-Victor. Le Christ imberbe, nimbé, tenant un livre, était assis entre six apôtres, dont le dernier de gauche a disparu. Sur la face latérale de droite, seule conservée, se détache en relief un très grand monogramme cruciforme accosté de l'A et de l'Ω; l'extrémité du *rho* de ce chiffre se recourbe extérieurement, comme nous le voyons ailleurs en Gaule, dès la fin du IVe siècle[3].

60

Une lettre où Scipion Maffei parle à la marquise de Caumont des sarcophages antiques de Saint-Victor mentionne un tombeau disparu qui n'est signalé nulle part ailleurs : «A un autre, qui est, dit-il, dans l'église souterraine, on voit l'enfant Jésus dans le berceau, qui est cependant gâté et rongé, les mages sans couronne, les anges en l'air et deux animaux en bas qui paissent[4].» Ces deux derniers détails ne se rencontrent sur aucune tombe des premiers âges chrétiens; à les tenir pour exacts, ils devaient donc donner au marbre de Saint-Victor un prix tout particulier.

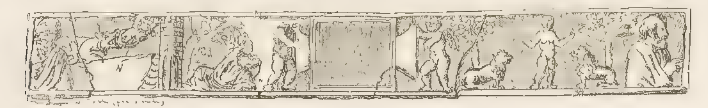
61

Peiresc, Bibl. nat., ms. 6012 du fonds lat., fol. 103. — De Rossi, *Bull. di archeologia cristiana*, 1866, p. 46 et 52. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 125 et tav. CCCLXXXIV, n° 2.

Peiresc indique comme se trouvant à l'abbaye de Saint-Victor (*ad Sancti Victoris*) un couvercle de sarcophage dont il donne le dessin. Le milieu du marbre est

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 8.
[2] *Les catacombes de Rome*, pl. XXXIII.
[3] Voir, à Vienne, l'inscription de Fœdula, qui fut baptisée par saint Martin. (*Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, pl. L, n° 292.) Cf. Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 83; de Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana*, 1880, p. 154.
[4] *Galliæ antiquitates*, p. 151.

occupé par une tessère sans inscription, que soutiennent deux génies nus et ailés; à gauche on voit Jonas vêtu, rejeté par le monstre, puis endormi sous la cucurbite



devant la porte de Ninive; à la droite, Daniel, nu et debout, les bras en croix, entre les lions. Aux extrémités sont les bustes de deux personnages barbus, vêtus du *pallium,* les deux premiers doigts étendus. J'y reconnais, avec M. de Rossi, des images de saint Pierre et de saint Paul, substitués ici, comme ailleurs, aux masques ou aux têtes de grande dimension que les païens et les fidèles avaient coutume de sculpter aux extrémités des couvercles des sarcophages. Cette représentation et celle de la porte de Ninive distinguent notre marbre de ceux du type commun.

62

Peiresc, Bibl. nat., fonds français, ms. n° 9530, fol. 138.

«A Saint-Victor-lez-Marseille, 15 décembre 1626.» Telle est la note jointe par Peiresc à deux croquis des plus grossiers qui nous rappellent l'existence d'un couvercle de forme assez rare; ainsi que celui de quelques tombes païennes de Pise et de Rome[1] et d'une autre trouvée à Marseille même[2], le nôtre représentait un toit couvert de *tegulæ* et d'*imbrices.* «Le dessus du couvercle, écrit Peiresc, est à dos d'asne. A un bout dudit couvercle qui est comme en triangle, il y a comme au-dessus d'une coline ou d'un autel un mouton ou un taureau, et aux deux costés deux brebis, à peu près comme ci-dessoubs.»

Si grossier que soit le dessin, on reconnaît facilement ici un sujet familier aux artistes chrétiens : l'agneau debout sur la montagne d'où s'échappent les quatre fleuves du paradis et au bas de laquelle se tiennent deux brebis.

Pour épuiser tout ce qui m'est connu des marbres chrétiens de Saint-Victor, je noterai deux fragments existant encore à cette heure sur la plate-forme de l'église. Le premier est un débris de tombeau, large de 60 centimètres et représentant deux apôtres debout, séparés par une colonne torse; le second, qui mesure 60 centimètres dans sa longueur, provient de la partie gauche d'un couvercle de sarcophage; on y voit trois arcades soutenues par des colonnettes et sous chacune desquelles est

[1] Lasinio, *Raccolta di sarcofagi del campo santo di Pisa*, tav. XLI. Un très beau sarcophage d'enfant récemment trouvé par M. Maraini dans sa fouille de la villa Bonaparte, sur la *via Salaria nuova*, présente cette même particularité, qui n'est sans doute pas sans quelque rapport avec la formule DOMVS AETERNA que les anciens gravaient sur les tombes.

[2] Grosson, pl. XXVIII, n° 3.

sculptée une brebis regardant vers la droite; comme sur l'autel de Marseille, dont il m'a paru intéressant de faire graver les faces sculptées[1], ces brebis figurent les apôtres.

Les deux fragments dont je viens de parler sont les seuls monuments qui restent à l'abbaye de Saint-Victor, autrefois si riche en marbres antiques.

63

Penon, *Catalogue*, n° 195.

Au musée.

Fragment de tombeau provenant du bassin du Carénage. Autant que l'on en peut juger, malgré de nombreuses mutilations, il a représenté le Christ tenant de la main gauche un *volumen* roulé, et posant l'autre main sur la tête d'un aveugle, figuré, selon l'usage antique, de petite taille. La scène est traitée de la même manière sur un sarcophage romain dont M. Th. Roller a publié une héliogravure[2].

Les sujets de la tombe de Marseille étaient séparés par des colonnes torses supportant des arceaux. Une corbeille renversée d'où s'échappent des fruits est sculptée dans une retombée de voûte.

64

Penon, *Catalogue*, n° 85.

Fragment de couvercle venant d'Arles et déposé au musée de Marseille.

Abraham, vêtu du *pallium*, va frapper le jeune Isaac, garrotté, nu et à genoux sur l'autel même, comme le dit la Genèse (XXII, 9). A la suite, un personnage vêtu comme le patriarche et tournant le dos à cette scène porte en avant le bras droit.

65

Penon, *Catalogue*, n° 117.

Débris de couvercle provenant de l'ancien musée. La grande tête qui le termine à gauche, et dans laquelle M. de Rossi a ingénieusement reconnu une image de saint Genès, peut permettre de penser que le marbre vient des ateliers d'Arles, où cette

[1] Voir ma planche X, n°s 2, 3, 4. Ce précieux autel, dont j'ai autrefois publié l'inscription grecque (*Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, n° 547), porte sur ses deux tranches principales les images symboliques du Christ et des apôtres. C'est, d'un côté, l'agneau divin au milieu de douze brebis et debout sur la montagne d'où s'échappent les quatre fleuves; de l'autre côté, le monogramme placé entre douze colombes. D'autres colombes, des vases et des rinceaux de vigne décorent les faces latérales de la table sainte.

[2] *Les catacombes de Rome*, pl. LXXXVII, n° 4.

IMPRIMERIE NATIONALE.

figure du patron du pays a été souvent représentée ainsi [1]. Derrière cette tête, on voit un homme debout, étendant le bras droit et aux pieds duquel est sculpté un faisceau de *volumina*. A la suite est un arbre, puis un groupe très mutilé de trois personnages qui peut avoir représenté une femme en prière entre deux saints [2].

66

Penon, *Catalogue*, n° 170.

Fragment du couvercle d'un sarcophage appartenant par son style à l'époque chrétienne. Il n'en existe plus que la partie droite, où nous voyons d'abord la moitié d'une tessère destinée à recevoir l'épitaphe et que soutient un génie nu et ailé. A la suite, dans un cadre rond qu'accostent deux autres génies, est le buste d'un homme tenant un *volumen* roulé, sur le haut duquel il appuie deux doigts. La tessère mutilée porte en lettres du XIVe siècle :

IACOBUS MAKES
DE TORNACHO

On avait donc, suivant un usage assez répandu au moyen âge [3], employé un sarcophage antique pour ensevelir les restes d'un certain Jacques Machet ou Maquet, de Tournai.

Je n'ai pu savoir la provenance de ce fragment, noté dans le catalogue comme faisant partie de l'ancien musée.

67

Peiresc, ms. 6012, fol. 93, Bibl. nat., fonds latin.

«Massiliæ apud Tuselium [4].» Telle est la légende d'un dessin compris dans le



recueil où sont relevés tant d'autres monuments chrétiens. Un bas-relief central,

[1] *Bullett. di archeol. crist.*, 1864, p. 46; 1866, p. 52.
[2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 5, 15, 55, etc.
[3] Introduction, § 1.
[4] Le savant archiviste de Marseille, M. Blancard, a bien voulu m'adresser au sujet de ce nom la note sui-

encadré, à droite et à gauche, de strigiles, nous montre le Christ barbu, nimbé, assis sur un siège, et posant le pied gauche sur le *scabellum*. Deux apôtres, plus petits que lui, sont à ses côtés, et il remet à celui de droite la loi, que ce dernier reçoit avec respect dans un pan de son manteau[1].

J'ai relevé à Ravenne un autre exemple de cette disposition exceptionnelle, le *volumen* étant remis ordinairement à l'apôtre qui figure à la gauche du Christ[2].

68

Peiresc, ms. 6012, fol. 92. Bibl. nat., fonds latin. — Grosson, p. 109, 110 et pl. XIX. — Montfaucon, *Antiquité expliquée*, suppl., t. III, p. 50 et pl. XVIII. — Rouard, *Rapport sur des fouilles faites à Aix en 1843 et 1844*, p. 11 et 12. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 141, et tav. CCCXCVII, n° 2. — H. Gibert, *Le musée d'Aix*, p. 103. — (Ma planche XII, fig. 2.)

« Ce bas-relief, écrit Grosson, a été trouvé aux environs de la cathédrale et a été longtemps placé sur le mur d'une maison de la rue de la Foire, qui appartenoit à la famille de Gasnay; il en a été enlevé depuis longtemps. J'en ai récupéré le dessin dans les portefeuilles d'un artiste de cette ville, le sieur Nicolas, peintre qui s'étoit plu à former une collection de tout ce qu'il avoit trouvé de bon goût. »

Les explications les plus étranges ont été autrefois données sur cette sculpture. Ainsi que le regretté M. Rouard l'a reconnu le premier, elle offre l'image bien connue des trois jeunes Hébreux se dirigeant vers la fournaise enflammée, après avoir comparu devant Nabuchodonosor; le buste qu'ils ont refusé d'adorer se voit derrière eux. La scène, ici très mutilée, se retrouve tout entière sur des sarcophages d'Arles, de Saint-Gilles et de Syracuse[3].

Acquis par M. de Saint-Vincent, ce marbre a passé, en 1821, avec les collections de ce savant, dans le musée d'Aix. Ainsi qu'un autre fragment dont je viens de parler, il est indiqué par Peiresc comme ayant existé « apud Tuselium ».

69

Parmi des copies de monuments relevés à Marseille, je dois signaler deux dessins d'une tombe chrétienne aujourd'hui disparue. L'un nous est conservé dans le

vante : « Les Tusel ou Tuselli sont originaires du Piémont. Jordan Tusel, fils d'Antoine, gouverneur du château de Demonts, suivit le comte de Tende en Provence et se fit naturaliser en 1550. Il eut entre autres enfants un fils nommé Jean-Baptiste de Tusel. C'est probablement ce membre de la famille que Peiresc visita à Marseille, où il habitait. »

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 20; ci-dessus, p. 20.

[2] *Gazette archéologique*, 1882, p. 131, 132.

[3] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. VIII et XXVI; ci-dessous, pl. XXVI, fig. 2; *Revue archéologique*, 1877, pl. XXIII.

recueil formé par l'organiste Marchand[1]; l'autre, que je reproduis, se trouve dans l'exemplaire du livre de Ruffi appartenant au savant abbé Albanès[2].



Au milieu, dans une couronne que soutiennent deux génies ailés semblables à des Victoires, est le Christ imberbe, nimbé, assis sur un siège à *scabellum;* il étend le bras droit et tient de la main gauche le livre de la loi. Entre les génies et la couronne se détachent deux palmiers. Aux extrémités, deux apôtres tournés vers le Seigneur l'acclament en levant la main; celui de droite est saint Pierre, caractérisé, selon la coutume, par la longue croix posée sur son épaule. Au sommet de cette croix, le *rho* du monogramme se recourbe en forme d'R[3]. Dans le dessin ajouté au livre de Ruffi, deux pilastres séparent les apôtres du sujet central; d'après la copie de Marchand, deux autres pilastres auraient terminé le bas-relief.

Aucune note ne nous dit où se trouvait ce tombeau.

70

(Ma planche XII, fig. 3.)

Fragment trouvé à Marseille et donné en 1849 au musée d'Avignon.

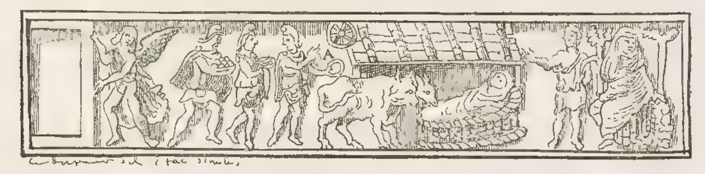
Saint Pierre, suivant le type ordinaire, lève la main droite pour protester contre la parole du Christ qui lui annonce, en lui montrant trois doigts, sa triple renonciation[4]. Aux pieds de l'apôtre est le coq.

71

Le recueil de Peiresc, fonds français, n° 9530 de la Bibliothèque nationale, donne, au folio 54, sans aucune indication de lieu, le rapide dessin d'un marbre

[1] T. II, p. 92. — [2] Voir ci-dessus, p. 35, note 3. — [3] Voir ci-dessus, p. 47. — [4] *Études sur les sarcophages d'Arles,* p. 65.

chrétien aujourd'hui disparu. Je le classe, sous toutes réserves, parmi les monuments de la Provence, dont le célèbre antiquaire nous a gardé tant de copies. Il s'agit de la partie droite d'un couvercle de sarcophage. Au milieu se voyait le cartouche destiné à recevoir l'épitaphe et qu'accostaient deux génies ailés. Venait ensuite la représentation si fréquente de la Nativité; trois mages, guidés par l'étoile en forme de roue[1], s'avançaient en portant leurs présents vers le nouveau-né, couché dans une crêche, auprès de l'âne et du bœuf; entre la Vierge assise et l'enfant, on voyait un berger debout tenant le *pedum;* le premier des mages portait la couronne représentant, selon toute apparence, l'or offert au Christ[2].



72

De nombreux monuments de l'art chrétien signalés autrefois à Marseille sont aujourd'hui perdus pour nous. Ainsi en est-il d'une pièce intéressante par son travail et qui mérite une mention. Découverte au commencement du XVIIe siècle et rappelée dans les catalogues jusqu'en 1849, elle servait de devant d'autel dans la chapelle de l'ancienne préfecture; c'était une dalle de marbre transparent, mesurant 17 pouces de largeur sur 14 de hauteur[3], travaillée à jour, où l'on voyait le monogramme du Christ au-dessus d'un vase d'où s'échappaient les enroulements d'une vigne; à droite et à gauche, une colombe était posée sur les rinceaux. Ce marbre et un autre

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 35.

[2] Pour l'or offert sous forme de couronnes, conf. Tite Live, XXXVIII, XXXVII; XXXIX, VII. «Dans le trésor du couvent de Saint-Paul (mont Athos), écrit M. Didron, on nous montra douze petits triangles d'or en filigrane et soixante-douze grains d'encens et de myrrhe; les moines disent que cette myrrhe, cet or et cet encens sont ceux que les mages avaient offerts à Jésus. Ils auraient été apportés au mont Athos par une femme mystérieuse, qu'ils nomment la belle Marie, ΚΑΛΑ ΜΑΡΙΑ.» (*Manuel d'iconographie chrétienne, grecque et latine*, p. 159.) Nombreux sont les souvenirs matériels de l'Évangile que l'on a cru posséder ainsi. On sait les énumérations sans fin données à ce sujet par un pèlerin du VIe siècle dont la bonne foi ne paraît pas devoir être suspectée, le pieux Antonin de Plaisance (*Itinerarium*, § 2, 15, 17, 19, 20, 22, 23, etc.). Nos pères acceptaient naïvement tous les objets offerts ainsi à leur vénération trop crédule. Parmi les preuves que l'on en peut donner, je citerai comme l'une des plus curieuses une grande pièce d'argent encastrée dans un cercle d'or avec belière, sur la tranche duquel j'ai lu, en caractères gothiques niellés, ces mots de l'Évangile de saint Matthieu (XXVII, 6): QVIA · PRECIVM · SANGVINIS · EST. Cette pièce, que l'on a regardée comme l'une de celles qu'avait reçues Judas, est un bel octogramme de Syracuse, portant, au droit, la tête de Proserpine et au revers une coquille. Elle est mentionnée par MM. Rollin et Feuardent au nombre des articles d'un *Catalogue de médailles des rois et des villes de l'ancienne Grèce*, 1re partie, p. 124 (1862).

[3] Note manuscrite de l'exemplaire de Ruffi appartenant à M. l'abbé Albanès.

assez semblable avaient été d'abord placés dans la crypte de l'abbaye de Saint-Victor[1]. Des dessins peu soignés qu'en ont donnés Ruffi et Millin sont les seules traces qui nous restent de ces types fort rares de la sculpture chrétienne au ve siècle[2].

D'autres marbres non funéraires, appartenant aussi aux premiers fidèles, existent encore à Marseille: l'autel à inscription grecque dont j'ai parlé plus haut[3] et l'angle d'une table de même forme et de même nature trouvé dans les fouilles de l'ancien baptistère. Ce débris, déposé dans les magasins de la cathédrale en construction, porte sur ses tranches des colombes posées dans des rinceaux de pampres et becquetant des raisins. On a découvert en même temps des bases et des chapiteaux de colonnettes qui soutenaient cette table, ainsi que nous le montre une mosaïque de Ravenne[4]. La tête d'un de ces chapiteaux entre exactement dans une cavité creusée sous le marbre.

[1] Marchetti, *Coustumes des Marseillois*, p. 451, et van Kothen, *Notice sur les cryptes de l'abbaye de Saint-Victor-lez-Marseille*, p. 53. — [2] Ruffi, t. II, p. 131; Millin, *Voyage*, pl. LVI, n° 7, et t. III, p. 165. — [3] P. 49. — [4] Ciampini, *Vetera monimenta*, t. I, tav. LXX; conf. Synesius, *Catastasis*, éd. de Petau, p. 303, etc.

1re AQUITAINE.

73

CHARENTON-DU-CHER.

Bulletin du Comité des travaux historiques, 1882, p. 291. — L'abbé Clément, *Revue du Centre*, 1882, p. 397. — Buhot de Kersers, *Histoire et statistique monumentale du département du Cher, canton de Charenton*, p. 76. — (Ma planche XV, fig. 1 et 2.)

Un sarcophage de marbre blanc qui servait d'abreuvoir dans la cour d'une maison de Charenton, département du Cher, a été, sur l'indication de M. Buhot de Kersers, acheté par la Société des antiquaires du Centre et déposé dans son musée. A Charenton se trouvait autrefois une abbaye de femmes sous la règle de Saint-Colomban, fondée en 620 par un pieux personnage, Théodulfe, surnommé *Bobolenus*[1]; c'est de ce couvent, détruit à la Révolution, que paraît provenir notre monument.

Le marbre est orné sur les quatre faces; aux deux extrémités, nous trouvons de ces figures géométriques obtenues par des intersections de cercles qui se remarquent souvent sur les pierres, les marbres, comme sur les plaques d'os ou d'ivoire des coffrets fabriqués à l'époque mérovingienne. Le devant représente Daniel debout et en prière entre les lions, qui s'inclinent devant lui; le revers, deux griffons courant vers un vase à panse godronnée d'où s'échappe un jet d'eau qui se divise, comme dans une célèbre mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne[2]; au-dessus des griffons, un motif familier aux fidèles : les colombes posées sur des arbres.

Ce monument, par sa facture, s'éloigne du type gallo-romain, auquel il est très évidemment postérieur. Pour ne rien dire encore du style particulier qui le caractérise, nous devons tout d'abord remarquer qu'il ne s'agit pas ici, comme presque partout ailleurs, de bas-reliefs, mais de dessins gravés. Les tombeaux décorés de cette manière sont fort rares; je n'en connais d'autres que ceux de saint Andoche, de saint Francovée et de saint Léonien[3].

Le dessin du marbre de Charenton est très étrange et répond tout à fait au temps

[1] *Gallia christiana*, t. II, p. 121 et 174. — [2] Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCLXIV. — [3] Voir ci-dessus p. 3 et mes planches I et VI.

indiqué par M. de Kersers; c'est bien là un ouvrage du VIIe siècle. S'il fallait, pour la face principale, chercher quelque type analogue, on le retrouverait moins sur les tombes gallo-romaines, qui procèdent encore directement du style antique, que sur les agrafes mérovingiennes des cimetières du Jura et de la Suisse. Dans les bas-reliefs de nos sarcophages, Daniel est nu et les lions sont, le plus souvent, assis à ses côtés; ici, comme sur les agrafes, le personnage est vêtu, et les lions qui s'avancent vers lui courbent la tête. Nous sommes donc, selon toute apparence, devant l'œuvre d'un artiste de race barbare. Mais quoi qu'il en soit et à quelque degré que cet homme soit demeuré étranger à la tradition romaine dans la façon de figurer la scène, nous devons reconnaître qu'il a subi, pour le revers du marbre, l'influence de l'école antique.

J'ai dit ailleurs que les sculpteurs chrétiens ont longtemps conservé et suivi les modèles en usage dans les ateliers païens [1], et j'en ai indiqué, entre plusieurs autres, une preuve que l'on me permettra de rappeler ici.

La célèbre cassette d'argent du Cabinet de Blacas, collection française malheureusement passée aujourd'hui dans le British Museum, est, comme on le sait, un ouvrage de basse époque, ciselée pour une femme de haute distinction, dont le nom y est inscrit.

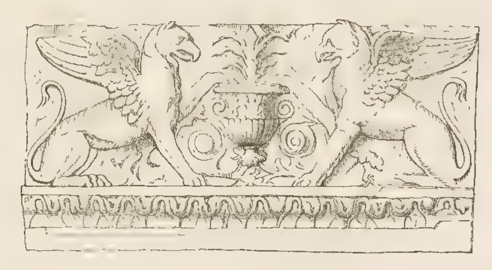
Cette cassette porte deux ordres de sujets : d'abord les bustes des époux, la dame à sa toilette, entourée de femmes qui la servent, et son entrée dans le palais du mari; puis des tableaux mythologiques avec Amphitrite et des divinités de la mer. Les premiers ont été composés et dessinés aux temps chrétiens; ils portent nettement la marque du IVe ou du Ve siècle; les seconds avaient été souvent traités dans des âges plus anciens, et l'on pouvait pour cette part du travail se borner à reproduire de vieux modèles. Le ciseleur n'y a pas hésité; aussi, tandis que les bas-reliefs de sa composition présentent le style d'une époque de décadence, les sujets mythologiques, élégamment conçus, paraissent-ils compter deux ou trois siècles de plus [2]. Pendant plus de deux cents ans, les modèles des temps païens ont donc, si nous en jugeons par la cassette de Blacas, été conservés et reproduits.

Parmi d'autres monuments dont j'ai parlé, le sarcophage de Charenton va nous montrer que cette imitation a duré plus longtemps encore.

[1] *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, 1883, p. 439; et au volume suivant, p. 370. Dans les notices auxquelles je renvoie, j'ai tenté d'établir que les artistes reproduisaient, sans trop y songer, des types qui devaient être alors comme aujourd'hui réunis dans les ateliers. Il n'est pas sans intérêt pour moi de noter à ce propos qu'une miniature du XIIe siècle, représentant saint Luc dans son atelier de peintre, nous le montre entouré d'une série de modèles. (H. Bordier, *Description des peintures des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, p. 306, 307.)

[2] Voir, pour cette cassette, dont, à mon grand regret, je n'ai pu obtenir ni un moulage ni même une photographie, la reproduction très médiocre donnée par Visconti (*Lettera intorno ad una antica suppellettile d'argento*, Roma, 1825, in-4°).

Il était, dans les ateliers antiques, un motif sans cesse répété : c'est l'image du vase accosté de deux griffons. Les marbres, comme les mosaïques[1], nous présentent ce sujet affectionné par les artistes païens et dont je donne ici, à défaut d'autres, un type d'après un bas-relief du Louvre, morceau fort restauré et dont l'origine est incertaine[2].



Très fréquente sur les marbres de l'Italie, cette image se rencontre de même en Gaule.

On possédait autrefois à Arles un riche tombeau païen, aujourd'hui transporté au musée de Marseille et dont les chrétiens se servirent, vers la fin du IVe siècle, pour ensevelir un puissant personnage, Flavius Memorius, ancien *Protector* de l'empereur, comte de la Mauritanie Tingitane. Voilà ce qu'annonce l'inscription gravée sur les parties demeurées libres dans le champ des sculptures et qui leur est de beaucoup postérieure[3]. Ces bas-reliefs nous montrent, sur une face, des centaures combattant un lion et, de l'autre côté, deux griffons accostant un vase. Or ce sujet, exécuté sans doute au IIIe siècle, est celui-là même qu'a reproduit, à la manière de son temps, le graveur du marbre chrétien de Charenton. Lui aussi a placé, aux deux côtés d'un vase qui n'a rien ici d'eucharistique, les griffons, animaux gardiens des sépultures, si l'on en juge par la fréquence de leur figuration sur les tombeaux. Ainsi se confirme à mes yeux un fait qui a son intérêt pour l'histoire de l'art, je veux dire la conservation et l'usage persistant des anciens modèles par les artistes des âges postérieurs[4], partant le défaut d'importance, au point de vue religieux et symbolique, de plus d'un détail auquel on peut se sentir porté à attacher quelque valeur particulière.

[1] *Annuaire de la Société de Constantine*, 1856, 1857, pl. IV. *Notices et mémoires de la Société de Constantine*, 1863, pl. XV, etc.

[2] M. de Clarac a fait graver ce groupe (*Musée de sculpture antique et moderne, bas-reliefs*, pl. CXCIII), où figuraient alors deux vases que l'on a supprimés depuis, probablement parce qu'ils avaient été ajoutés lors de quelque restauration du marbre.

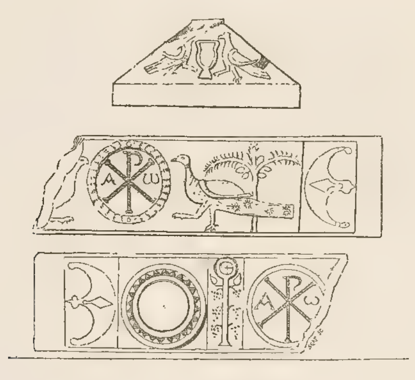
[3] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 511 ; Lalauzière, *Histoire d'Arles*, pl. XXII.

[4] *Études sur les sarcophages d'Arles; Mélanges de l'École française de Rome*, 1883, p. 439; 1884, p. 378.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Je reviens au marbre de Charenton.

Des fragments de son couvercle, dont j'emprunte le dessin à l'intéressante publication de M. Buhot de Kersers, ont été retrouvés par M. Chamfort dans des fouilles très fructueuses opérées au chevet de l'église. Il était de forme prismatique et décoré de symboles chrétiens : le vase, les colombes, les paons, le monogramme, que nous avons déjà vus à Autun et à Vienne[1], la vigne que surmonte la croix[2].



Ces débris, dont je n'ai pu obtenir une photographie, sont restés en la possession de M. Chamfort.

Je noterai en terminant que l'on a incliné à reconnaître dans la tombe dont je parle celle de saint Chalon, disciple de saint Colomban, mentionnée par les auteurs du *Voyage littéraire de deux Bénédictins*[3], et qui, d'après leur relation, aurait été un sépulcre de pierre et non de marbre, portant sur son couvercle le monogramme du Christ.

74

BOURGES.

Un sarcophage aujourd'hui disparu avait reçu le corps de saint Félix, évêque de Bourges. Grégoire de Tours, qui le constate, nous apprend en même temps comment ce tombeau était placé, et comment, dès le VI[e] siècle, on employait pour de grands personnages d'anciens sépulcres dont les couvercles n'existaient déjà plus[4]. « Le sépulcre sculpté, en marbre de Paros, était posé sur le sol, et il arriva, raconte l'historien, qu'un aveugle, s'en étant approché, recouvra la vue. Le peuple apprit

[1] Planches I et VI. — [2] On connaît les vers de Fortunat sur cette union de la croix et de la vigne (*Miscellanea*, l. I, carm. 1). — [3] T. I, p. 39. — [4] Introduction, § 1.

ainsi qu'un ami de Dieu, qu'on avait méconnu pendant sa vie, reposait en cet endroit, et l'on commença à y venir prier. Comme le sarcophage n'avait qu'un grossier couvercle de pierre, les citoyens de Bourges et surtout leur évêque voulurent le remplacer par un marbre; en ouvrant ce tombeau, on trouva le corps du bienheureux confesseur, mort depuis douze ans, si intact que ses vêtements mêmes n'avaient subi aucune altération; on eût dit que l'ensevelissement venait d'être fait à l'heure même. Par la miséricorde de Dieu, la pierre qu'on avait rejetée ne demeura pas sans vertu, et l'on raconte que sa poussière, prise dans un breuvage, a rapidement guéri plusieurs malades de fièvres quartes, tierces ou quotidiennes[1]. »

CLERMONT.

Les écrits de Grégoire de Tours abondent en mentions de tombes saintes que possédait autrefois Clermont. Trois églises surtout contenaient de ces sépultures, que les anciens Arvernes considéraient comme le plus ferme rempart de leur ville[2] : c'étaient les célèbres basiliques de Saint-Vénérand, de Saint-Cassius, de Saint-Illidius, nommée aussi *Sancta Maria inter Sanctos.*

L'auteur du livre intitulé *De sanctis Ecclesiis et Monasteriis Claromontii* énumère les bienheureux qui reposaient sous les voûtes de ces sanctuaires[3]. C'étaient, dans celui de saint Cassius, ce martyr même, qui avait habité le quartier de Clermont dit le *bourg des chrétiens*[4]; puis saint Victorin, mort avec lui; sainte Léogontie et sainte Géorgie, dont l'épitaphe nous est connue[5]. A l'un des sarcophages de marbre qu'abritait une crypte de cette église, et dont peut-être, sans le savoir, nous possédons quelque fragment, se rattachait un terrible souvenir : enfermé vivant dans ce sépulcre sur l'ordre d'un méchant évêque, et condamné à y mourir, un prêtre nommé Anastase n'en était sorti qu'avec l'aide de Dieu[6].

Dans l'église que ses tombeaux avaient fait nommer *Sancta Maria inter Sanctos*, reposaient, avec Illidius son fondateur, les évêques Desideratus, Gallus, Avolus, Justus, Injuriosus, le sénateur dont le nom figure dans une fraîche légende[7]. Rien n'existe plus de ces monuments. Deux dessins grossièrement exécutés nous gardent seuls le souvenir d'une tombe du ve siècle, où fut déposé plus tard saint Justus de Clermont[8], puis d'un bas-relief de mauvais style représentant une chasse et qui a pu appartenir à une sépulture chrétienne.

A l'église Saint-Vénérand, nous dit Grégoire de Tours, ces sépultures étaient

[1] *De gloria confessorum*, ch. CII.
[2] Savaron, *Les origines de la ville de Clairmont*, p. 13.
[3] *Ibid.*, p. 348, 349, 350.
[4] Greg. Turon. *Hist. Franc.*, I, XXXI.
[5] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 560.
[6] Gregor. Turon. *Hist. Franc.*, IV, XII.
[7] *Ibid.*, I, XLII.
[8] Ci-dessous, n°s 79 et 84.

nombreuses[1]. Là se voyaient, sous la voûte d'une crypte, une multitude de sarcophages de marbre appartenant à des fidèles, comme l'attestaient des bas-reliefs représentant les miracles du Christ et des apôtres; là, suivant une antique légende, s'était trouvé un sépulcre qui, brisé par hasard, avait laissé voir le cadavre d'une jeune fille inconnue, parée de bijoux, vêtue de soie blanche, et morte, croyait-on dès lors, *in albis*[2]. «Il y a dans ce même lieu, poursuit l'historien[3], la tombe de saint Vénérand, surmontée d'une petite édicule dans le haut de laquelle est une *fenestella* qui permet de passer la tête pour adresser au bienheureux les supplications et les vœux; là aussi repose saint Népotien, homme d'une grande sainteté dans ce monde, et qui maintenant obtient du Seigneur les grâces demandées par son intermédiaire. A ces sépulcres, en effet, les fiévreux qui viennent prier recouvrent souvent la santé.»

Plusieurs fois reconstruites, les églises dont parle aussi l'illustre évêque existèrent jusqu'au temps de la Révolution et, avec elles, un grand nombre de leurs tombes. «On y voit, écrivait Ruinart, des sépulcres de saints et d'autres fidèles, tels que les décrit Grégoire de Tours[4]; ils sont surtout en grand nombre à Saint-Vénérand, où, sur plusieurs d'entre eux, est figuré le Christ enseignant, puis la multiplication des pains et des poissons, d'autres traits de l'histoire sainte représentés selon le type des temps anciens, ainsi que l'on en trouve dans la Rome souterraine et parmi les autres monuments du premier âge. Il n'en existe plus au dehors de cette église, soit que les tombes y aient été transportées, soit qu'elles aient été abîmées sous les ruines des édifices détruits par l'invasion normande[5].»

Bien plus près de nous, l'antiquaire Tersan, qui vécut jusqu'en 1819, vit ces monuments, les remarqua, et quelques calques de dessins grossiers que ses papiers contiennent nous renseignent sommairement sur ce que pouvaient être plusieurs des marbres aujourd'hui disparus et auxquels se rattachaient tant de souvenirs[6].

J'y trouve d'abord la description et le «Plan de la chapelle de Saint-Vénérand, à Clermont, et des tombeaux antiques qu'elle contient.»

«Cette chapelle, dit la notice explicative, a 30 pieds 7 pouces hors d'œuvre en longueur, sur 23 pieds de large, située dans le jardin du monastère de Saint-Allyre; l'autel et le sanctuaire sont composés de six tombeaux ou sarcophages antiques dans l'ordre suivant:

«1. Murs de la chapelle, qui ont 3 pieds d'épaisseur.

[1] *De gloria confessorum*, c. XXXV.

[2] Cf. *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 355.

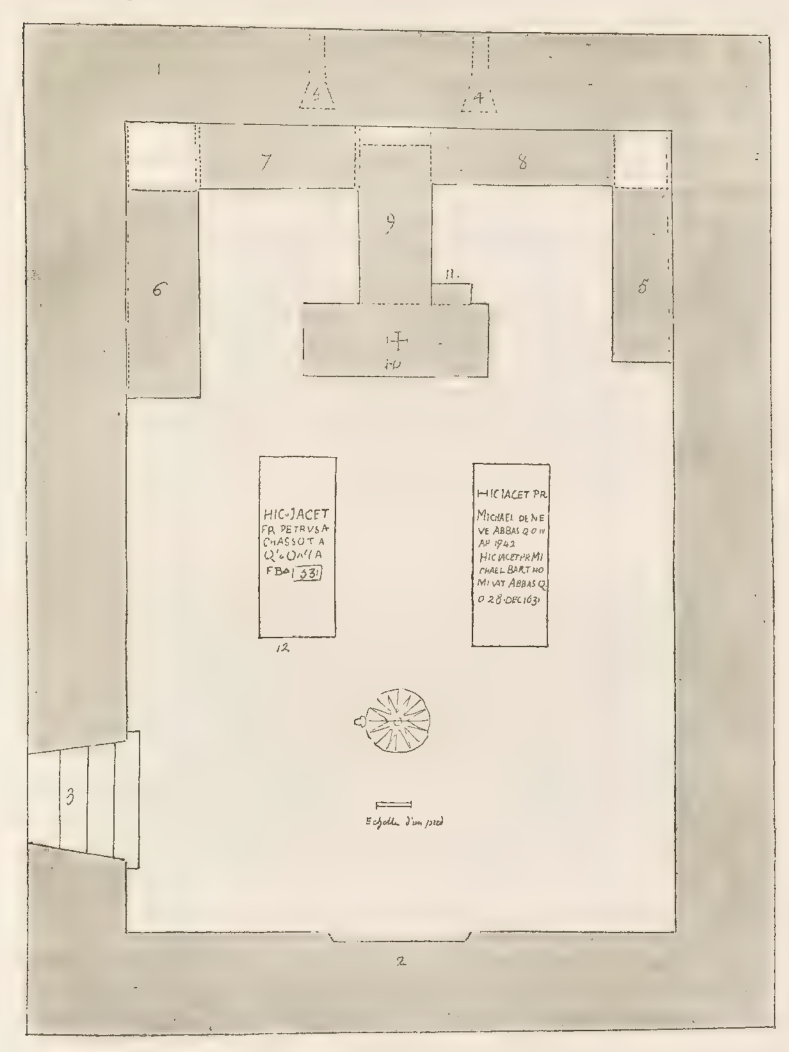
[3] Cap. XXXVII.

[4] Les cryptes des églises abritaient ainsi de nombreux sarcophages appartenant à de simples fidèles. (Paul. Nol. *Natal.*, XI, v. 477 et suiv. et la dissertation de Muratori sur ce passage.)

[5] Note dans l'édition de Grégoire de Tours, p. 1400.

[6] Biblioth. nationale, département des manuscrits, fonds français, n° 6954, t. I, pièce 164.

« 2. Petit enfoncement profond de 5 pouces, haut de 10 pieds, cintre large de 4 pieds 2 pouces.



« 3. Seule porte de cette chapelle, 2 pieds 8 pouces à l'extérieur, 3 pieds 8 pouces à l'intérieur, et les quatre marches du sol étant de 2 pieds au-dessous du niveau du jardin.

« 4. Deux fenêtres étroites, à 7 pieds de terre, seul jour de cette chapelle.

« 5. Sarcophage de marbre blanc sculpté, à la face antérieure seulement, de trois fragments, sa couverture aussi de marbre, long de 5 pieds 1 pouce sur 21 pouces de large.

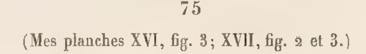
« 6. Autre sarcophage antique de marbre blanc ainsi que sa couverture, sculpté à la face antérieure et au bout qui est visible, long de 6 pieds 5 pouces.

« 7. Troisième sarcophage antique orné de sculptures sur la face antérieure, long de 5 pieds, épais de 22 pouces, distant de 2 pouces du tombeau de saint Vénérand.

« 8. Quatrième sarcophage, aussi sculpté sur sa face antérieure, les bouts ne se voyant pas, long de 5 pieds 8 pouces sur 20 pouces de profondeur. »

Des explications données par l'auteur des dessins, comme de celles de Tersan, qui se propose de le redresser, on ne saurait rien prendre; les unes aussi bien que les autres sont d'une étrangeté extrême et concluent en présentant comme païens les marbres de la crypte de saint Vénérand. Je n'emprunterai donc à ces notes que les indications matérielles.

75


(Mes planches XVI, fig. 3; XVII, fig. 2 et 3.)



« Ce sarcophage, y est-il dit du dessin portant le n° 5, a 5 pieds 3 pouces de long; ce n'est qu'un assemblage de cinq fragments de marbre. »

Trois de ces débris disparates nous ont été conservés. Le premier représente, sous un entablement soutenu par des colonnes, trois personnages qui semblent être des apôtres. La femme qui figure sur le second tenait sans doute un livre saint,

comme nous le voyons dans d'autres bas-reliefs[1]. Nous trouvons plus loin la multiplication des pains et des poissons, la guérison d'un aveugle et Abraham arrêté par la main colossale du Seigneur[2] au moment de frapper Isaac. A la gauche du patriarche, vêtu, comme souvent ailleurs, de la tunique exomide, on voit le corps d'un bélier dont la tête est brisée.

Deux morceaux que nous possédons sont remarquables par leur beauté.

76

(Ma planche XVII, fig. 1.)

On n'a conservé qu'une partie du sarcophage coté n° 6 sur le plan de Tersan.



Comme je l'ai fait observer ailleurs, le double tableau central, qui représente la scène de la piscine probatique, a été souvent répété; en même temps qu'à Clermont, je le retrouve à Die, à Arles, à Vienne, à Rome[3]. Aux marbres dont j'ai déjà parlé, il faut ajouter un sarcophage inédit encastré dans la façade de l'église de Tarragone. Là, comme à Clermont et à Rome, c'est-à-dire sur les seuls monuments de la série qui soient complets, les sujets sont les mêmes, quoique traités avec quelques variantes : les aveugles guéris, l'hémorroïsse et l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem.

[1] Photogravure de Roller, *Les catacombes de Rome*, pl. LII, LX et LXXXI; Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCLXXXIII, nos 1 et 2; *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. XII, fig. 1.

[2] Même particularité sur une lampe de terre cuite (Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCLXXV, n° 2), et sur une brique trouvée en Tunisie et portant l'inscription ABRAM ET ISAC, qui m'est communiquée par M. Héron de Villefosse. Elle est également présentée par un tombeau de Pise (Garrucci, tav. CCCLXIV, n° 3), bien que ce détail, fort visible sur le marbre, n'ait pas été indiqué dans la planche CXXVIII du recueil de Lasinio. Nous le retrouverons plus loin à Saint-Maximin (n° 214). Dans le bas-relief d'un sarcophage de Syracuse, le Seigneur est figuré par une tête également colossale. (*Revue archéologique*, décembre 1877, pl. XXIII.)

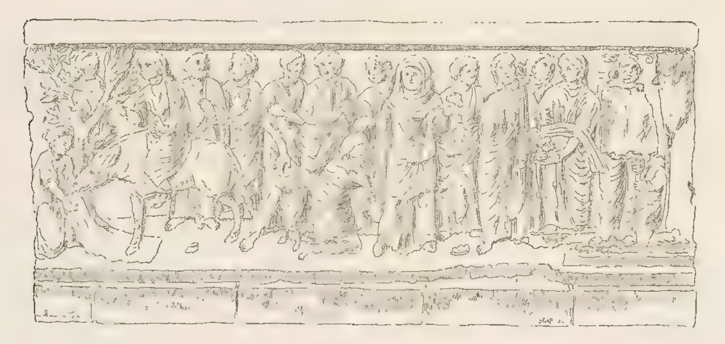
[3] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 67. Le tombeau de Rome vient d'être publié en photogravure par M. Roller (*Les catacombes de Rome*, pl. LX).

77



Nous ne possédons aucun fragment de ce sarcophage, coté n° 7. On reconnaît, sur le calque conservé dans les papiers de Tersan, la multiplication des pains et des poissons, l'arrestation de saint Pierre par des Juifs coiffés de leur petit bonnet, la renonciation annoncée à cet apôtre représenté, suivant l'usage, levant un bras pour protester de son dévouement au Seigneur[1], puis enfin la résurrection de Lazare, près du tombeau duquel Marie est prosternée.


78



Le n° 8 du plan de Tersan est très inexactement rendu, et je crois difficile de reconnaître tous les sujets qui y ont figuré. Je signalerai toutefois comme certains l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem et la multiplication des pains et des pois-

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 65.

sons. La figure féminine que le dessinateur place au milieu était probablement celle du Christ imposant la main, comme nous le voyons souvent ailleurs, à l'hémorroïsse agenouillée [1].

79

Ludovici Chaduci ΣΧΕΔΙΑΣΜΑΤΑ, manuscrit de la bibliothèque de M. de Féligonde, à Clermont. — Savaron, *Les origines de Clairmont*, éd. in-folio, p. 15 et 350. — *Gallia christiana*, t. II, p. 244. — Dom Philippe Vasser, Lettre à Ruinart (*Correspondance de Mabillon*, t. VIII, p. 181. Bibl. nat., dép. des manuscrits). — Ruinart, p. 1401 de son édition de Grégoire de Tours. — A. Tardieu, *Histoire de la ville de Clermont-Ferrand*, t. I, p. 336.

Il ne reste de même aucune trace d'un marbre qui existait autrefois dans l'église de Notre-Dame-d'entre-Saints; c'était un grand sarcophage à couvercle, que je reproduis ici d'après un dessin de l'antiquaire Louis Chaduc [2], et où furent déposés les restes du 21e évêque de Clermont, saint Just, comme le marque une inscription qui ne saurait être antérieure au xe siècle [3].



Le couvercle qui porte cette légende est terminé par deux têtes colossales, suivant le type adopté par les sculpteurs païens et conservé sur les marbres des fidèles;

[1] Roller, *Les catacombes de Rome*, pl. XLI; *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. V.

[2] Chaduc, né à Riom en 1560, s'est occupé des antiquités de l'Auvergne. Il a laissé une grande série de pierres gravées dont quelques-unes, dont nous possédons des empreintes (Bibl. nat., fonds franç., ms. n° 9530, fol. 205), me paraissent avoir été bien choisies. Une partie de cette collection a passé au Cabinet des médailles. (Cf. Chabouillet, *Archives de l'art français*, 1873, p. 274 et suiv.) Quant aux explications données par Chaduc sur le sarcophage de saint Just, elles sont dépourvues de bon sens.

[3] Pour la forme d'abréviation ⁓, voir Mabillon, *De re diplom.*, p. 445, tab. XLII; Bosio, *Roma sotterranea*, p. 157; Boldetti, *Osservazioni sopra i cimiteri*, p. 393 et 587; Perret, *Catacombes*, t. III, pl. XXXIX.

ce couvercle n'appartenait pas au sarcophage sur lequel il a été posé et dont il n'a pas la longueur. On y voit Jonas englouti, rejeté par le monstre et endormi sous la courge. La cuve même de la tombe nous montre Lazare ressuscité, un aveugle guéri, la multiplication des pains et des poissons, la figure peu commune du défunt en prière, saint Pierre ou Moïse saisi par les Juifs et le frappement du rocher.

80

Parmi les bas-reliefs qui existaient autrefois dans l'église de Notre-Dame-d'entre-Saints, il faut compter encore ceux dont Ruinart fait ainsi mention : «In sacello ecclesiæ Illidianæ, quod hodie S. P. Benedicto sacratum est, visuntur marmoreæ tabulæ, exhibentes miraculum Christi domini panem multiplicantis, in quarum una hæc habetur inscriptio :

HIC · REQVIESCVNT · CORPORA · SANCTORVM
QVORVM · NOMINA · DEVS · SCIT.»

Bien que sa formule se retrouve parfois sur des marbres antiques [1], je n'oserais affirmer que cette légende soit contemporaine du bas-relief qu'elle accompagnait.

81

Tersan, Bibl. nat., département des manuscrits, fonds français, n° 6954, pièce 157. — Le comte de Laizer, *Antiquités de l'Auvergne*, p. 63 (ms. n° 120 à la bibliothèque de Clermont). — Bouillet, *Statistique monumentale du département du Puy-de-Dôme*, pl. XVII et p. 161. — Bordier, *Opera minora* de Grégoire de Tours, édition de la Société de l'histoire de France, t. II, p. 449. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCXXXVIII, n° 1. — (Ma planche XIX, fig. 1, 2, 3.)

Tombe découverte sous le sol de la cathédrale, dans des fouilles nécessitées par les réparations d'un soubassement de colonne; elle sert aujourd'hui d'autel dans une chapelle du chœur, derrière le maître autel. Ce marbre ne me paraît pas antérieur à la fin du VIe siècle. Sa forme évasée par le haut, le style des figures, les draperies qui se voient au-dessus d'elles sont autant de traits particuliers à nos sarcophages de la région du Sud-Ouest; j'estime donc qu'à la différence de plusieurs tombes de Clermont, que leur exécution rattache à la vieille école d'Arles, ce sarcophage doit provenir de la région de Toulouse ou avoir été sculpté par un homme de ce pays.

Le bas-relief principal représente, dans sept compartiments que divisent des

[1] CVIVS NVMEN DS NVVET. (*Mémoires de la Société des antiquaires de France*, année 1881, p. 304.) WN [O] KC ΓΗΝΟCΚΙ ΤΑ ΟΝ[ΟΜΑΤΑ]. (De Vogüé, *Les églises de la Terre-Sainte*, pl. V et p. 111, 112.) Conf. *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, n° 563.

colonnes torses, le Christ entre les douze apôtres. Sur les petits côtés on voit, à droite une chasse au lion, à gauche une chasse au sanglier.

82

(Planche XVI, fig. 4.)

Avant les grandes réparations dont la cathédrale de Clermont a été l'objet dans ces dernières années, on apercevait, au milieu du pignon, une pierre blanche se détachant sur la couleur sombre de la lave de Volvic. La hauteur où il était placé ne laissait pas voir ce que pouvait être ce morceau; des échafaudages ont permis de l'enlever et de le reconnaître. C'est la partie droite d'un petit sarcophage chrétien de forme évasée, débris encastré là comme d'autres tombes antiques l'ont été dans les murs des cathédrales de Gênes, de Tarragone et d'autres sanctuaires. Il y reste six personnages; à la gauche est un homme assis, en face duquel quatre autres se tiennent debout; les mutilations de ces figures me font hésiter à hasarder en ce qui les touche un essai d'explication. Quant au personnage placé à l'extrémité de droite et qui semble gravir une pente, je ne peux guère y voir, comme je l'ai dit ailleurs, que le Christ montant au ciel; mon sentiment se fonde sur la comparaison de cette figure avec celles que présentent plusieurs autres monuments anciens d'espèces diverses[1]. Le petit marbre de Clermont était déposé, quand je l'ai vu, dans un cabinet de l'agence des travaux de la cathédrale.

83

Tersan, t. I, p. 190, 191 (Bibl. nat., dép. des manuscrits, fonds français, n° 6954). — *Voyage fait en 1787 et 1788 dans la ci-devant haute et basse Auvergne, par le citoyen Legrand*, t. I, p. 37, 38. — Rabani Beauregard, *Tableau de la ci-devant province d'Auvergne*, pl. III et p. 128. — Delarbre, *Notice sur l'ancien royaume des Auvergnats et sur la ville de Clermont*, p. 65. — Dulaure, *Description des principaux lieux de France*, p. 201. — Bouillet, *Tablettes d'Auvergne*, t. I, pl. I; *Statistique du département du Puy-de-Dôme*, pl. XVI et p. 158. — Jouffroy et Breton, *Introduction à l'histoire de France*, pl. XXXIV. — Ad. Michel, *L'ancienne Auvergne et le Vélay*, pl. VIII. — Caumont, *Cours d'antiquités monumentales*, t. VI, pl. XCIV et p. 206. — Bordier, *Opera minora* de Grégoire de Tours, édition de la Société de l'histoire de France, t. II, p. 449. — A. Tardieu, *Histoire de Clermont-Ferrand*, t. I, pl. XXII. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCLXXXI et t. V, p. 120. — (Ma planche XVIII, fig. 1, 2, 3.)

La cathédrale de Clermont a possédé jusqu'en 1793 un sarcophage, transporté depuis dans la chapelle des Carmes déchaux, où il sert de maître autel.

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 47, 48, et le célèbre manuscrit de la Bible de saint Paul, p. 92 v°. La main de Dieu qui, dans les types auxquels je renvoie, semble aider le Christ à monter au ciel, se retrouve de même sur un quinaire de bronze représentant Constantin debout dans un quadrige qui l'emporte au séjour d'en haut. (Eckhel, *Doctrina num. vet.*, t. VIII, p. 92. Cohen, *Monnaies frappées dans l'empire romain*, t. VI, p. 172.) En décrivant cette médaille, mentionnée par Eusèbe (*Vita Constantini*, liv. IV, c. LXXIII), Eckhel fait

Les sujets de la face ont été l'objet des explications les plus singulières. Legrand d'Aussy voit dans les deux derniers groupes une vestale coupable agenouillée devant un personnage qu'elle implore, puis un temple avec une idole d'Isis enveloppée de bandelettes. Dulaure ne le contredit qu'à moitié; il pense toutefois qu'il peut s'agir ici de quelque autre divinité païenne.

Les scènes représentées sur le sarcophage de Clermont sont des plus communes. On y voit le frappement du rocher, la guérison d'un aveugle qu'un apôtre présente au Christ, une femme en prière debout entre deux saints, l'hémorroïsse aux pieds du Seigneur et la résurrection de Lazare, à laquelle une des sœurs du défunt assiste debout.

Sur les petits côtés, on reconnaît, à gauche, le Christ entrant à Jérusalem; un personnage étend son manteau sous les pieds de l'ânesse; un autre est monté dans un arbre; à droite, la scène de la Samaritaine.

84

Un manuscrit que j'ai déjà cité, celui de l'antiquaire Chaduc, contenait deux feuilles de parchemin réunies par une couture; celle de gauche a disparu. On y



voyait, l'un au-dessus de l'autre, deux bas-reliefs du ve siècle. Le premier dessin de la feuille de droite, seule conservée, représente une chasse au cerf et au lièvre qui peut avoir orné la face principale d'une tombe chrétienne[1].

Dans le second dessin figurent deux sujets fréquemment réunis, l'arrestation

observer que la croyance à la réception par la divinité même des personnages montant au ciel existait chez les païens. C'est ainsi qu'on lit dans le Panégyrique de Constance, père de Constantin : «Receptus est consensu cœlitum, Jove ipso dexteram porrigente.» (*Incerti Panegyricus Constantino Augusto dictus*, c. vii, éd. Teubner, 1874.)

[1] M. A. Tardieu a donné un fac-similé de ce fragment de dessin. (*Histoire de Clermont-Ferrand*, t. II, p. 318.)

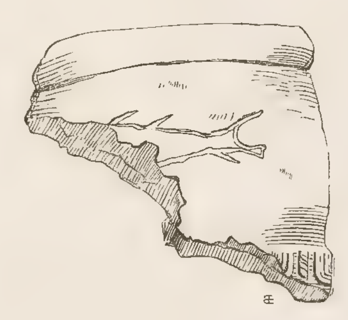
de Moïse ou de saint Pierre par les Juifs et le frappement du rocher. Aucune note indicative n'est jointe à ces feuillets.



C'est par erreur que l'on a présenté les bas-reliefs dont il s'agit comme ayant formé les faces latérales d'un sarcophage.

85

Je signalerai, en terminant ces pages, un objet qui me paraît présenter une marque de christianisme. C'est un débris de vase rouge vernissé trouvé devant moi, en 1873, dans les fouilles opérées au sommet du Puy de Dôme et qui porte, gravé



à la pointe, après la cuisson, la figure d'un poisson. Je reproduis ce fragment, qui m'appartient.

86

SAINT-MATHURIN.

Je noterai ici, bien qu'elle ne nous ait fourni aucune tombe sculptée, une antique nécropole découverte à Saint-Mathurin, près d'Angers, et où l'on doit relever en même temps deux faits peu ordinaires. Dans un champ, à la profondeur de 40 à 50 centimètres, on a trouvé, en un seul groupe, douze sépultures diversement orientées. Le fond de chacune se composait de tuiles plates, le dessus de tuiles à rebords; les côtés et les extrémités étaient fermés par des ardoises non taillées. Dans l'une d'elles, se trouvait un squelette, la face à terre [1], les bras étendus en croix; on avait, pour le placer ainsi, percé des deux côtés les parois du sépulcre, et une petite toiture d'ardoises recouvrait chaque bras. Une autre tombe renfermait un personnage sur le cœur duquel avait été posé un bas-relief de terre cuite où figure un buste au-dessus duquel se courbe une vigne surmontée d'une croix à branches égales.

On doit à M. Godard-Faultrier cette double information, qui a son importance pour l'histoire de la sépulture chez nos pères [2].

87

CAHORS.

De Fontenilles, *Bulletin monumental*, 1879, p. 563. — (Ma planche XXI, fig. 1, 2, 3.)

Les papiers de M. de Besombes de Saint-Geniès, mort en 1783, ont fourni la mention de deux sarcophages déposés, de son temps, dans une chapelle du cloître de la cathédrale de Cahors. Du premier de ces marbres, qui a disparu depuis, M. de Besombes nous a gardé un dessin très informe qu'accompagne une notice. Ce dessin, reproduisant le sarcophage et son couvercle, en donne, sur un même plan, la face principale et les petits côtés. Au milieu du couvercle se détache, suivant l'ordinaire, un cartouche sans inscription, qu'accostent deux génies ailés; ses faces latérales, semblables par leur coupe à celle du couvercle d'une tombe de Toulouse [3], offrent chacune l'image d'un dauphin dévorant une proie; le même motif, purement ornemental, se rencontre fréquemment [4].

Le bas-relief, très ruiné, portait de ces scènes rustiques et de vendanges qu'affec-

[1] Un squelette la face contre terre a été également trouvé près de Bayeux. (*Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. II, p. 195.)

[2] *Bulletin du Comité historique des arts et monuments* (*Archéologie*, 1853, t. IV, p. 41), avec un bois reproduisant le bas-relief cité.

[3] Planche XXXVII.

[4] Cf. ci-dessus n° 52.

tionnaient les premiers fidèles et dont les semblables figuraient sans doute sur le couvercle. Le petit côté de gauche représente Adam et Ève avec l'arbre et le serpent; le côté droit, un berger gardant son troupeau. La fracture profonde de la face est l'œuvre des calvinistes. Ce sarcophage était encastré dans le pilier qui sépare l'abside de la nef, du côté de l'évangile. « On n'en voyait, écrit Besombes, que le devant, c'est-à-dire la longue face chargée de reliefs, à l'époque de la prise de Caors par les huguenots, en 1580. Le corps du tombeau et les deux bouts, qui sont aussi ornés de bas-reliefs, étaient cachés dans le mur du pilier, de sorte que, dans le pillage de l'église, au lieu de l'ouvrir en fouillant le mur et en levant le couvercle, on prit le parti d'employer le fer pour le sonder, soit qu'on imaginât y trouver des trésors ou des reliques. »

88

Bulletin monumental, 1868, p. 140. — De Laurière, *ibid.*, 1876, p. 59. — De Fontenilles, *ibid.*, p. 562. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 118 et pl. CCCLXXX, n° 2. — (Ma planche XX, fig. 1.)

Le second des sarcophages décrits par M. de Besombes a, selon la tradition, reçu les restes de saint Desiderius, évêque de Cahors au VIIe siècle, dont l'histoire est venue jusqu'à nous[1]. Il se trouvait autrefois à la cathédrale dans la chapelle de Saint-Sauveur, et était élevé sur quatre pilastres de pierre. Les calvinistes, en l'ouvrant, brisèrent le côté gauche de son couvercle sculpté, brûlèrent les ossements qu'il contenait et en jetèrent les cendres. On releva ensuite la tombe, qui, plus tard, reléguée dans une arrière-sacristie, fut ensuite ramenée dans une chapelle du cloître, où elle resta jusqu'à la Révolution. C'est dans la commune de Lalbenque, arrondissement de Cahors, qu'on a retrouvé ce sarcophage, aujourd'hui transporté à Saint-Pétersbourg avec la riche collection formée par M. Basilewsky[2].

Le couvercle, qui n'existe plus et que M. de Besombes entreprend de décrire sans rien comprendre à ses bas-reliefs, portait, au milieu, le buste d'un personnage tenant le *volumen* et se détachant sur une draperie que soutenaient deux génies ailés. A gauche, se voyait un tribunal et tout auprès une femme debout tenant également le *volumen*. Était-ce une représentation du jugement des accusateurs de Suzanne? A droite devait se trouver, d'après les indications de la même notice, la comparution du Seigneur devant Pilate.

Les figures sculptées sur la cuve se rapportent parfaitement, en ce qui touche leur nombre, à la description de M. de Besombes. La première scène nous montre

[1] Labbe, *Nova bibliotheca manuscriptorum librorum*, t. I, p. 699. — [2] *Bulletin de la Société des études littéraires et scientifiques du Lot*, t. I, p. 34, 35.

Lazare debout dans une édicule dont le fronton se termine, comme tant de couvercles de sarcophages, par deux masques de théâtre. Une image chère aux chrétiens, celle du berger appuyé sur son bâton[1], se détache sur la base du petit monument. Le Christ, figuré sans baguette, contrairement au type adopté par les représentations de l'espèce, lève la main droite en se tournant vers une femme inclinée qu'un apôtre lui présente. Viennent ensuite la guérison d'un aveugle, une orante debout entre deux bienheureux, puis, comme on le trouve si souvent ailleurs, l'arrestation par des Juifs du personnage que l'on revoit plus loin frappant le rocher.

Ce marbre, de beaucoup antérieur à la mort de saint Desiderius, est du v[e] siècle et n'a rien de commun avec le type particulier à la région Sud-Ouest de notre sol.

89

RODEZ.

Dessin de Beauméni, cahier in-4° contenant des monuments d'Auch, Moissac, Rodez, p. 57 (collection de M. Albert Lenoir). Un calque de ce dessin existe dans le recueil de Tersan (Bibl. nat., mss., fonds français, n° 6954, pièce n° 325). — L'abbé Magne, *Notice archéologique sur l'église cathédrale de Rodez*, p. 80. — Alibert, *Notice sur un sarcophage de Rodez; — Bulletin monumental*, 1867, t. XXXIII, p. 375. — De Barrau, *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron*, t. IV, p. 531. — Bion de Marlavagne, *Histoire de la cathédrale de Rodez*, fig. 20-23 et p. 336. — L'abbé Davin, *Revue de l'art chrétien*, mars 1875, p. 221. — De Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, p. 472. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCXXXIX, n[os] 5-7 et t. V, p. 65. — (Ma planche XXII, fig. 1, 2, 3.)

Tombe de forme évasée, en marbre blanc, déposée dans la chapelle des fonts baptismaux de la cathédrale; trouvée dans l'église de la Madeleine, elle avait été portée d'abord dans le jardin de l'évêché; le couvercle qui l'accompagnait a disparu; il était taillé en forme de toit à quatre pentes.

Neuf personnages figurent sur la face principale, debout et entre des colonnes que surmontent alternativement des frontons et des cintres. Au milieu est le Christ, tenant un *volumen* et enseignant; les autres personnages sont des apôtres. La face latérale de gauche nous montre le doux maître sur un siège d'honneur, entre deux apôtres assis sur des tertres et l'écoutant. L'autre bas-relief a plus d'intérêt; deux bienheureux, dont l'un fait le geste de l'acclamation, se tiennent debout aux côtés d'une édicule à deux portes, élevée sur une base de pierres. Sur le fronton de cette édicule se détache le monogramme cruciforme ⳨; elle me paraît représenter le saint Sépulcre. Le même sujet se retrouve sur un sarcophage de Toulouse[2].

«Il n'est pas impossible, écrit M. de Barrau, que ce fût là le tombeau de saint Amans, premier évêque de Rodez, ou de saint Dalmas, que l'on conservait autre-

[1] Voir l'*Étude sur l'histoire des sarcophages chrétiens*, par le regretté M. René Grousset. — [2] Planche XXXVII, fig. 2.

fois dans l'église de Saint-Amans et dont on a perdu la trace depuis la reconstruction de l'édifice. En 1673, d'après un procès-verbal qu'on voit aux archives de l'hôtel de ville, ces deux monuments étaient placés l'un sur l'autre, près du bénitier. On les avait relégués là, après en avoir ôté les reliques; tous deux étaient en marbre. Quand la démolition de la vieille église eut lieu, en 1752, on dut les transférer ailleurs, probablement dans l'église la plus voisine, d'où, par oubli ou négligence, on ne songea plus ensuite à les retirer. Or c'est de l'église de la Magdelaine que furent extraits deux tombeaux en marbre blanc, dont l'un est certainement celui qui nous occupe.»

Le sarcophage de Rodez a été, comme tant d'autres, l'objet d'explications singulières. L'une des figures de la face avait été prise autrefois pour celle de la Vierge; Beauméni, qui nous le fait savoir, incline à penser qu'elle représentait plutôt «Vénus Libitine». Il voit, sur notre bas-relief, trois femmes portant des urnes cinéraires et un homme tenant «un rouleau de citoyen romain»; pour lui, le monument est païen, et si l'on y a gravé le monogramme du Christ, c'est, dit-il, afin de tromper les chrétiens, devenus maîtres de l'Empire. «Il y avait, ajoute-t-il, à l'extrémité droite, une oraison funèbre à la louange du mort[1].»

90

Dessin de Beauméni, collection Albert Lenoir, série d'Auch, Moissac, Rodez, p. 64 et note à la page 63.

A quelques inventions que Beauméni se soit livré dans son recueil des marbres de Rodez, et quoi qu'y aient pu introduire ses étranges fantaisies, je ne crois pas pourtant devoir rejeter l'indication d'un sarcophage trouvé, dit-il, au cimetière de Saint-Amant.



Son croquis, que je dois reproduire, nous montre dans le centre du tombeau, une tessère vide accostée par deux génies ailés. A droite et à gauche se trouve l'histoire de Jonas englouti par le monstre, puis couché sur le rivage. Aux extré-

[1] Bibl. nat., dép. des man., fonds français, n° 6954, pièce 325.

IMPRIMERIE NATIONALE

mités sont deux figures nues qu'il est difficile de reconnaître; peut-être le marbre portait-il en cet endroit, comme nous le voyons sur plusieurs de nos sarcophages chrétiens de l'Ouest, deux génies funèbres tenant des torches renversées[1]. Étranger à l'art de reproduire le caractère antique, Beauméni a donné à ces sujets, particulièrement au groupe central, le style du temps de Louis XVI. Avec l'imagination déréglée dont témoignent un grand nombre de ses dessins, il a fait du Jonas couché un hermaphrodite, et il insiste dans une note sur ce détail, qu'il dit exceptionnel. Pour édifier le lecteur sur la possibilité de l'existence d'un marbre si singulièrement reproduit, je rappellerai qu'une copie faite par la même main d'une tombe d'Arles en partie conservée ne présente pas moins d'inexactitudes voulues[2].

D'autres dessins de Beauméni appartenant à M. Albert Lenoir, et dont quelques calques se trouvent dans le recueil de Tersan, nous ont gardé le souvenir de plusieurs sarcophages copiés à Rodez en 1764. Autant que l'on peut se fier à ce singulier artiste, le cimetière de Saint-Amant aurait possédé alors :

1° Un sarcophage de marbre sans couvercle (Tersan, Bibl. nat., mss., fonds français, n° 6954, p. 1, pièce 109), présentant au milieu le monogramme ☧ et à chaque extrémité une figure debout, vêtue du *pallium;*

2° Un tombeau de marbre avec un couvercle à quatre pentes, orné d'imbrications; au milieu de la face principale se détache le monogramme ☧, entre deux rangées de chevrons opposés; une colonne torse est à chaque bout de la cuve (Beauméni, p. 53; Tersan, pièce 310);

3° Deux sépulcres, presque sans ornements, avec couvercles en toit à quatre pentes, portant le monogramme ☧ (Tersan, pièces 311 et 312);

4° Une autre tombe, sans couvercle, avec le monogramme ☧; la cuve, évasée par le haut, est décorée d'arcades sous lesquelles figurent des plantes ornementales (Beauméni, p. 58; Tersan, pièce 328). Ce marbre, que je n'ai pas vu, existe dans le jardin de l'évêché. Beauméni indique à chaque extrémité une figure à *pallium* que je ne retrouve pas dans les dessins donnés par la *Revue de l'art chrétien*[3] et par le *Bulletin monumental*[4]. Peut-être n'y a-t-il là qu'une des nombreuses inventions de Beauméni. La tombe est attribuée à saint Mauras, diacre de saint Amant.

[1] Introduction, § II. — [2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 47. — [3] Avril 1875, p. 231. — [4] T. XXXIII, p. 375.

91

LE PUY.

Mangon de la Lande, *Essais historiques sur les antiquités du département de la Haute-Loire*, p. 111, 112. — Aymard, *Congrès scientifiques de la France*, 22e session, t. II, p. 483; *Annales de la Société académique du Puy*, t. XXVIII, p. 627, t. XXIX, p. 553. — De Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana*, 1865, p. 31. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 143, tav. CCCXCVIII. — Grimouard de Saint-Laurent, *Revue de l'art chrétien*, juillet 1883, p. 369. — (Ma planche XVII, fig. 4.)

« Marie ayant été unie à Joseph se trouva être enceinte avant qu'ils eussent été ensemble, car elle avait conçu du Saint-Esprit. Joseph, son mari qui était un juste, ne voulant pas rendre le fait public, résolut de la quitter secrètement. Mais, comme il était dans cette pensée, un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de garder ta femme Marie, car ce qui « est né en elle est l'œuvre du Saint-Esprit. . . » Joseph, s'étant réveillé, obéit à l'ange du Seigneur et prit sa femme avec lui[1]. »

C'est ce trait, relevé par les païens et qu'un célèbre philosophe leur dénonçait comme un objet de risée[2], c'est ce trait, dis-je, que nous montrent les deux premières scènes du sarcophage du Puy. On y voit, devant un portique, l'ange nimbé figuré sans ailes, suivant l'usage primitif[3], apparaissant à saint Joseph endormi; puis le même ange debout entre les deux époux, qui se donnent la main. Un ivoire publié par Passeri et qui recouvre l'un des manuscrits de la Bibliothèque nationale représente de même le songe de saint Joseph[4]. Les créneaux de la construction qui occupe le fond du bas-relief sont taillés en forme de T. Ce détail d'architecture militaire, très nettement marqué sur un sarcophage d'Arles où figure le passage de la mer Rouge[5], est encore reconnaissable dans le bas-relief d'un tombeau de Nîmes que nous verrons plus loin[6]. Il se montre sur des monuments d'une date antérieure, les mosaïques de Pompéi[7] et trois médaillons du Haut-Empire[8].

[1] Matth., I, 18-24.

[2] Origène, *Contra Celsum*, lib. I, ed. Cantabr., p. 22 et 24.

[3] Perret, *Catacombes*, t. III, pl. XXVI, et les nombreux sarcophages représentant le sacrifice d'Abraham, Daniel dans la fosse aux lions (*Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. III, VI, XX, etc.). L'usage de donner des ailes aux anges s'introduisit assez rapidement au temps du Bas-Empire et, quand vinrent les siècles suivants, on n'imagina pas qu'ils pussent être autrement représentés. Je rappellerai à ce propos qu'à la fin du XIIIe siècle les mots de l'Évangile de saint Matthieu : *Ecce mitto angelum meum* (XI, 10) ont été inscrits sur une pierre antique servant de contre-sceau à l'abbaye de Saint-Étienne de Caen et représentant une Victoire tenant une couronne. (Demay, *Inventaire des sceaux de l'Artois et de la Picardie*, préface, p. X, n° 64.)

[4] Pl. XII, à la suite du tome III des *Diptyques* de Gori.

[5] Au musée d'Arles, chapelle 3, n° 37.

[6] Planche XXX, fig. 1.

[7] Pavé de la maison du sanglier; autre mosaïque transportée au musée de Naples, salle des vases italo-grecs.

[8] *Roman medallions in the British Museum*, par Herbert A. Grueber, édité par Reginald Stuart Poola, 1854, pl. XIX; Donaldson, *Architectura numismatica*, nos 83 et 85.

Le personnage nimbé qui termine à droite notre fragment se retourne en s'adressant à deux hommes qui le suivent; peut-être est-ce le Christ et non plus l'ange, mais je ne saurais dire ce que signifie cette scène, dont deux arbres occupent le fond.

La partie inférieure du bas-relief a été récemment restituée. Il était autrefois encastré environ à vingt pieds de hauteur dans la partie méridionale de l'église de Saint-Jean-des-Fonts-Baptismaux; on l'en a retiré en 1825 pour le porter au musée. Près de ce marbre ont été placés quelques débris sculptés qui paraissent, d'après leur style, provenir d'un sarcophage chrétien.

92

(Ma planche XXXV, fig. 5.)

Deux savants archéologues du Puy, M. Aymard et M. Chassaing, ont bien voulu me faire savoir qu'en démolissant une vieille maison de la haute ville on a trouvé, en 1872, un fragment mutilé provenant de la partie antérieure d'une tombe antique.

C'est le reste d'une *imago clypeata* sculptée vers la fin du IVe siècle; elle est bordée d'un cercle perlé et contient les bustes de deux époux. Le mari, sur la poitrine duquel se remarque la *læna,* pose, comme on le voit souvent dans ces types, la main sur un *volumen.* La femme, placée à sa droite, le regarde et porte le bras en avant. Ses cheveux, nattés sur le front, tombent en bourse par derrière. Elle est parée d'un double collier de perles.

Ces sortes de groupes se rencontrent parfois sur les tombeaux païens, mais ceux des fidèles nous en offrent un bien plus grand nombre; c'est pour cette raison que je signale, mais sous toutes réserves, le marbre du Puy.

Un sarcophage trouvé dans la catacombe de Prétextat et transporté au musée de Latran porte deux figures du même type formant une *imago clypeata.* Il est de l'année 353[1]; notre marbre et un autre que nous verrons plus loin[2] appartiennent probablement à une époque voisine de cette date.

93, 94.

MENDE ET GOUDARGUE.

Une lettre adressée, en décembre 1881, à la Société des antiquaires de France

[1] De Rossi, *Inscriptiones christianæ,* t. I, n° 118. — [2] Pl. XL, fig. 3.

par son zélé correspondant, M. Germer Durand, signale deux débris de sarcophages aujourd'hui disparus.

« Il y a quelques années, dit-il, en démolissant un bâtiment appelé *le Cloître*, adossé à la cathédrale de Mende, on trouva un fragment de marbre blanc qui n'attira pas l'attention, mais qui n'était autre que la partie inférieure d'un sarcophage chrétien, le fond de la cuve avec la partie attenante de la face antérieure. Ce morceau resta plusieurs années dans une cour de chantier. C'est là que nous l'avons dessiné, et réclamé en vain pour le petit musée de la Société d'agriculture de la Lozère. Il a disparu en 1879, sans qu'il ait été possible de le retrouver.



« Le second fragment est aussi la partie inférieure d'un autre sarcophage de marbre blanc, dessiné par nous en 1862 dans une maison attenante à l'ancien monastère de Notre-Dame de Goudargue[1]; mais nous ignorons ce qu'il est devenu depuis cette époque. Dans le bas et sur le socle est un buste émergeant; les bras ont été cassés; celui de gauche tenait à la main une tige ou un roseau, circonstance qui permet d'y voir la symbolisation de la mer ou d'un fleuve; par derrière, il semble qu'on ait voulu représenter les ondulations des flots. A côté et au-dessus se



distinguent les pieds de deux personnages placés à des hauteurs différentes, l'un sur le bord de la mer et l'autre sur une partie plus élevée. »

Le premier débris, où M. Germer Durand voit la guérison d'un enfant aveugle agenouillé devant le divin Maître, ne peut être expliqué ainsi, les aveugles guéris par le Christ étant représentés debout[2]; il appartenait à un bas-relief où figurait le sacrifice d'Abraham et dont nous retrouvons le type sur un sarcophage arlésien.

[1] Cf. dom Vaissete, *Histoire de Languedoc*, t. I, p. 478. — [2] Pl. XVII, XX, XXX, XL, LII, etc.

Le pied qui subsiste à gauche marque la place qu'occupait le patriarche; la petite figure agenouillée était celle d'Isaac; l'autel et le bélier avaient été sans doute placés, là comme ailleurs, dans le haut du tableau[1]. Le personnage debout à droite et dont on ne voit plus que la partie inférieure se rattachait à une autre scène.



Le second fragment faisait partie d'un sujet représenté sur un célèbre sarcophage de l'an 359[2]. La figure qui s'y retrouve est celle du ciel symbolisé, ici comme ailleurs, par un buste d'homme, les bras écartés, tenant de chaque main



l'extrémité d'un voile déployé au-dessus de sa tête et dont les plis ont paru être des ondulations de flots. Le pied qui se voit plus haut était celui du Christ assis au-dessus de cette image, qui lui servait de *scabellum*. L'autre pied qui subsiste seul à droite était celui d'un des apôtres entourant le doux maître, saint Pierre sans doute,

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. XXI, etc. Je fais ressortir par des traits plus marqués, dans ma restitution de ce relief et dans celle qui va suivre, la partie représentée par le dessin de M. Germer Durand.

[2] Roller, *Les catacombes de Rome*, pl. LIX.

comme l'indique cette place d'honneur. Nous possédions une fois déjà en Gaule un type de cette représentation empruntée par les artistes chrétiens au canon de l'imagerie païenne[1].

Si l'on en juge par leur style, les deux sarcophages dont M. Germer Durand a eu le louable soin de signaler les débris provenaient sans doute d'un centre voisin, les grands ateliers d'Arles.

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 2.

2^E AQUITAINE.

95

LOUDUN.

P. Le Proust, *Commentaire sur les coustumes du pays du Loudunois*, 1612, in-4°, p. 10. — *Congrès archéologique tenu à Poitiers*, 1843, p. 23-24. — A. Poirier, *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1846, p. 105. — Longuemar, *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1859, p. 443, et *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1875, p. 123. — (Ma planche XXIII, fig. 1, 2, 3.)

Ce marbre, depuis longtemps regardé comme le tombeau de saint Philbert, formait l'autel qui lui était dédié dans la chapelle de l'ancien château de Loudun. Abandonné aujourd'hui dans le jardin et rongé par la mousse, il achève de se détruire. Je ne le connais que par une photographie due à l'obligeance du savant P. Camille de la Croix, auteur de tant de belles découvertes dans la région de Poitiers.

La face principale, très mutilée, est divisée en sept compartiments, dont les trois principaux, placés au centre et aux deux extrémités, représentent des scènes bibliques. Le sujet de gauche paraît être la guérison d'un aveugle; je crois voir de l'autre côté le paralytique emportant son grabat. Au milieu sont deux personnages vêtus du *pallium* et devant eux un plus petit, entièrement nu, debout sur un socle comme une statuette; le personnage de droite pose la main sur la tête de ce dernier. Autant que je puis en juger sans avoir vu l'original, il s'agit là d'une scène déjà signalée sur un autre sarcophage : la création de l'homme par le Seigneur, en présence d'une des personnes de la Trinité[1]. Ce monument nous montre de même une figurine nue, posée sur une base et à laquelle Dieu paraît travailler comme ferait un sculpteur[2]. Sur un troisième marbre, nous trouvons de même l'Éternel modelant la femme[3]. On se souvient involontairement, devant notre sarcophage, d'un type païen souvent reproduit, dont la tradition semble ici s'être perpétuée, celui de Prométhée venant d'achever une figure humaine debout près de lui sur un socle[4].

[1] Voir la *Genèse*, XXVI, et les commentaires des Pères sur les mots «Faciamus hominem». Cf. Renan, *L'Église chrétienne*, p. 264.

[2] Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCIC, n° 7.

[3] *Ibid.*, tav. CCCXCVI, n° 2.

[4] Musée du Capitole, sarcophage n° 88, gravé dans le *Museum Capitolinum* de Bottari et Foggini, t. IV, p. 25; au Louvre, deux autres sarcophages venant, l'un de la villa Borghese, l'autre d'Arles. (De Clarac, *Musée du Louvre, bas-reliefs*, pl. CCXV, n° 433; pl. CCXVI, n° 768.)

Quatre sujets placés entre ceux dont je viens de parler paraissent être des scènes champêtres; sur les petits côtés se trouvent deux représentations de cette sorte et Daniel priant, debout entre les lions.

Le style de ce marbre, exécuté au VIe siècle, est celui des sarcophages de la contrée[1].

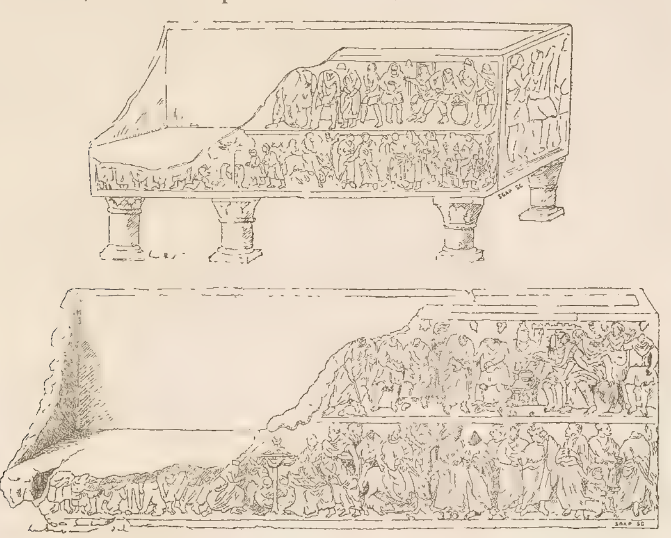
Le tombeau de Loudun appartient à la famille de la Tourette.

96

POITIERS.

Catalogue du musée des antiquités de l'Ouest, à Poitiers, 1843, p. 18.

Le plus important des sarcophages qu'ait possédés la ville de Poitiers est un beau marbre, détruit au temps de la Révolution, et dont il nous reste deux dessins



pris, au siècle dernier[2], l'un par les soins de l'abbé Gibault, l'autre par le crayon

[1] Introduction, § IV.

[2] A la Bibliothèque nationale, collection Gaignières, fonds latin, n° 17042, fol. 105, et à la bibliothèque de Poitiers; l'un de ces dessins fait partie du recueil de l'abbé Gibault, les autres sont de la main de Beauméni; nous en avons des calques à la Bibliothèque nationale (Manuscrits de Tersan, fonds français, 6954, n° 296).

IMPRIMERIE NATIONALE.

fantaisiste de Beauméni. Il était posé, suivant l'usage ancien, sur des colonnettes[1], et se trouvait près de la sacristie dans l'église Saint-Hilaire. D'après la tradition, un évêque célèbre, Gilbert de la Porrée, y fut enseveli au commencement du XIIe siècle.

Cette tombe, de grande dimension (7 pieds 3 pouces 5 lignes de long sur 2 pieds 1 pouce 7 lignes de haut), avait été, aux temps antiques, préparée pour recevoir deux corps; elle était divisée en deux registres encadrant, comme on le voit à Arles, une large coquille où figuraient les images des époux défunts[2]. La partie gauche, brisée, à ce que l'on croit, par les Huguenots[3], manquait dès 1769, quand Beauméni copia notre marbre; le reste de la droite représentait, après quelques personnages peu reconnaissables sur les dessins, la comparution du Christ devant Pilate accompagné de son assesseur, détail figuré dans quelques bas-reliefs, bien que l'Évangile soit muet à cet égard[4]. Dans la bande inférieure étaient l'image de Daniel et des lions, puis probablement le monogramme sur une haste[5], entre deux colombes portant des couronnes[6] et des personnages s'inclinant; le Christ entrant à Jérusalem sur l'ânesse suivie de son ânon et, au second plan, un Juif regardant du haut d'un arbre; le miracle de Cana, celui des pains et des poissons, Moïse frappant le rocher.



On voyait, au petit côté de gauche, les trois jeunes Hébreux montrant le ciel, et, sur le pendant fort mutilé, ces célèbres martyrs dans la fournaise; il ne

[1] Dessin du recueil de l'abbé Gibault et Gaignières, *l. c.*

[2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. VI.

[3] *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1840, t. VII, p. 137.

[4] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 15. Cf. *Les Actes des martyrs, supplément aux* Acta sincera *de Ruinart*, p. 53.

[5] Au bas de son dessin, si imparfait en cet endroit, Beauméni constate par une note qu'on y voit «le *labarum* traité à peu près en forme de croix.»

[6] On trouve sur un sarcophage de Ravenne une colombe apportant une couronne à la croix (Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCLXXXIX, n° 3).

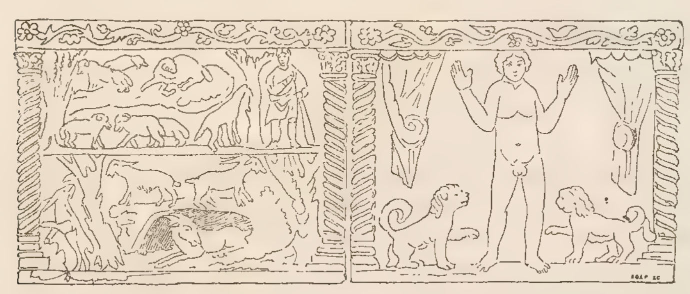
restait plus de la scène qu'un personnage, non caractérisé par le dessin, et trois arcades enflammées.

Quelques fragments de ce tombeau, retrouvés, en 1829, dans la cour de l'ancien chapitre de Saint-Hilaire, ont été donnés au musée par M. Pestre, curé de l'église. Ils portent un reste de la figure de Pilate et de son assesseur, la tête d'un des soldats debout derrière eux et celle d'un Juif coiffé du bonnet caractéristique. Les autres débris réunis dans le même groupe au musée et compris dans ma photogravure n'appartiennent pas à notre monument.

97

Alcide de Bonne-Case, sieur de Saint-Maurice, *Tableau des provinces de France*, 1664, deuxième partie, p. 350. — Dreux du Radier, *Journal historique de Verdun*, t. LXIX, mai 1751, p. 352. — Siauve, *Mémoire sur les antiquités du Poitou*, p. vii, 168, 241 et pl. IX. — Lecointre-Dupont, *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. XXIII, 1842, p. 65 et pl. IV, n° 5. — *Catalogue du musée des antiquités de l'Ouest, à Poitiers*, 1843, p. 16. — (Ma planche XXIV, fig. 1 et 2.)

Tombeau de chaux carbonatée fétide; il était autrefois à l'église Saint-Hilaire, à l'extrémité du chevet, enfoncé dans le mur d'environ un pied et porté sur quatre petites colonnes; son odeur l'avait fait désigner sous le nom vulgaire de *Pierre qui put;* elle venait, d'après une vieille croyance, du diable, que saint Hilaire y avait autrefois enchaîné. « Si vous en ostez, écrivait Alcide de Bonne-Case, un petit morceau soit avec un cousteau, soit avec les ongles, il en sort une vapeur si puante qu'il n'est pas de charogne ni de retraict qui sente si mauvais, peut estre de ce que ce marbre est fort poreux et reçoit sa puenteur et ses exhalaisons des corps morts qui y sont ensevelis. » On se faisait un jeu d'éprouver cette singularité de la matière, et, des six bas-reliefs qui ornaient la face du tombeau, il n'en restait plus, en 1751, que deux, les autres ayant été détruits par les visiteurs qui en détachaient de la



poudre et des parcelles. Onze ans plus tard, les chanoines, pour sauver les débris du monument, le transportèrent dans leur cloître; mais la Révolution venue et les

antiquités de Saint-Hilaire livrées à qui voulait les prendre, des naturalistes enlevèrent des morceaux importants de la tombe; le reste d'une des colonnes qui la soutenaient, un bout de l'encadrement de la face principale, le bas des deux reliefs latéraux, ont seuls été sauvés, et transportés au musée de la ville. L'un représente, en deux registres superposés, un berger avec son troupeau; l'autre, Daniel nu priant entre les lions; à droite et à gauche du prophète sont des draperies relevées qui, avec la forme évasée de la cuve, caractérisent les tombes mérovingiennes de la contrée [1]. Des croquis anciens [2] nous apprennent que la face antérieure représentait un petit génie pressant une grappe au-dessus d'un vase; un second montait en portant un fardeau; quatre autres, se tenant par la main, comme les faunes sur la belle section de frise en terre cuite dont on découvre à Rome tant d'exemplaires, foulaient le raisin dans une cuve d'où le vin s'échappait dans quatre vases.

Devant cette représentation, familière aux premiers fidèles [3], Dreux du Radier et après lui Lecointre-Dupont se sont persuadé que notre marbre était le tombeau d'un prêtre de Bacchus. Après quelque hésitation, Siauve le classe, dans sa préface, parmi les sarcophages chrétiens.

98

Le recueil de Beauméni que possède la bibliothèque de Poitiers nous garde deux étranges dessins, dont je retrouve les calques dans les papiers de Tersan [4], et qui ne méritent pas d'être reproduits; ils ont été pris sur deux bas-reliefs disparus, qui, d'après une note de l'artiste, formaient les extrémités d'un sarcophage dont la face avait été détruite. On les voyait au Chapitre de Poitiers en 1770 [5].

Le premier de ces croquis représente un personnage à *pallium* debout devant un autel sur lequel tombe un rayon venant du ciel. Quel est le sujet chrétien que Beauméni a pu travestir de la sorte? Je le devine, sans oser le dire. Le second nous montre Moïse faisant jaillir la source, où vient boire un Hébreu de très petite taille. Je transcris, à titre de curiosité, le commentaire explicatif de ce dessinateur, souvent aussi étrange dans ses interprétations que dans ses copies. «Comme quelques chanoines de Saint-Hilaire vouloient me persuader que le sarcophage auquel ces deux extrémités ont dû appartenir étoit depuis longtemps regardé comme le tombeau de sainte Abre, et que j'ay vu beaucoup de sarcophages du paganisme à Arles, je pense que ces sortes de cérémonies nécromantiques ne peuvent pas avoir été représentées sur le tombeau de cette sainte. Ils portent avec eux toute l'em-

[1] Voir introduction, § IV.

[2] Ces deux bas-reliefs ont été copiés par Beauméni, dont les dessins existent à la bibliothèque de Poitiers. Nous en avons des calques à Paris dans les manuscrits de Tersan (Bibl. nat., départ. des mss., fonds français, 6954, n° 294). Le recueil de l'abbé Gibault (bibl. de Poitiers) contient deux autres copies de ces marbres.

[3] Introduction, § IV.

[4] Bibl. nat., départ. des mss., 6954, n° 279.

[5] Note du recueil de Tersan.

preinte du paganisme. Ce raion qui descend et qui frappe ce petit *acerra* sépulcral ne présente autre chose qu'un raion du soleil obtenu par le charme ou évocation pour échauffer les cendres et animer les mânes. Quant à l'autre bas-relief, pris mal à propos par aucuns pour Moyse qui frappe le rocher et en fait sortir de l'eau, ne voit-on pas manifestement que cette masse, soit d'eau, soit de feu, procède bien plus haut que la prétendue verge du supposé Moyse? Il paroit aux yeux que c'est une pluye de feu qui semble constater l'apothéose du défunt, en consumant tout ce qu'il y a de terrestre et en purifiant les mânes. Quant à l'enfant agenouillé joignant cette pluye, on sait que les anciens, même dans le christianisme, ont cru que l'âme avoit une figure, et ils ne pouvoient guère mieux la représenter que sous celle d'un enfant, âge en toute sorte de religions et de cultes symbolisant l'innocence et la pureté. »

99

Dessin de Beauméni, à la bibliothèque de Poitiers. — Siauve, *Mémoires sur les antiquités du Poitou*, p. 23 et pl. II. — *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. VII, p. 103; t. XXIII, p. 64 et pl. I. — Caumont, *Bulletin monumental*, t. IX, p. 467; *Abécédaire d'archéologie*, 5e édition, p. 48. — (Ma planche XX, fig. 2.)

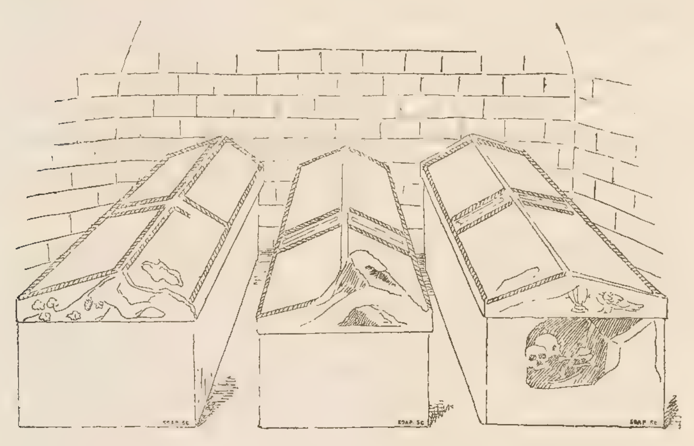
On trouve dans l'église Saint-Hilaire un marbre qui, d'après une tradition sur laquelle on n'est pas d'accord, aurait recouvert la tombe de sainte Abre, fille de saint Hilaire [1]. Comme quelques couvercles de sarcophages païens, il est taillé en forme de toit, avec des *imbrices* terminés en antéfixes. Le travail date de la fin du ve siècle, mais le caractère chrétien du monument n'est qu'assez vaguement marqué. Celles qui restent des antéfixes nous montrent le buste du soleil radié, une tête entourée de fleurons et un motif ornemental. Sur les flancs des *imbrices*, on voit des dauphins et l'étoile à six pointes tracée au compas, si souvent figurée par les artistes des temps mérovingiens. Le champ hémisphérique de la face principale porte, entre deux dauphins, un vase d'où s'échappent des feuillages; l'autre côté, une tête de face entourée de rinceaux.

100

Le recueil de l'abbé Gibault contient le dessin d'une crypte où se trouvent trois tombeaux avec couvercles à double versant. Sur la face formant pignon du premier de ces couvercles figurent une vigne et des raisins; le dernier, en partie brisé, porte une colombe et un vase. Au bas du dessin est écrit : *Tombeau de saint Thaumaste trouvé dans la cave de saint Barthélemy, près saint Hilaire.* L'un des trois

[1] D'après des notes de Beauméni (bibl. de Poitiers et ci-dessus p. 84), c'était un autre tombeau que les chanoines considéraient comme ayant reçu le corps de sainte Abre.

cercueils passait donc pour être celui dont parle Grégoire de Tours, et dont nos pères détachaient de la poudre pour guérir les maux de dents et la fièvre. «On recherche avec tant d'ardeur ce remède béni, dit l'historien, qu'un point du sarcophage est déjà perforé[1].» L'auteur des *Annales d'Aquitaine*, Jehan Bouchet, qui écrivait en 1644, pense que le tombeau mentionné par Grégoire de Tours est «un de ceux de la chapelle de Saint-Barthélemy, où l'on voit lesdits pertuis et encores, ajoute-t-il, les femmes le raclent avec un cousteau et en font manger à leurs petits enfans, pour guérir du mal et passions du ventre[2].» La chapelle qui le renfermait a été démolie en 1851; la crypte et ses trois sarcophages ont sans doute péri avec elle[3].



101

BÉRUGES.

Dans ce village, voisin de Poitiers, une fouille opérée sur l'emplacement d'une église romane a mis au jour un couvercle de sarcophage de pierre appartenant au VIIe siècle. Ce curieux monument, encore inédit et dont le savant Père de la Croix publiera incessamment la photogravure, porte une épitaphe très ruinée et d'une lecture difficile. Au-dessous de l'inscription sont gravées, entre des bandes d'ornements, deux colombes buvant dans un vase et l'image d'un aigle aux ailes éployées.

[1] *Glor. confess.*, c. LIII.

[2] P. 54. Les pèlerins prennent encore de même à Poitiers de la poudre du tombeau de sainte Radegonde.

[3] Grégoire de Tours, *Les livres des miracles*, édit. de la Société de l'histoire de France, t. III, p. 411, note de M. Bordier.

C'est là une figure des plus rares sur les vieilles tombes chrétiennes; je ne l'ai encore rencontrée qu'au bas d'un marbre de Lyon[1]. Ce nouvel exemple nous porte à croire qu'elle doit être le symbole de la résurrection attendue, conformément à ce qu'enseignent les Pères dans leurs commentaires sur les paroles du Psaume CII : «Renovabitur ut aquilæ juventus tua[2].»

102

ANGOULÊME.

Bulletin de la Société archéologique de la Charente, 1865, 4e série, t. III, p. 113 et 416.
(Ma planche XXIV, fig. 3.)

Je dois mentionner ici un grand sarcophage de pierre sur lequel sont sculptés deux paons s'inclinant vers un vase d'où s'échappe une vigne chargée de raisins. Deux colonnes torses occupent les extrémités de la face principale; les petits côtés sont décorés de chevrons non opposés. Cette tombe, qui appartient à la fin du VIe siècle, s'évase légèrement par le haut. Elle a été découverte, vers 1845, dans un jardin appartenant à M. Alexis Callaud, parmi des débris provenant de l'ancienne église Saint-Ausone, détruite au XVIe siècle pendant les guerres de religion. Là se trouvèrent, dans un cimetière qu'il serait intéressant de fouiller, d'autres sarcophages à ornements qui ont été brisés, un petit cercueil de plomb, une épitaphe portant les mots :

ALOGIA
VIVAS IN DEO

plusieurs vases de terre, sur l'un desquels est tracée à la pointe l'acclamation LEA VIVAS, et, en 1882, une inscription chrétienne gravée sur un carreau de terre posé verticalement dans un tombeau derrière la tête du squelette :

DEP BASI
LIE XI KL FEB
DIE FOLIT POST
CONSS HORIO
VI

Le sarcophage d'Angoulême, que Mgr Cousseau avait fait placer avec soin, parmi d'autres antiquités, dans une remise donnant sur le jardin de l'évêché, est aujour-

[1] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, pl. XI, n° 45. — [2] S. August., *Enarr. in Ps.* LXVII et CII; S. Epiph., *Ancor.*, c. c.

d'hui abandonné et recouvert de débris qui l'écrasent et le détruiront si l'on n'y met ordre. Il serait bien à souhaiter qu'on le donnât au musée d'Angoulême. Le dessin de cette tombe figure parmi ceux qui encadrent le diplôme de la Société archéologique et historique de la Charente.

103

LA MONZIE-SAINT-MARTIN.

On a trouvé dans cette localité deux fragments d'un sarcophage de marbre sur lesquels se détachent le monogramme ☧ inscrit dans une couronne et des colombes becquetant des raisins[1].

104

BORDEAUX.

(Ma planche XXXIII, fig. 1.)

Le plan de ce travail, uniquement consacré à l'étude des sarcophages à figures, ne me permet que quelques mots sur les tombes à simples ornements dont Bordeaux possède une importante série. Le plus grand nombre de ces marbres, de travail mérovingien, provient de fouilles opérées à différentes époques dans le sol de l'antique église Saint-Seurin[2], où a été trouvée l'une de nos inscriptions chrétiennes les plus anciennes[3], et qu'on nomme si souvent, au moyen âge, pour des sépultures où reposèrent, dit-on, à côté de saints personnages, d'héroïques vaincus de Roncevaux[4]. La chapelle souterraine de cette église contient quatre sarcophages, dont je donne un type et qu'a gravés M. le baron de Marquessac[5]. Les tombes, de forme évasée, selon la mode du temps et du pays, sont ornées de rinceaux, de pampres sortant de vases, de monogrammes du Christ inscrits dans des couronnes dont l'une est tenue par une main descendant du ciel. On les attribue à de saints personnages. «Avant la crypte, m'écrit M. Léo Drouyn, si connu pour son talent de dessinateur et d'archéologue, existait un sanctuaire dont le sol est à 1 mètre ou $1^{m},50$ plus bas que le sol de cette crypte, et qui doit être le sol primitif; là, il y a

[1] Cf. Audierne, *Le Périgord illustré*, p. 553; Richard et Hocquard, *Guide dans la France monumentale*, p. 891; Caumont, *Cours d'antiquités monumentales*, t. VI, p. 285; *Bulletin monumental*, t. I, p. 135, 136; Ch. Des Moulins, *Documents relatifs à la germination de quelques graines antiques*, p. 5; *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 371.

[2] Greg. Turon., *Glor. confess.*, XLV.

[3] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 583 A.

[4] *Les Grandes Chroniques de France*, l. VI, ch. V (éd. Paulin Paris), t. II, p. 276, 277, et *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 629, 637; Cirot de la Ville, *Origines chrétiennes de Bordeaux*, p. 141, 142, 190-194; *L'Église métropolitaine et primatiale de Sainct-André de Bourdeaux*, par Hiérosme Lopes, rééditée par l'abbé Callen, p. 321, 333; De Lurbe, *Chronique bourdeloise*, éd. de 1619, fol. 7 v°.

[5] Eaux-fortes insérées dans les *Origines chrétiennes de Bordeaux*, de Mgr Cirot de la Ville. Cf. *Bulletin monumental*, t. VIII, p. 256.

quinze ou vingt ans, on a fait des fouilles, et j'ai vu en place des tombes semblables à celles qui sont déposées dans la crypte. On a dû, lorsqu'on l'a construite, laisser en place d'autres tombes. »

Le musée de Bordeaux en possède quelques-unes décorées de même[1]. On les croit venues de Saint-Seurin, bien qu'une d'elles ait été achetée par M. Léo Drouyn dans une campagne située aux confins des paroisses de Talence et de Bègles, près de Bordeaux.

105

Je ne veux pas terminer cette courte note sans transcrire ici une lettre que m'a adressée le regretté M. Sansas, au sujet d'une fresque antique vue par lui à Bordeaux, et qui, par la nature de sa représentation, peut avoir décoré une sépulture chrétienne. On trouvera dans cette lettre des renseignements qui n'ont pas, que je sache, été consignés ailleurs.

Paris, 7 janvier 1872.

Mon cher collègue,

J'ai l'honneur de vous transmettre les renseignements que je vous ai promis sur quelques sépultures antiques de l'église Saint-André de Bordeaux dont il n'a pas encore été parlé.

Dans ces derniers temps, lorsqu'on a creusé les fondations de ce qui doit être, je crois, la sacristie, pour établir la façade correspondante à l'église, il a été ouvert une tranchée au milieu de constructions très anciennes, qui devaient appartenir à l'époque gallo-romaine. Ces constructions étaient à petit appareil régulier avec zone en briques et à peu près au même niveau où partout nous trouvons des ruines pareilles. Cette découverte n'avait rien d'étonnant, et nous crûmes d'abord être tombé sur les restes d'une maison détruite, seulement nous n'avons pas remarqué, comme cela se présente ordinairement, des traces d'incendie.

Avec cette pensée, il nous était difficile d'expliquer certaines particularités qui furent notées, sauf à essayer de s'en rendre compte plus tard. Voici les faits :

1° La construction à définir se prolongeait du levant au couchant parallèlement au mur de l'église et occupait toute la largeur de la fouille;

2° Elle offrait deux murs parallèles distants de 50 à 60 centimètres;

3° L'espace qui, à l'ouest, séparait les deux murs était fermé par un mur semblable, lié aux parois;

4° Sur la face intérieure de ce mur, du côté de l'ouest, se trouvait un enduit colorié et dans un parfait état de conservation sur un espace de 60 centimètres en carré environ; la partie supérieure était seule ébréchée. L'humidité du terrain avait conservé aux couleurs leur éclat, et il fut possible d'enlever la plaque d'enduit sans la briser. Le sujet représentait une forêt avec des oiseaux sur les arbres[2].

Les fouilles n'ont pas été poussées au delà de la tranchée; quelques autres fragments de mur ont encore été rencontrés sur le parcours de la construction et ont été démolis. On a trouvé notam-

[1] Caumont, *Abécédaire d'archéologie*, 5e édition, 1867, p. 48. — [2] Cf. Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, au mot *Paradis*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ment une partie de voûte à petit appareil qui était encore en bon état, etc. Comme vous le dites, ce doit être une sépulture chrétienne gallo-romaine; aucune autre explication n'est plausible.

Au surplus, ce qui n'a pas été démoli pour les nécessités de la construction existe encore sous terre, et l'on pourrait facilement le retrouver, même avec des frais insignifiants. Les constructions ne sont pas finies. Le pavage n'a pas eu lieu, en sorte qu'il suffirait de remuer quelques décimètres cubes de terre pour explorer un champ qui peut être fertile en découvertes inappréciables.

Vous savez que les cimetières chrétiens de Bordeaux ont donné lieu à des légendes exceptionnelles; il est certain qu'ils remontent aux premiers temps du christianisme. En effet, aux environs de ce qui est devenu le cimetière de Saint-Seurin, on a trouvé des sépultures païennes. C'est à Saint-Seurin qu'on avait trouvé l'épitaphe de *Pascasia,* donnée par Venuti. Le sous-sol de l'église Saint-Seurin est pavé de tombeaux chrétiens en marbre avec chrismes et décorés à sculpture plate. Quand on a refait les parties du chœur de Saint-Seurin, on a reconnu que les anciens piliers reposaient sur des tombeaux sans décorations, simples auges de pierre formant plusieurs couches superposées, etc.

Pour revenir au cimetière de Saint-André, j'y ai trouvé un fragment d'inscription qui me paraît appartenir au IXe siècle et où se trouve, je crois, une trace du chrisme; un autre fragment daté du règne de Turismond (roi visigoth); des auges sépulcrales sans inscriptions mais avec des signes particuliers, tels que des ronds concentriques, des hachures parallèles formant une sorte de gril et quelques autres marques.

Bordeaux offre une mine inépuisable de richesses archéologiques, mais il faudrait qu'on s'occupât de les recueillir et de les expliquer. Nos administrateurs se doutent peu de l'importance qui s'attache à ces choses; il faudrait que l'impulsion vînt d'ailleurs.

106

PUJOLS.

L'église de Pujols possède un sarcophage sans couvercle dont M. Léo Drouyn a publié un bon dessin. Ce marbre porte le monogramme ☧ inscrit dans une couronne et encadré, suivant la mode antique, par des strigiles en forme de S; deux colonnettes en occupent les extrémités [1].

107

LE MAS-D'AGENAIS.

Braquehaye, *Société archéologique de Bordeaux*, t. I, p. 41 et pl. I.

Des travaux de nivellement opérés en 1785, sur la place du prieuré d'Agenais, ont mis au jour un sarcophage de marbre blanc décoré au centre du monogramme ☧ inscrit dans une couronne et accosté de l'AΩ; de chaque côté, des pilastres encadrant des chevrons opposés. Ce tombeau a été porté, en 1868, à Bouglon, où il sert

[1] *Congrès archéologiques de la France,* 1858, p. 54; Caumont, *Abécédaire d'archéologie,* p. 53.

d'abreuvoir. Fermé, lors de sa découverte, par un simple couvercle de pierre, il contenait des restes de vêtements sacerdotaux et des ossements, débris d'un corps déposé au moyen âge[1].

108

LA GARESSE.

Caumont, *Abécédaire d'archéologie*, 5e édition, p. 50.

Il existe à la Garesse, près du Mas-d'Agenais, un sarcophage de marbre sans couvercle, divisé par des pilastres en cinq compartiments; quatre d'entre eux sont remplis par des cannelures en chevron. Au milieu, on voit le monogramme ☧, inscrit dans une couronne, et au-dessus duquel se trouvent les deux rideaux relevés qui caractérisent les marbres de la contrée.

109

EYSSE.

Une légende dont la donnée reparaît assez souvent chez nos pères s'était attachée à une tombe de l'abbaye d'Eysse[2]. Je lis en effet les mots suivants dans une pièce manuscrite intitulée : *Mémoire pour l'histoire de l'abbaye d'Eisses lès Villeneufve d'Agenois; Ordre de saint Benoist :* «Il est à propos de faire mention au subject des reliques comme il y a au monastere un fort beau tombeau de marbre gris ouvragé et bizelé à ondes par le dehors ayant sur ses costez une figure en la forme et façon qu'elle est cy marquée sur le papier



ayant les bords espais de trois poulces et demy et le creux en longueur six pieds unze poulces, en largeur trois pieds sept poulces et en profondeur deux pieds sept poulces; il estoit dans un petit caveau voulté de nouveau soubz le grand autel. Le bruit est commun dans tout le pais que le sr comte et mareschal de Matignon, lieu-

[1] Cf. ci-dessus n° 74 et Introduction, § I.

[2] Gregor. Turon., *De mirac. S. Martini*, l. I, c. VI; *De gloria confessorum*, c. LX, LXXV, LXXVII, LXXXI; Ado, *Martyrolog.*, 13 decemb.; Bolland., 28 janvier, p. 863, *Miracula S. Joh. Reomaensis*, § 1; *Historia translationis S. Germani*, § III (*Annal. Bened.*, sæc. III, pars II, p. 96). Comarmond, *Description du musée lapidaire de la ville de Lyon*, p. 413, etc.

tenant pour le Roy au gouvernement de Guyenne, apres l'avoir vu et considéré, le fit tirer de là pour l'emporter et en faire, à ce qu'on dit, un abrevoir pour ses chevaux; on le porta sans resistance jusque sur le seuil du grand portail de l'église où, estant desjà la moitié dehors, il fut impossible de le faire passer plus avant, quoy qu'on y attelast grand nombre de chevaux ou de paires de bœufs. On en parle souvent encore et publiquement quoy qu'avec exagération, car on dit qu'on y avoit attelé jusques à cinquante paires de bœufs, ce qui ne semble pas croyable. Il est encore proche du grand portail en son entier, et il y en a dans l'église un semblable de matière et ouvrage, mais beaucoup plus petit, portant d'un costé sur l'autel d'une chapelle et de l'autre dans la muraille[1]. »

110

AGEN.

Calque d'après Beauméni, dans les manuscrits de Tersan, t. I, n° 2 (Bibl. nat., fonds français, n° 6454)[2]. — *Extraits des Essais historiques et critiques d'Argenton sur l'Agenais, par J. Labrunie*, publiés par A. Magen (*Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen*, t. VIII, p. 123). — L'abbé Barrère, *Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen*, t. I, p. 142. — Boudon de Saint-Amans, *Essai sur les antiquités du département de Lot-et-Garonne*, p. 157 et pl. V, fig. 2. — Tholin, *Études sur l'architecture religieuse dans l'Agenais*, p. 283. — (Ma planche XXXIII, fig. 2.)

Couvercle de tombeau conservé dans l'église Saint-Caprais d'Agen. D'après la tradition, le sarcophage qu'il fermait aurait reçu le corps d'un général de Gontran, le duc Regnovald[3]. Cette attribution reporterait à la fin du VIe siècle notre marbre, dont le style est en effet de basse époque. Quelque barbare qu'en soit le travail, les représentations n'en sont pas moins conformes aux types de l'antiquité. Les deux personnages tenant des flambeaux renversés procèdent des modèles païens[4]. L'homme en prière[5], debout dans la barque d'où est précipité Jonas, se retrouve sur une fresque des Catacombes[6], sur des sarcophages de Rome[7] et sur la coupe de Podgoritza[8]; c'est la première fois que je le vois en Gaule. Le Jonas sous la *cucurbita* et le sujet central se rattachent de même au canon de la vieille imagerie chrétienne.

[1] *Monasticon Benedictinum*, t. XII, fol. 166 v° (Bibl. nat., Résidus S. Germ., fonds latin, n° 12669).

[2] Voir sur les dessins originaux le *Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen*, t. II, p. 243.

[3] Greg. Turon., *Hist. Franc.*, VI, XII; Fredeg., 87.

[4] Cf. Introduction, § II.

[5] Cf. Jonas, I, v. 5 et 14.

[6] De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, tav. XVI.

[7] Bottari, tav. L et LXXXVI; Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCLXXXIV, 4, et CCCXCVII, 12; un fragment de couvercle de sarcophage au palais Corsetti de Rome.

[8] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. XXXV.

111

Boudon de Saint-Amans, *Essai sur les antiquités de Lot-et-Garonne*, p. 192 et pl. XIII.
Tholin, *Études sur l'architecture religieuse dans l'Agenais*, p. 282.

Fragments disparus d'un tombeau de marbre qui servait d'autel à la chapelle Sainte-Anne, dans l'église Saint-Caprais. Il a été brisé vers le commencement du siècle, lorsqu'on répara cette chapelle, et les restes en ont été recueillis par un marbrier. Le plus grand morceau représente les jeunes Hébreux dans la fournaise, que deux bourreaux attisent. A droite est Nabuchodonosor assis, et devant lui son



buste élevé sur une colonne[1]. On reconnaît, sur les deux autres débris, la multiplication des pains et la figure du Bon Pasteur.

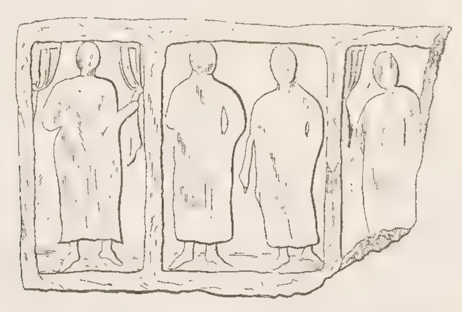
[1] Voir pour cette image *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 43.

112-113

Boudon de Saint-Amans, *op. cit.*, p. 192 et pl. XIV. — *Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen*, t. II, p. 258. — Tholin, *op. cit.*, p. 282.

Autres débris perdus.

Le premier vient d'un tombeau de marbre longtemps employé dans le dallage du chœur de Saint-Caprais. Le bas-relief avait représenté le Christ dans une niche à draperies, au milieu de ses apôtres groupés deux par deux dans d'autres compar-



timents[1]; nous ne retrouvons ici que la figure centrale et trois des personnages placés à gauche du Seigneur.



Le second fragment a fait partie d'un sarcophage de basse époque; son type est

[1] Voir mes planches : XIX, fig. 1; XXXVII, fig. 1; XLI, fig. 1; XLIII, fig. 1 et 2, etc.

toutefois de ceux que les premiers fidèles empruntèrent à l'art païen; il représente des génies faisant la vendange[1].

Un certain nombre de sarcophages décorés de simples ornements sont cités, par MM. de Saint-Amans et Tholin, à Agen et dans les environs. Plusieurs de ces monuments ont été vus par Scaliger, qui en parle ainsi : « Il y a à Agen des sépulchres de pierre de taille avec les A et les W de Constantinus Magnus, qui sont vieux de mil trois cents ans[2]. »

[1] Introduction, § II. — [2] *Scaligerana,* éd. de Cologne, 1695, p. 8.

NOVEMPOPULANIE.

114

SAINT-GENY.

Lavergne, *Excursions faites par la Société française d'archéologie dans le département du Gers en 1881*, p. 77. (Ma planche XXV, fig. 4.)

Au bas de la hauteur où est bâtie Lectoure se trouve un lieu appelé Saint-Geny, qui formait l'extrémité de la ville romaine. Là s'élevait autrefois, d'après le *Gallia christiana*, la cathédrale[1], et les tombes de marbre sans ornements y sont nombreuses. M. Camoreyt, conservateur du musée de Lectoure, a bien voulu dessiner pour moi quelques fragments sculptés qu'on y remarque. Je signalerai entre autres un débris du monogramme ☧ inscrit dans une couronne, et surtout le reste d'un tombeau de marbre gris blanc de Saint-Béat, où l'on voit une figure fréquemment empruntée aux types païens par nos sculpteurs du Sud-Ouest, le génie funèbre tenant un flambeau renversé[2]. Il est ici debout entre un arbre et un cartouche qui portait le monogramme du Christ.

115

AUCH.

Du Mège, *Description du musée des antiques de Toulouse*, n° 443. — Roschach, *Musée de Toulouse*, n° 811. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 25 et tav. CCCXII. — (Ma planche XXV, fig. 1, 2, 3.)

L'examen des monuments funéraires mène à constater que les sculpteurs reproduisaient souvent le même sujet dans la même forme; c'est ainsi qu'un modèle, sans doute venu de Rome, la scène de la piscine probatique, se trouve sans variations sur des marbres de Vienne, de Die, d'Arles, de Clermont et jusqu'en Espagne[3]. Le sarcophage d'Auch nous apporte, pour un atelier de notre pays, la démonstration du même fait, car sa face latérale et ses petits côtés répètent, sauf quelques détails, ceux d'un tombeau de Lucq-de-Béarn; outre la ressemblance des scènes, il y a identité dans le travail des deux marbres, produits sans doute d'un même ciseau grossier. Je renverrai donc à ma notice sur le sarcophage de Lucq, et quelques lignes suffiront à décrire celui qui nous occupe.

[1] T. I, p. 36, col. 2. — [2] Introduction, § II. — [3] Cf. ci-dessus, p. 21.

A gauche est la résurrection de Lazare, dont la sœur se prosterne aux pieds du Christ; au second plan, un assistant se bouche les narines devant la momie déjà fétide, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile. Viennent ensuite : une femme en prière entre deux personnages, sans doute des saints; la multiplication des pains et des poissons; le sacrifice d'Abraham, auquel assistent plusieurs personnages[1], parmi lesquels un ange qui touche le bras du patriarche. La victime est debout, au-dessus de l'autel enflammé, et nous retrouvons à côté d'elle une figure féminine qui se montre de même dans le bas-relief de Lucq[2].

Les petits côtés représentent, dans la forme ordinaire, l'image d'Adam et Ève et celle de Daniel entre les lions.

Cette tombe, tirée des ruines de l'église de Saint-Orens et transportée au musée de Toulouse, reçut, selon la tradition, les restes de saint Clair, évêque d'Elusa; dom Brugèles nous apprend que ceux dont les yeux s'obscurcissaient venaient invoquer le saint[3], qui, d'après une légende, aurait miraculeusement recouvré la vue[4] et dont le nom pouvait leur sembler d'ailleurs de bon augure. On sait combien l'esprit des anciens s'est exercé sur le sens des noms et entre autres sur celui de *Clarus*[5], qui peut rappeler les remèdes *ad claritatem* si souvent mentionnés sur les cachets des oculistes romains[6].

116

Lavergne, *Revue de Gascogne*, 1881, p. 494. — (Ma planche XXXV, fig. 4.)

Le couvent des Ursulines d'Auch possède un débris de sarcophage très probablement chrétien et représentant un berger debout, appuyé sur son *pedum*. Devant lui sont deux chèvres s'attaquant à coups de tête, et plus haut une brebis couchée[7]. Ce marbre est encastré dans le mur de la salle capitulaire.

117

(Ma planche XXXV, fig. 2.)

Figure mutilée d'une orante que le sculpteur avait représentée, selon l'usage, debout entre deux bienheureux. Ce débris appartient à M. Couget, relieur à Auch. Ainsi que le précédent, il se rattache par son style aux monuments de la Provence.

Je dois à l'obligeance de M. Lavergne des moulages des deux fragments d'Auch.

[1] J'ai déjà eu l'occasion de signaler ailleurs cette irrégularité et d'autres de même nature (*Études sur les sarcophages d'Arles*, p. x).

[2] N° 121, ci-dessous.

[3] *Chronique ecclésiastique du diocèse d'Auch*, p. 332; cf. Baillet, *Vies des saints*, 4 novembre.

[4] Bolland., tome III de février, p. 53.

[5] Paul. Nol., *Epist xxxii, ad Severum*, § 6.

[6] *Corpus inscriptionum Latinarum*, t. V, n° 8124; Mowat, *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1881, p. 109, etc.

[7] Voir, pour ces scènes pastorales, ci-dessus, n° 7.

IMPRIMERIE NATIONALE

118

L'abbé Canéto, *Sainte-Marie d'Auch, Atlas monographique de cette cathédrale*, p. 141 et pl. XXXV, XXXVII; *Notice sur le tombeau de saint Léotade*. — *Revue de l'art chrétien*, t. I, p. 187. — L'abbé Cochet, *Le tombeau de sainte Honorine*, p. 21. — De Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana*, 1880, p. 155, note 4. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 130 et pl. CCCLXXXVII, n° 5.

Pour ne pas augmenter outre mesure le nombre des planches de ce recueil, je me bornerai à rappeler ici, sans en reproduire le dessin souvent publié, un sarcophage à simples ornements, trouvé en 1856 dans une crypte, à Sainte-Marie d'Auch. Le monument, décoré de vignes et de rinceaux, est du type particulier au Sud-Ouest de notre pays; sa cuve est rétrécie par le bas et son couvercle en forme de toit. Au milieu de la cuve et du couvercle se voit le monogramme ☧, dont le *rho* affecte, comme nous le voyons fréquemment, la forme d'un R[1]. Cette tombe, d'après la tradition, a reçu les restes d'un évêque d'Auch, saint Léotade, qui mourut en 718. Je la crois antérieure de plus d'un siècle à cette date.

119

PONSAN-SOUBIRAN.

Cénac-Moncaut, *Voyage archéologique et historique dans les anciens comtés d'Astarac et de Pardiac*, p. 70.

Un débris de marbre, encastré dans la face sud de l'église, représente un double cep de vigne s'échappant d'un vase et s'étendant des deux côtés, entre des pilastres cannelés; c'est un type du VIe ou du VIIe siècle, souvent répété dans le Sud-Ouest de la Gaule[2].

120

LE MAS-D'AIRE.

Pedegert, *Bulletin du Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique d'Auch*, t. II, p. 62 et pl. I. — Cénac-Moncaut, *Histoire des peuples pyrénéens*, 2e édition, t. V, p. 353; *Voyage dans l'ancienne comté de Béarn*, p. 19. — Le R. P. Minasi, *Études religieuses par des Pères de la Compagnie de Jésus*, 1872, p. 507, et *Revue catholique d'Aire et de Dax*, 1874, p. 119 et 193. — Marquessac, *Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem en Guyenne*, p. 145 et pl. XXVII. — *Revue de l'art chrétien*, janvier 1875, p. 137; juillet 1875, p. 72. — L'abbé Dudon, *Sainte Quiterie du Mas*, p. 16; *Sainte Quiterie gasconne*, p. 34. — (Ma planche XXVI, fig. 1, 2, 3.)

La crypte de l'église du Mas-d'Aire renferme, avec d'autres tombeaux antiques, un sarcophage chrétien remarquable par son style très particulier et par les sujets représentés, dont plusieurs s'écartent du type ordinaire. Il est logé, comme on le voit

[1] Cette forme se rencontre dès la fin du IVe siècle (ci-dessus, p. 47). — [2] Pl. XXVI, fig. 1, etc.

ailleurs, sous une arcature pratiquée dans l'épaisseur de la muraille[1]. Une ancienne tradition l'attribue à sainte Quiterie, martyre vénérée, par le chef de laquelle juraient nos pères[2]. On y amenait les malheureux privés de la raison[3], et les fers qui les enchaînaient sont encore demeurés scellés dans les parois d'une chapelle voisine[4].

Le couvercle, terminé, suivant la mode antique, par deux grands masques de Méduse[5] et au milieu duquel se trouve, comme si souvent ailleurs, un cartouche sans inscription[6], nous montre d'abord le sacrifice d'Abraham, puis le paralytique emportant son grabat. A droite sont Jonas rejeté par le monstre et le jeune Tobie prenant le fiel de poisson qui doit guérir la cécité de son père[7].

Sur la cuve même de la tombe sont figurés la résurrection de Lazare, Daniel vêtu, ce qui est une singularité sur les sarcophages[8], et priant entre les lions; une jeune fille présentée, peut-être par son père[9], au Bon Pasteur; à la gauche de ce dernier on voit une femme debout et drapée à laquelle il est difficile d'assigner un nom avec quelque certitude. Viennent ensuite le groupe d'Adam et Ève, puis un personnage à *pallium* tenant un *volumen* et imposant la main droite sur la tête d'un adolescent nu, derrière lequel se voit une colombe posée sur un arbre. S'agirait-il ici, comme peut le faire penser ce geste[10], d'une scène de baptême?

Des sculptures très barbares et de faible relief qui ornent les faces latérales représentent Jonas jeté à la mer, puis endormi sous la cucurbite.

La vénération attachée au nom de sainte Quiterie et le désir d'emporter quelque souvenir de la tombe ont fait mutiler, de nos jours même, plusieurs figures du bas-relief[11].

[1] De Rossi, *Bullettino*, 1876, tav. XII.

[2] On connaît la singulière poésie adressée par Rambaut de Vacqueiras à une amie :

Ma dauma fe que dey bos
Ne pe l cap Sanbta Quitera
Mon corasso m'avetz trayto
E mout gan faulan furtado

Lacurne de Sainte-Palaye, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXIV, p. 677. Cf. *Recueil des travaux de la Soc. d'agric., sciences et arts d'Agen*, t. VIII, p. 113.

[3] Bolland., 22 mai, t. V, p. 173.

[4] Je dois à M[gr] l'évêque d'Aire et à M. l'abbé Dudon un dessin de cette chapelle.

[5] De nombreux sarcophages païens présentent, comme on le sait, ces sortes de masques. (Cf. Janus Six, *Specimen litterarium inaugurale de Gorgone*, p. 13, 32, 63, 72.) Il ne serait pas sans intérêt d'en rechercher la raison d'être sur les vieux monuments funéraires.

[6] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 27, 28.

[7] Ce sujet a déjà été relevé sur des verres dorés ou gravés (Garrucci, *Vetri*, tav. III, fig. 4, 5, 6; tav. VI, fig. 10. Aus'm Werth, *Jarbücher des Vereins von Alterthumsfr. im Rheinlande*, t. LXIII, pl. V, n° 4 A) et sur une peinture des Catacombes (Perret, t. III, pl. XXVI). Je viens de le trouver sur une lampe de terre cuite que je publierai incessamment. Voir, pour les collyres à base de fiel, *Diacholes*, employés contre les affections des yeux, Villefosse et Thédenat, *Cachets d'oculistes romains*, t. I, p. 39 et suiv.

[8] Le Daniel vêtu qui se voit, dans les cryptes vaticanes, sur le sarcophage de Junius Bassus, est de restitution moderne.

[9] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 8.

[10] Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, au mot *Baptême*.

[11] Pedegert, *loc. cit.*, p. 73. Au sujet de ces mutilations des monuments par les pèlerins, voir ci-dessus n° 12.

121

LUCQ-DE-BÉARN.

Cénac-Moncaut, *Histoire des peuples pyrénéens*, 2e édition, t. V, p. 351, 352; *Voyage archéologique et historique dans l'ancienne vicomté de Béarn*, p. 13-19 et pl. II. — Le Cœur, *Le Béarn*, p. 238-241 et pl. XLIV. — Brunet-Lewis, *Antiquities in the South-West of France*, p. 21, 23. — Henry Bacquès, *Souvenirs du Béarn*, p. 43. — (Ma planche XXVII, fig. 1, 2, 3.)

Le sarcophage que je vais décrire se voit dans l'église de Lucq-de-Béarn, édifice très ancien, au sujet duquel on consultera utilement les ouvrages de MM. Bacquès, Cénac-Moncaut et Le Cœur. On ne sait rien de cette tombe antique, affectée sans doute comme tant d'autres, quand vint le temps du moyen âge, à la sépulture de quelque personne sainte ou puissante.

Le premier groupe de la face nous montre Lazare entouré de bandelettes et debout dans son édicule funèbre. Le Christ tient de la main droite sa baguette baissée et de la gauche un *volumen;* près de lui sont deux disciples qui, d'une main, se couvrent le visage; nous voyons ainsi pour la seconde fois dans les bas-reliefs d'une tombe ce souvenir de la parole de Marthe devant le sépulcre de son frère : « Domine, jam fœtet; quatriduanus est enim[1]. » Enveloppée dans son ample manteau, la sœur affligée s'est jetée aux pieds du Christ, humble attitude fréquemment figurée sur les vieux sarcophages chrétiens, et que nous retrouvons aujourd'hui, dans cette même partie du Béarn, lorsqu'aux offices les femmes, couvertes de leurs longues mantes, se prosternent sur le pavé des églises.

Au premier plan, le paralytique emportant son grabat et, devant lui, l'aveugle marchent en s'éloignant de la scène. Deux des disciples posent la main sur le dossier du lit, sur la tête de l'aveugle et congédient du geste ces hommes, marquant ainsi sans doute que la résurrection de Lazare a été postérieure à leur guérison.

Au centre, le Seigneur multipliant les pains et les poissons aux mains de deux des apôtres; la forme arrondie des récipients dans lesquels ils sont contenus et de deux autres placés à terre semble, contrairement à l'ordinaire, indiquer des vases plutôt que des corbeilles.

Quatre personnages tournés vers la droite regardent Abraham prêt à sacrifier son fils; trois d'entre eux, dont la présence n'est en rien justifiée par le texte des livres saints[2], tiennent un *volumen*. Celui qui est le plus voisin du patriarche et lui touche le bras est sans doute l'ange dont ce dernier entendit la voix[3]; le même détail se retrouve sur d'autres sarcophages, en Espagne et à Rome[4]. On

[1] Joh., XI, 39, et ci-dessus, p. 97. — [2] Voir, pour les tombes représentant cette scène et où figurent de même des assistants, *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. X. — [3] *Genes.*, XXII, 11. — [4] Garrucci, *Storia*, tav. CCCXIV, 6; CCCLXVII, 1, 2.

remarquera ici l'*exomis* dont est vêtu Abraham[1], et, chose plus rare, la haute stature d'Isaac, communément représenté de petite taille.

Le reste de la scène offre plus d'un trait inattendu. De même que Lazare, auquel il fait pendant, le bélier sacrifié à la place d'Isaac est debout sous une *ædicula*, et nous devons chercher à quelle pensée répond cette disposition toute nouvelle[2].

Le sacrifice d'Abraham est, on le sait, une figure de la Passion; les Pères s'accordent à l'enseigner. Le Christ, dans sa double nature, leur paraît également symbolisé par le bélier et par Isaac, images du *sacrificium cruentum* et du *sacrificium incruentum*[3]. Isaac, conduit à la mort, fut chargé du fardeau de branchages comme le Seigneur portant l'instrument de son supplice[4]; le buisson où fut arrêté le bélier figure la croix du Golgotha, ainsi que l'expliquent ces mots de saint Basile de Séleucie : «Vois le bélier suspendu à la plante comme le Christ le fut à la croix[5].» Pour les écrivains ecclésiastiques, les épines de ce buisson rappellent celles de la couronne qui déchira le front du doux Maître[6]. Bien qu'une analogie de forme, fournie par un marbre de Rodez, puisse y conduire, je n'oserais conclure que l'édicule où apparaît la victime représente le saint sépulcre; mais, d'après l'opinion des Pères auxquels je viens de renvoyer, j'incline à croire que le bélier placé, comme nous le voyons ici, sous un portique et en grande évidence, est l'image symbolique du Christ.

Parmi les traits que présente le curieux sarcophage de Lucq, il en est un autre dont on ne sait encore qu'un seul exemple. Dans la même scène, entre Abraham et le bélier, nous voyons un homme et une femme. Toute explication historique nous fait ici défaut, puisque, d'après le récit des Livres saints, Abraham et Isaac gravirent seuls la montagne. Je ne m'arrêterai pas à la figure de l'homme, dont on ne voit que le buste, et qui me semble un de ces assistants semés au hasard par les

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. III et XXI; le plus souvent, le patriarche est figuré avec le *pallium* (pl. VI, VIII, X).

[2] Une *ædicula* est représentée dans d'autres conditions sur une coupe de verre où figure de même le sacrifice d'Abraham (Wilmowsky, *Archæologische Funde in Trier*, taf. III).

[3] Origen., *Homil.* VIII *in Genes.*, § 9 : «Sed quomodo Christo uterque conveniat, et Isaac qui non est jugulatus, et aries qui jugulatus est, operæ pretium est noscere.» Fragments de Méliton, § 9 et 10. (Otto, *Corpus apologetarum christianorum*, t. IX, p. 419.)

[4] Sur un des vitraux de Bourges, c'est la croix même que porte Isaac, au lieu du fardeau de branchages (Martin et Cahier, *Monographie de la cathédrale de Bourges*, pl. I et p. 3).

[5] *Oratio* VII: *Ὅρα τὸ πρόβατον ὡς ἐπὶ τοῦ σ7αυροῦ τοῦ φυτοῦ κρεμάμενον* (à la suite de saint Grégoire le Thaumaturge, éd. de 1622, p. 43). Fragment de Méliton, § 12 : Τὸ *«κατεχόμενος» τῶν κεράτων ὁ Σύρος καὶ ὁ Ἑβραῖος «κρεμάμενος» φησιν, ὡς σαφέστερον τυποῦν τὸν σ7αυρόν.* (Otto, *Corpus apologetarum christianorum*, t. IX, p. 418.) Cf. Origen. *Hexapla*, *in Genes.*, c. XXII (éd. Montfaucon, t. I, p. 35).

[6] Tertull., *Advers. Judæos*, c. X; *Advers. Marcion.*, III, 18; Clem. Alex., *Pædag.*, I, 5; S. Chrysost., *De Abraham*, § 2; S. August., *Civ. Dei.*, XVI, 3, § 3; *Sermo* 352, § 3; *In Psalm.* XXX, 9; S. Ambros., *De Abraham*, lib. I, c. VIII, § 77; S. Prosp. Aquit., *De promissionibus*, I, 17; S. Basil. Seleuc., *Oratio* VII (*loc. cit.*); Isychius presbyt., *In Levit.*, l. V, c. XII; Mabill. *Liturgia gallicana*, p. 255.

sculpteurs dans le second plan de leurs compositions, avec autant de profusion que d'insouciance du vrai[1]. Il n'en saurait être de même pour la femme, dont l'attitude est nettement significative. Le geste de la main gauche sur laquelle elle appuie son visage est celui qui, chez les anciens, exprime l'affliction; païens ou chrétiens, les monuments, les textes en apportent incessamment la preuve. C'est ainsi que figure sur un vase Électre pleurant au tombeau d'Agamemnon; l'agate de la Sainte-Chapelle, des monnaies sans nombre, représentent ainsi les vaincus[2], et l'on connaît d'ailleurs le passage de saint Cyprien : «Juvenis anxius, et cum quadam indignatione subtristis, maxillam manu tenens, mœsto vultu sedebat[3].» Ce trait, qu'on ne saurait négliger en étudiant ici l'image de la femme, me porte à y voir la mère d'Isaac, figure introduite abusivement, comme l'ont souvent fait les sculpteurs[4], dans une scène où elle n'aurait pas dû paraître[5].

Reste une autre singularité dont je ne prétends point apporter l'explication définitive. Un personnage nu, sans doute endormi, les jambes croisées l'une sur l'autre, est couché sur le sommet de chacune des deux *ædiculæ*. Quoiqu'il vaille mieux se récuser que de chercher à deviner quand même, lorsque les éléments directs de comparaison font, comme ici, complètement défaut, je soumettrai pourtant au lecteur une conjecture. Pour les Pères, le sacrifice d'Abraham est une figure de la foi en la résurrection; avec saint Paul, Origène, saint Chrysostome, saint Eucher et d'autres encore en témoignent; le grand patriarche, enseignent-ils, n'hésita pas à immoler Isaac, car il savait que ce fils devait renaître[6]. Cela posé, la figure, malheureusement très mutilée, qui surmonte l'édicule du bélier, comme celle de Lazare, image célèbre de la renaissance promise, ne pourrait-elle pas nous offrir un troisième type de la résurrection : Jonas couché à terre après avoir été rejeté par le monstre, et que nous retrouvons dans la même attitude sur un grand nombre de tombeaux[7]? De plus

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. IX, X.

[2] Raoul Rochette, *Monuments inédits*, pl. XXXI; deniers de la *gens Julia* (Cohen, *Médailles consulaires*, pl. XX, n°s 11 et 12); grand bronze de Vespasien portant les mots IVDAEA CAPTA (Cohen, *Médailles romaines*, n° 302); deniers de Trajan où est représenté un Parthe en pleurs assis sur des armes (Cabinet de France); un autre avec la légende PARTHIA CAPTA SPQR OPTIMO PRINCIPI (Cohen, n°s 97 et 268), etc.

[3] *Epist. VII, ad Clerum*, § 4.

[4] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. IX, X.

[5] Bien que moins marqué, ce geste se retrouve sur un sarcophage d'Auch où figure le même groupe (pl. XXV).

[6] *Hebr.*, XI, 17-19; Origen., *Homil. VIII in Genes.*, § 1; S. Chrysost., *Homil. XXV in Ep. ad Hebr.*, § 1; S. Eucher., *In Genes.*, lib. II, v. 6, etc.; cf. *Rom.*, IV, 17.

[7] *Grieksche en romeinsche grafreliëfs uit het Museum van Oudheder te Leyden uitgegeven door Janssen*, pl. VIII et p. 28-32; cf. Janssen, *Musæi Lugduno-Batavi inscriptiones græcæ et latinæ*, p. 115, 116, et Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, pl. CCCXIX, n° 4; voir encore, pour cette même attitude de Jonas endormi, Garrucci, *ibid.*, pl. CCCLVII, 1, 3, 4; CCCLIX, 1; CCCLXVI, 3; CCCLXXVII, 1; CCCLXXXIII, 4; CCCLXXXIV, 4; CCCXCVII, 12; CCCC, 10. L'absence du berceau de feuillage sous lequel on représente le plus souvent Jonas ne vient pas faire ici obstacle à l'explication que je propose; Jonas est figuré de même sans le berceau sur une fresque de la catacombe de Lucine. (De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, tav. IX.)

habiles, à l'interprétation desquels je suis tout prêt à applaudir, apporteront sans doute la solution de ce petit problème d'archéologie.

Le symétrie, évidemment cherchée par le sculpteur, qui a placé aux deux extrémités de son marbre une même *ædicula* surmontée de personnages se faisant pendant, est, comme je l'ai dit ailleurs, l'une des marques les plus nettes de l'importance souvent prépondérante qu'attachaient les artistes à la disposition harmonieuse des sujets [1].

Au panneau de gauche est figurée selon le type ordinaire l'histoire du premier péché.

La petite face de droite, très mutilée, nous donne, sous une forme rare qui paraît avoir existé dans un bas-relief de Soissons [2], la scène de Daniel entre les lions. Le prophète n'est pas représenté les bras en croix, dans l'attitude de la prière; il regarde à droite et lève la main vers un personnage qui s'avance tenant un long bâton; derrière lui, un autre homme, faisant le geste qui exprime l'affliction, porte la main à son visage [3]. On ne saurait reconnaître dans ces figures celles qui sont jointes d'ordinaire à l'image de Daniel : l'ange et Habacuc; le sculpteur s'est donc proposé de représenter un autre moment du triomphe remporté par le prophète. Le long bâton, qui rappelle les sceptres placés par les anciens aux mains des rois, me porte à reconnaître ici Nabuchodonosor, saisi de repentir, courant visiter Daniel et échangeant avec lui quelques paroles, comme il est dit dans les Livres saints : « Tunc Rex, primo diluculo consurgens, festinus ad lacum leonum perrexit; appropinquansque lacui Danielem voce lacrymabili inclamavit et affatus est eum : Daniele, serve Dei viventis, Deus tuus, cui tu servis semper, putasne valuit te liberare a leonibus? Et Daniel Regi respondens ait : Rex, in æternum vive! Deus meus misit Angelum suum, et conclusit ora leonum, et non nocuerunt mihi. » (Daniel, VI, 19-22.) L'homme debout derrière le prophète et portant la main à son visage paraît être un accusateur condamné aux lions, comme il est dit plus loin (VI, 24) et faisant un geste de désespoir.

La grossière exécution du sarcophage de Lucq indique sinon une très basse époque, du moins la main d'un artiste barbare s'affranchissant sur plus d'un point, et c'est là l'intérêt du monument, de l'observation des types courants et consacrés par l'usage.

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. XII.

[2] Ci-dessus, p. 15; voir aussi une plaque de bronze à reliefs publiée par M. Braun (*Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, t. XIII, taf. V, VI, n° 4.)

[3] Voir ci-dessus, p. 102.

122

VALCABRÈRE.

(Ma planche XXXV, fig. 3.)

Au moment où je mets sous presse, M. de Laurière, qui étudie et connaît si bien notre sol archéologique, me signale un fragment de couvercle de sarcophage chrétien encastré dans le mur nord de la vieille église de Valcabrère, à la droite du portail. Ce marbre, haut de 30 centimètres environ, porte l'image du Bon Pasteur.

1re NARBONNAISE.

123

CHÂTEAU DE LA BASTIDE.

(Ma planche XXIX, fig. 4.)

M. Guillaume Guizot a bien voulu me communiquer le moulage d'un fragment de couvercle de sarcophage existant chez M. de Flaux, près de Goudargues (Gard), dans sa propriété de la Bastide. Le marbre est du ɪvᵉ siècle et peut provenir d'une tombe chrétienne. A la droite est représenté en buste un personnage clarissime, décoré de la *læna;* il se détache sur une draperie dont un génie semblable à une victoire tient une extrémité. A gauche se voit un autre génie ailé, qui soutenait sans doute le cartouche destiné à recevoir l'épitaphe; un second buste, probablement de femme, devait se voir après le cartouche, qui occupait le milieu du marbre. Le type de ce couvercle existe au musée d'Arles sur un sarcophage chrétien [1].

On remarquera qu'ici le visage de l'homme a été terminé. Il n'en est pas toujours de même, et souvent des tombes dont la sculpture est d'ailleurs complètement achevée nous présentent néanmoins des bustes simplement ébauchés, dans l'attente de l'acheteur dont ils devaient reproduire les traits. Il ne faudrait pas toutefois en conclure que ces marbres n'aient point trouvé d'acquéreurs. L'hypogée des *Pancratii* découvert sur la voie Latine nous montre, encore en place, un sarcophage portant dans l'*imago clypeata* deux bustes d'homme et de femme simplement dégrossis, bien que son inscription nous apprenne qu'il a servi à des époux :

C · SERVIENIVS DEMETRIVS
MAR · F · VIVIAE · SEVERAE ·
VXORI · SANCTISSIMAE · ET
MIHI · Q · BIXIT · MECVM · AN
NIS · XXII · MENS · VIIII · DIES · V
IN QVIBVS · SEMPER · MIHI ·
❦ BENE · FVIT · CVM · ILLA
❦ PANCRATI ❦ HIC

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. XIV.

IMPRIMERIE NATIONALE

L'un des marchands d'antiquités de Rome, M. Scalambrini, possède un tombeau de jeune fille portant l'épitaphe suivante :

D M
MACONIANAE · SEVERIANAE
FILIAE DVLCISSIMAE
M SEMPRONIVS PROCVLVS
FAVSTINIANVS VC ET
PRAECILLA SEVERINA C F
PARENTES

Sur ce marbre, dont le bas-relief représente Bacchus à Naxos, la tête d'Ariane, sous l'image de laquelle devait être héroïsée la morte, est seule demeurée inachevée [1].

124

CORNILLON-SUR-CÈZE.

Je citerai encore, pour mémoire, un autre fragment communiqué de même par M. G. Guizot, et qui se trouve dans l'église de Cornillon-sur-Cèze, canton de Pont-Saint-Esprit; il est d'un marbre blanc grisâtre et provient évidemment d'une tombe chrétienne. On y voit deux personnages debout, vêtus du *pallium* et qui semblent être des apôtres.

125

VALBONNE.

(Ma planche XXVIII, fig. 1.)

On voit à la Chartreuse de Valbonne, canton de Saint-Michel-d'Euzet, département du Gard, un sarcophage divisé par des pilastres en sept compartiments. Au centre est le Christ tenant la loi nouvelle; deux personnages à *pallium*, dont l'un porte un long *volumen*, occupent les extrémités. Des tentures relevées sont au-dessus de chacun d'eux; entre eux se détachent des vignes sortant d'un vase et des plantes de type ornemental. Le couvercle porte tracé à rebours, entre deux autres vases d'où s'échappent des pampres, le monogramme ☧. Ce marbre, de forme évasée, se rattache par son style aux sarcophages du Sud-Ouest. On ignore le nom du chrétien dont il a pu recevoir la dépouille. Le zélé conservateur du musée de Bagnols, M. Léon Alègre, à l'obligeance duquel je dois une photographie de cette tombe,

[1] J'ai déjà parlé ailleurs de ces bustes inachevés, ainsi que de l'héroïsation et de la divinisation des morts (*Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 14; *Les Actes des martyrs, supplément aux* Acta sincera *de Ruinart*, p. 206-208).

veut bien me faire savoir qu'à la Révolution elle a été enlevée, et transportée au village de Paulet, où elle servait de bassin à une fontaine. On l'a restituée aux religieux vers l'année 1826.

126

BAGNOLS.

Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 116 et tav. CCCLXXVIII, n° 4.— (Ma planche XXIX, fig. 1.)

Sarcophage servant de vasque à une fontaine dans le jardin de M. Astier.

Les sujets qui y figurent sont les suivants :

Le sacrifice d'Abraham;

La multiplication des pains et des poissons;

Une femme en prière debout entre deux arbres symbolisant le paradis[1]; deux bienheureux tenant le *volumen* sont à ses côtés;

Le miracle de l'hémorroïsse;

Moïse frappant le rocher.

127

MONTPEZAT.

Albin Michel, *Nîmes et ses tombeaux chrétiens*, p. 22.— (Ma planche XXIX, fig. 2.)

Au contraire des autres marbres chrétiens de Nîmes qui appartiennent au vieux type d'Arles, le fragment que je reproduis semble sorti de nos ateliers du Sud-Ouest. Il provient d'une tombe de forme évasée, comme le sont celles de Toulouse, et ne peut être antérieur à la fin du VIe siècle. On y voit, dans la bande supérieure, le Bon Pasteur, entre deux arbres sur lesquels des oiseaux sont posés; sa syrinx pend à l'un de ces arbres. Deux bergers sont debout à ses côtés; au bas, deux moutons et deux béliers qui se chargent à coups de tête.

Ce marbre appartient au grand séminaire de Nîmes; il était autrefois placé au-dessus de la porte du presbytère de Montpezat[2].

Le musée de la ville possède deux petits fragments de tombes contemporaines, que j'ai cru inutile de reproduire et dont on trouvera le dessin dans la notice de M. Albin Michel. On y voit un berger, deux chèvres et deux moutons.

NÎMES.

J'ai noté autrefois que Nîmes, si riche en inscriptions païennes, ne m'en avait point donné de chrétiennes. Un seul fragment de cette nature a été découvert de-

[1] *Les Actes des martyrs, supplément aux* Acta sincera, § 103. — [2] Canton de Nîmes.

puis et ma remarque reste donc presque entière. Cette absence presque complète des monuments du christianisme antique m'a fait penser que la propagation de la foi avait trouvé à Nîmes de sérieuses résistances[1], et j'ai porté mon attention sur le passage suivant d'un texte d'ailleurs peu sûr, celui des Actes de saint Baudile, martyrisé dans le pays après le triomphe de l'Église[2], pour avoir voulu s'opposer à la célébration d'une fête du vieux culte : «Arripuit iter peregrinationis, donec veniret ad metatum Nemausensis civitatis. . . Verum quanquam esset (Nemausus) transitoria et umbratica hujus sæculi gloria satis clarissima, tamen, in illo tempore quo hic beatus vir coronam destinati a Deo martyrii meruit suscipere, adhuc maxima pars hominum gentilis superstitionis detinebatur errore[3].»

Le rapprochement que j'ai cru pouvoir faire entre la résistance des idolâtres et la rareté des inscriptions chrétiennes est-il fondé? J'en puis douter à cette heure, car ce qui est vrai pour les épitaphes ne l'est point pour les sarcophages. A ceux qu'avaient vus autrefois Ménard et Rulman sont venus s'ajouter d'autres débris remontant au ve et au vi^e^ siècle, plusieurs du style d'Arles, d'autres du type toulousain. On ne doit pas toutefois oublier que ces sortes de marbres n'appartiennent pas toujours aux pays où on les rencontre, et que souvent, à des époques diverses, d'anciens sarcophages sculptés ont été apportés du dehors pour recevoir les restes de personnages considérables[4]. Les plus anciennes des tombes qui nous occupent seraient-elles de ces monuments d'importation tardive? Le fait serait d'autant plus admissible que Nîmes, où abondent les restes de l'art antique, ne nous a encore, chose singulière et contrairement à ce que nous voyons dans les grands centres, donné aucun sarcophage à ornements qui remonte aux âges païens. L'élégante cité n'aurait donc point, selon toute apparence, possédé, au temps du Haut-Empire, une de ces officines spéciales qui devaient être et furent plus tard la souche des ateliers de sculpture funéraire chrétienne.

128

Ménard, *Antiquités de Nîmes*, t. VII, p. 491. — L'abbé Azaïs, *Notice sur saint Baudile.* — Lamothe, *Promenade d'un curieux dans Nîmes*, p. 25. — Germer-Durand fils, *Mémoires de l'Académie du Gard*, 1877, 1re part., p. 8. — Albin Michel, *Nîmes et ses tombeaux chrétiens*, p. 10. — (Ma planche XXVIII, fig. 2.)

Sarcophage sans couvercle, autrefois conservé dans le vestibule du monastère des Augustins, à Nîmes. Ménard, qui l'y avait vu, nous en a laissé une mauvaise gra-

[1] Voir, pour les résistances locales au développement du christianisme, S. Avit., *Homilia de rogationibus*, p. 152; S. August., *Epist.* XCI, § 8 (*Nectario*); S. Chrysostom., *De S. Babyla*, § 8.

[2] Tillemont, *Hist. ecclés.*, t. IV, p. 725.

[3] *Acta martyrii Baudilii*, § 4 (Bolland., 20 mai). Voir sur saint Baudile Gregor. Turon., *De gloria martyrum*, c. LXXVIII; *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 708.

[4] Introduction, § 1.

vure et une explication encore pire; son jugement n'est pas meilleur en ce qui touche l'âge du tombeau, qu'il attribue au xiie ou au xiiie siècle. Longtemps perdu, ce marbre a été retrouvé en 1871 et transporté dans un faubourg de Nîmes, à la chapelle de Saint-Baudile. Il est divisé en cinq compartiments par des colonnes torses que surmontent des arcades. Au centre se trouvait un sujet souvent reproduit, la représentation symbolisée de la résurrection du Christ : la croix accostée de deux soldats et surmontée du monogramme ☧ inscrit dans une couronne que tient le bec d'un aigle[1]. A la gauche est le Christ lavant les pieds de saint Pierre, puis marchant au supplice entre un soldat et Simon, qui porte la croix. Nous retrouvons ailleurs cette disposition systématiquement adoptée par les sculpteurs chrétiens pour éviter de montrer le Christ courbé sous l'instrument de son supplice[2]. A droite est, dans la forme ordinaire, la comparution devant Pilate. Une intention de symétrie fort visible, et dont il est bien d'autres marques, a fait terminer le bas-relief par deux personnages assis formant pendant[3]. Les motifs sculptés aux retombées des arcades ne sont, quoi qu'en ait écrit Ménard, que des reproductions banales de modèles courants dans les ateliers païens; on y retrouve, non pas des anges, mais de petits génies ailés, des coquilles entre deux dauphins et le vieux type de la colombe becquetant des fruits dans une corbeille renversée[4]. Le griffon gardien des sépultures, et qui se rattache de même au cycle ornemental des idolâtres, figure sur l'une des faces latérales de la tombe; l'autre porte de simples imbrications.

Notre marbre, sculpté au ive siècle si ce n'est au début du ve, appartient au type arlésien.

129

Anne Rulman, *Récit des anciens monuments qui paroissent encore dans les départements de la première et de la seconde Narbonnoise* (Bibl. nat., fonds français, ms. n° 8648, fol. 475). — Germer-Durand fils, *Mémoires de l'Académie du Gard*, 1877, 1re part., p. 6. — Albin Michel, *Nîmes et ses tombeaux chrétiens*, p. 14. — (Ma planche XXX, fig. 1.)

Reproduction du passage de la mer Rouge, l'un des types les plus fréquemment représentés sur nos sarcophages du ive siècle[5]. On y voit comme toujours le Pharaon au milieu de son armée qui s'engloutit; sous son char est la petite figure de tradition mythologique symbolisant la mer; puis à droite, devant un portique assez singulièrement placé dans le désert[6], et qui fait pendant à la ville d'où sortent les Égyptiens[7], Moïse touchant le flot de sa baguette, des Juifs menant leurs enfants et

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 24, 27, etc.
[2] *Ibid.*, p. 18.
[3] *Ibid.*, p. xiii et ci-dessus, p. 26.
[4] Introduction, § ii.
[5] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 50.
[6] Bottari, *Roma sotterranea*, tav. CXCIV.
[7] Voir, au sujet de ces dispositions fréquentes dans les bas-reliefs antiques, *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. xii, xiii.

portant à leur cou la farine enroulée dans le manteau, la colonne lumineuse qu'une flamme surmonte; en tête, Marie jouant du tambourin.

Ce bas-relief, brisé par le milieu, se trouve à Nîmes, chez M. Meynier de Salinelles, qui a bien voulu me le faire voir.

130

Germer-Durand fils, *Mémoires de l'Académie du Gard*, 1871, 1re part., p. 8. — Albin Michel, *Nîmes et ses tombeaux chrétiens*, p. 13. — (Ma planche XXX, fig. 3.)

Fragment de sarcophage appartenant de même à M. Meynier de Salinelles; la tombe entière présentait sept sujets, séparés par des colonnes alternativement surmontées de frontons et d'arcades; nous n'en possédons plus que la partie de gauche.

Dans le premier compartiment, on voit le Christ prédisant à saint Pierre sa renonciation prochaine; c'est par exception que l'apôtre ne fait pas, comme on le voit communément, un geste de dénégation[1]; à ses pieds est le coq. Viennent ensuite la guérison d'un aveugle, puis deux apôtres se tournant à droite et tendant la main vers le sujet central, où figurait probablement, de même que sur tant d'autres marbres[2], la résurrection, symbolisée par le monogramme posé sur la croix gemmée qu'accostent deux soldats.

Entre les frontons et les colonnes sont sculptés les motifs ordinaires : les corbeilles renversées, la colombe y becquetant des fruits, une couronne à lemnisques flottants.

Ce marbre me paraît être l'un des deux fragments provenant d'un même sarcophage dont on trouve un dessin grossier et sans aucune indication dans le recueil de Rulman[3]. Le sujet central y manque également. Les trois suivants représentent deux autres apôtres tournés vers la gauche, la guérison du paralytique et la remise des clefs à saint Pierre.

131

Albin Michel, *Nîmes et ses tombeaux chrétiens*, p. 16. — (Ma planche XXX, fig. 4.)

Chez M. Pocheville, mouleur, fragment de sarcophage en pierre représentant la Samaritaine debout devant le puits; il ne reste plus de la figure du Christ que sa main tendue en avant; le Seigneur était sans doute, comme sur tant d'autres sarcophages, représenté debout, contrairement au récit évangélique[4]. D'après une tradition conforme à ce texte, on montrait, dans la basilique de Sainte-Sophie de

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 65. — [2] Ci-dessus, p. 14 et pl. II, fig. 4, LIV, fig. 1, etc. — [3] Ci-dessous, n° 135. — [4] Joh., IV, 6.

Constantinople, la pierre, apportée, disait-on, de Palestine, sur laquelle s'était assis le Maître conversant avec la Samaritaine[1].

132

(Ma planche XXX, fig. 2.)

Vu chez le même mouleur un fragment de sarcophage appartenant à Mme Marestan. Il représente, sous une arcade que soutiennent deux colonnes, l'hémorroïsse prosternée devant le Christ et touchant le bord de son vêtement. Ce débris, d'une dimension peu ordinaire, mesure 76 centimètres de hauteur.

133

Albin Michel, *Nîmes et ses tombeaux chrétiens*, p. 15. — (Ma planche XXIX, fig. 3.)

La multiplication des pains, Moïse détachant sa chaussure, tels sont les sujets que représente un fragment de sarcophage chrétien récemment découvert à Nîmes, dans les fouilles d'une construction. Les deux sujets sont fréquemment répétés dans les bas-reliefs funéraires; c'est cependant la première fois que je rencontre sur notre sol le trait relatif à l'histoire de Moïse.

On s'est étudié à chercher le sens symbolique qu'il peut offrir; avec saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin et saint Isidore de Séville, on y a vu une figure de l'ordre donné au chrétien de dépouiller toute chose terrestre pour se vouer au service du Seigneur[2]. Saint Grégoire de Nysse a tiré de ce fait une allusion à

[1] Codinus, *De structura templi S. Sophiæ*, éd. de Bonn, p. 142. De nombreux souvenirs matériels se rattachant ainsi à la personne du Christ viennent d'être relevés par un jeune et savant membre des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, M. Diehl, à propos d'une pierre trouvée à Élatée par son confrère M. Pâris. (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1885, p. 28 et suiv.) Cette pierre porte l'inscription :

+ ΟΥΤΟϹ ЄϹΤΙΝ
Ο ΛΙΘΟϹ ΑΠΟ
ΚΑΝΑ ΤΗϹ ΓΑ
ΛΙΛЄΑϹ ΟΠΟΥ
ΤΟ ΥΔΩΡ ΟΙΝΟΝ
ЄΠΟΙΗϹЄΝ Ο ΚϹ
ΗΜΩΝ ΙϹ ΧϹ +

Elle paraît être celle-là même qu'un pèlerin du VIe siècle, Antonin de Plaisance, a vue à Cana et sur laquelle, dit-il, le Christ était couché lorsqu'il accomplit le miracle de l'eau changée en vin : «Deinde venimus in Canan, ubi Dominus fuit ad nuptias et accubuimus in ipso accubitu ubi ego indignus parentum meorum nomina scripsi.» (*De locis sanctis quæ perambulavit Antoninus Placentinus, Itineraria et descriptiones Terræ Sanctæ*, t. I, p. 93, publiés par la Société de l'Orient latin.) Ce texte rappelle en même temps le passage où saint Jérôme nous parle de saint Hilarion s'étendant aussi, par dévotion, sur le lit qui avait été celui de saint Antoine (*Vita S. Hilarionis eremitæ*, § 31 : «Jacebat in stratu ejus et quasi calens adhuc cubile deosculabatur»), et les nombreux proscynèmes dans lesquels les voyageurs des temps antiques ont, par une coutume touchante, inscrit les noms des personnes qui leur étaient chères (*Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 431).

[2] S. Gregor. Naz., *Orat.* XLV, § 19; S. August., *Sermo* CI, § 7; Isid. Hispal., *Questiones in Exodum*, c. VII, *De igne in rubo*.

l'entrée du fidèle dans la mort. En évoquant devant une tombe le souvenir du chef des Hébreux, l'illustre Père parlait ainsi : « Le défunt a quitté l'Égypte, c'est-à-dire l'existence matérielle et grossière; il a traversé non la mer Rouge, mais la mer brumeuse et sombre de cette vie; il a ôté « la chaussure de la vie » (τὸ ὑπόδημα τῆς ψυχῆς), afin que le pied immaculé de l'âme foulât seul la terre sainte où l'on contemple Dieu [1]. »

Ce marbre a été acheté par M. Héron de Villefosse, qui l'a donné au musée du Louvre.

134

Albin Michel, *Nîmes et ses tombeaux chrétiens.* — (Ma planche XXXVI, fig. 3.)

Le grand séminaire de Nîmes possède un cippe de pierre haut de 63 centimètres sur lequel se détache un homme portant un animal sur ses épaules. Au-dessous de ce personnage se trouvait une inscription, aujourd'hui effacée. En haut et à sa gauche on retrouve un M placé comme le serait celui de la formule *Dis manibus.* La sculpture, de bas temps et d'une main inhabile, est-elle chrétienne? Le fait me semble fort douteux. Les figures de l'espèce sont très fréquentes chez les païens, et j'en rencontre à chaque instant de nouveaux types. On peut rappeler entre autres l'image d'un jeune servant de sacrifice qui, dans une des fresques de la maison de Livie, est représenté portant un agneau sur ses épaules [2]. Notre stèle, découverte à Nîmes, a été donnée au grand séminaire par M. Germer-Durand.

A Athènes, à Constantinople, on a rencontré des statuettes du Bon Pasteur [3]. Il s'agit là d'exceptions fort rares, car les chrétiens, qui multiplièrent les bas-reliefs, n'en répugnaient pas moins à représenter en ronde bosse la figure divine. Ils y voyaient sans doute un de ces *sculptilia* proprement dits que maudissaient les Écritures [4], et que repousse encore aujourd'hui l'Église grecque. Rien n'eût mieux rappelé en effet ces idoles détestées par nos pères et contre lesquelles saint Justin s'élève avec une si chaude éloquence [5].

135

Je place ici, à défaut de savoir exactement où les classer, plusieurs sarcophages ou fragments grossièrement dessinés par Rulman, dans son recueil inédit des monuments des deux Narbonnaises [6]. On y trouve d'abord un tombeau dont nous pos-

[1] *Oratio habita in funere Meletii, episcopi Antiochiæ* (*Opera*, t. III, p. 594).

[2] Renier et Perrot, *Les peintures du Palatin* (*Revue archéologique*, 1870-1871, pl. XXI).

[3] Bayet, *La peint. et la sculpt. chrét. en Orient*, p. 30.

[4] *Exod.*, xx, 4; *Levit.*, xxvi, 1; *Deut.*, vii, 5; xxvii, 15.

[5] *Apologia* i, § 9.

[6] Bibl. nat., fonds français, n° 8648, fol. 47.

sédons encore, je le crois, un débris[1]. Il représente la prédiction du reniement, la guérison d'un aveugle, deux groupes d'apôtres, entre lesquels avait existé un sujet central disparu, puis le paralytique et la remise des clefs à saint Pierre.



La face de l'autre tombe se divisait en cinq compartiments; les colonnes torses qui les encadraient étaient alternativement surmontées d'arcades et de frontons.



Dans le premier bas-relief à gauche, on voyait saint Paul les mains liées sur le dos, et près de lui un soldat tenant son épée; au fond se dressait la colonne qui parfois, dans cette scène, se retrouve surmontée d'une proue[2]. Sur un sarcophage de Marseille qui offre le même sujet, le cadre voisin nous montre l'arrestation de l'apôtre[3]; il en a pu être ici de même. La résurrection symbolisée figurait au centre dans la forme ordinaire : les deux soldats gardiens du saint Sépulcre étaient assis au pied d'une croix surmontée du monogramme, inscrit dans une couronne qu'un aigle tenait dans son bec. Venait ensuite l'image du Seigneur arrêté et conduit à Pilate. Entre les arcades et les frontons se détachaient des couronnes à lemnisques flottants et des génies portant des couronnes.

Un bas-relief de Saint-Maximin, disposé sur le même plan, représente de même la décollation de saint Paul, l'image symbolique de la résurrection du Christ et la comparution devant Pilate[4].

[1] Voir n° 130. — [2] Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 75, 79, etc. Voir ici même, p. 46 et 151. — [3] Cf. p. 46. — [4] Voir ma planche LIV, fig. 1.

IMPRIMERIE NATIONALE.

136

Un autre fragment (fol. 65) paraît provenir de la partie gauche d'un couvercle de tombe.



Au milieu était un cartouche soutenu par deux génies ailés, dont un seul subsistait quand fut exécuté le dessin. On y voyait ensuite Moïse détachant sa chaussure pour obéir au Seigneur, dont la main apparaissait dans les airs; puis un sujet qui se retrouve sur des sarcophages de Vérone[1] et de Mantoue[2] : un personnage vêtu du *pallium* a devant lui un chien assis, levant la patte droite et ouvrant la gueule. M. le commandeur de Rossi voit ingénieusement, dans cette scène, dont notre marbre donne un nouvel exemple, un trait tiré d'Actes inédits que publiera bientôt M. Studemund et dont le texte nous montre le chien de Simon le Magicien, doué miraculeusement de la parole[3]. Ce serait un emprunt de plus fait par les artistes anciens aux légendes apocryphes[4].

Le dessin de Rulman porte les mots : «Marbre de M. Tournier, trouvé au jardin de Coston.»

137

Le bas-relief donné par Rulman, au folio 66, a fait partie de la face d'une tombe décorée de sujets et de strigiles. On y reconnaît le miracle de la multiplication; il ne restait plus, au temps de Rulman, que la main du Christ et l'apôtre tenant les

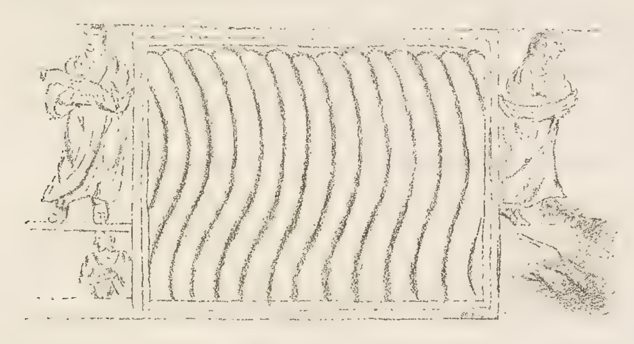
[1] M. Gailhabaud a donné (*L'Architecture du ve au xviie siècle*, t. III, au début du volume, sarcophage des saints Siméon et Jude) une bonne gravure de ce marbre, souvent reproduit.

[2] Odorici, *Di un antico sarcofago di Mantova* (*Lucciola*, journal de Mantoue, 25 juin 1855); Garrucci (*Storia dell' arte cristiana*, t. V, pl. CCCXX, n° 2) a donné un meilleur dessin du monument.

[3] De Rossi, *Bullettino*, 1882. p. 107, 108.

[4] Voir p. 46 et 148.

poissons ou les pains. Un registre inférieur contenait un sujet qu'il serait hasardeux de vouloir déterminer. On voyait, à l'extrémité de droite, une figure vêtue du *pallium*. Au bas du dessin est écrit ce seul mot «Besserié».



138-139

Le même antiquaire a dessiné deux autres monuments, pour lesquels je dois faire mes réserves.

Je trouve au folio 53 de son recueil un fragment où figurent trois apôtres debout sous des arcades que soutiennent des colonnes et regardant à droite en levant le bras en signe d'acclamation. C'est là un type commun, et l'on est porté à recon-



naître tout d'abord, dans ce bas-relief, une partie de la face d'un tombeau divisée en sept compartiments; le reste devait porter au centre la figure du Christ, puis celles des neuf autres apôtres se tournant vers lui. Le style de l'architecture me fait toutefois craindre qu'il ne s'agisse ici d'une sculpture du XIe ou du XIIe siècle, copiée sur

quelque sarcophage antique, ainsi qu'il a été fait à Bâle, pour une pierre que j'ai récemment signalée[1].

Au folio 156 est l'image très effacée d'une tombe sans couvercle où se voient, à côté des figures d'Adam et d'Ève, des représentations tellement singulières que je ne puis m'y arrêter. Si le dessinateur a réellement eu sous les yeux un bas-relief antique, il l'a du moins interprété de manière à le rendre méconnaissable.

140

Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCXCV, n° 8. — (Ma planche XXXII, fig. 3.)

Le registre d'entrée du musée Calvet, à Avignon, porte comme acheté à un marchand de Nîmes ce marbre, dont on ignore la provenance. C'est un fragment de couvercle de sarcophage. A la gauche d'un cartouche sans inscription accosté par deux génies ailés, est un débris de la figure de Jonas rejeté par le monstre et couché sur le rivage; à droite, la mer Rouge, où disparaissent les Égyptiens, Moïse précédé d'un enfant et d'un personnage dont la tête est brisée; puis la base de la colonne miraculeuse qui guida les Israélites. Vient ensuite un groupe de sept Hébreux recueillant les cailles du désert. Ce dernier sujet est reproduit sur des tombes d'Arles et de Pise[2]; on le remarque également dans l'une des mosaïques de Sainte-Marie-Majeure[3].

141

BELLEGARDE.

(Ma planche XXXI, fig. 1.)

Sarcophage très ruiné et sans couvercle appartenant à M. de Bernis; il se trouve chez ce dernier, dans sa propriété de la Marine, commune de Bellegarde.

Sous l'armée égyptienne sortant d'une ville et s'abîmant dans les flots, sont couchées trois petites figures d'origine mythologique symbolisant l'Égypte, le Nil et la mer. A l'autre rive, dans le désert, on voit devant un haut portique Moïse touchant les flots de sa baguette, puis la colonne lumineuse, et Marie avec son tambourin à la tête des Hébreux portant leur farine et conduisant leurs enfants.

142

(Ma planche XXXI, fig. 2.)

Cet autre marbre, qui se trouvait dans la même propriété, a été donné par M. de

[1] *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, 1883, p. 443, 444.

[2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. XXXII; Lasinio, *Raccolta di sarcofagi del campo santo di Pisa*, tav. CXCIV.

[3] Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCXIX, n° 3.

Bernis à la cathédrale de Nîmes; M. Révoil l'y a placé avec son habileté ordinaire et en a fait un autel. C'est une tombe de forme évasée, comme nous en trouvons tant dans le Sud-Ouest. Le bas-relief représente un long portique à colonnes torses, devant lequel on voit le Christ barbu, c'est-à-dire divinisé [1], au milieu de ses apôtres. Le Seigneur sur un trône à *scabellum* enseigne; il tient le *volumen* sacré de la main gauche, c'est-à-dire du côté où les anciens plaçaient ordinairement saint Pierre. Les apôtres sont assis sur des sièges dont les bras sont formés par des dauphins, figure très employée par les païens et les chrétiens dans l'ornementation des meubles [2]. Au second plan se montrent les têtes de six personnages assistant à la scène. Nous avons rencontré ce même type à Arles et à Rignieux-le-Franc [3].

143

SAINT-GUILLEM-DU-DÉSERT.

L'abbé Léon Vinas, *Visite rétrospective à Saint-Guillem-du-Désert.* — (Mes planches XXXIV et XXXV, fig. 1.)

Un village des environs d'Aniane, Saint-Guillem-du-Désert, tire son nom d'un illustre personnage du IXe siècle, «Guilem au cort nés», duc d'Aquitaine, l'un des capitaines de Charlemagne. Ce guerrier, disent les chansons de geste, fut le héros d'une terrible bataille livrée, aux Aliscamps, contre les Sarrasins, et dont les milliers de sarcophages d'Arles auraient reçu les victimes chrétiennes. Après des exploits restés célèbres dans la mémoire de nos aïeux et que redirent à l'envi les historiens et les poètes, Guillem fonda, dans une gorge sauvage, un cloître où il finit saintement sa vie [4].

Une portion de ce cloître, une église sont demeurées debout, et dans l'église se trouvent encore les débris de deux sarcophages qui rappellent le nom de l'illustre vaincu des Aliscamps. L'un reçut, dit-on, sa dépouille; l'autre, les restes de ses deux sœurs, Albane et Bertrane. Là, comme souvent ailleurs dans notre pays, les Huguenots ont marqué leur passage; ils ont mutilé ce dernier tombeau et, quelque temps après la Révolution française, celui que la tradition attribue à saint Guillem a été presque entièrement détruit.

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 19.

[2] *Virgilii picturæ antiquæ ex codicibus Vaticanis*, ed. Ang. Maio, tab. XXXVIII, XXXIX; *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. IV et XVII.

[3] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. IV. Ci-dessus, pl. IV, fig. 2.

[4] Mabillon, *Acta sanctorum ordinis Benedictini*, sæc. IV, t. I, p. 76; *Vita beati ac gloriosissimi confessoris Christi Willelmi*, § 9; Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, l. VI, § 3; Jonckbloet, *Guillaume d'Orange*, *Chansons de geste des XIe et XIIe siècles*, t. I, p. 215; *La bataille d'Aleschans* :

> A icel jor que la dolor fu granz
> Et la bataille orrible en Aleschans
> Li cuens Guillaumes i soffri granz ahans.

Voir, pour les chansons de geste relatives à Guillaume au court nez, Paulin Paris, *Les manuscrits français de la bibliothèque du Roi*, t. III, p. 147; Renouvier, *Histoire et antiquités de l'abbaye de Saint-Guillem-du-Désert*. L. Gautier, *Les Épopées françaises*, t. IV, p. 72. 73.

Lorsqu'en 1849, je vins étudier ces monuments, le premier avait été reconstruit, avec force restaurations, dans la chapelle des fonts baptismaux. C'est un ouvrage de l'école du Sud-Ouest, de travail fort barbare, remontant au VI[e] ou au VII[e] siècle. La face est divisée en sept compartiments, dans lesquels se détache la figure du Christ debout entre les douze apôtres; plusieurs portent comme lui le *volumen;* un *scrinium* carré se voit aux pieds de ceux qui occupent les deux extrémités. Le côté gauche nous montre Adam avec Ève tenant la pomme; entre eux est le serpent enroulé autour de l'arbre; l'autre face, fort ruinée, représente les jeunes Hébreux dans la fournaise et deux bourreaux attisant les flammes (pl. XXXV, fig. 1). Le couvercle, dont la partie antérieure s'incline comme le versant d'un toit, est divisé, de même que le grand bas-relief; des rinceaux de vigne et une sorte de plante ornementale souvent reproduite par les sculpteurs de l'âge mérovingien remplissent les quatre compartiments extrêmes. Dans celui du milieu, on voit Daniel debout entre un lion et une lionne. Le corps du prophète est brisé, il n'en reste plus que la tête et les jambes; derrière lui, comme derrière plusieurs des personnages de la face principale, sont ces draperies relevées qui se voient fréquemment sur les sarcophages de nos provinces du Sud-Ouest, et dont autrefois les bonnes gens de Toulouse expliquaient si singulièrement la présence[1]. Je dois à l'obligeance de M. Révoil la photographie de la face et du côté droit de notre marbre.

Je n'ai aucune reproduction du sarcophage attribué à saint Guillem. Il en restait, quand je l'ai vu, quelques débris, qui, paraît-il, ont souffert depuis de nouvelles atteintes. Après la destruction de toutes les parois verticales, son fond retourné avait servi de marche à l'autel de la Vierge, et à peine retrouvait-on, sur la tranche de cette dalle, les pieds de six ou sept personnages qui décoraient le devant de la tombe. Des restes d'urnes posées à terre m'ont montré que l'on y voyait le miracle de Cana; au coin de gauche, une main tendue vers le bas d'un *pallium* devait être celle de l'hémorroïsse. Les faces latérales sculptées, contre l'ordinaire, en très haut relief et avec beaucoup de soin, avaient conservé d'un côté quatre pieds et la base d'un arbre où s'enroulait un serpent; là avaient été les figures d'Adam et d'Ève; on voyait derrière eux les pieds d'un personnage les expulsant du paradis terrestre[2]. A droite, trois arcades basses d'où s'échappaient des flammes, et par-devant les pieds d'un homme; le bas-relief représentait donc les trois Hébreux dans la fournaise et un bourreau attisant le feu. Une chambre du clocher de l'église contenait la partie supérieure d'un des trois jeunes martyrs juifs, vêtu de court, les cheveux longs, avec bonnet phrygien et les bras en prière. Une main posée sur les objets

[1] Ci-dessous, p. 127. — [2] Cf. *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 34, 35.

ronds, que j'ai retrouvée dans la même chambre, montre que sur la face principale de la tombe on avait figuré la multiplication des pains. Le travail de ce sarcophage est fort bon, et les personnages y sont de grandeur exceptionnelle; il n'est guère postérieur au IVe siècle et doit sortir des ateliers de la Provence.

Un passage d'anciennes annales nous apprend qu'en l'année 812, Charlemagne fit venir de Nîmes et transporter au monastère d'Aniane du marbre et des colonnes[1]. A cette date, qui correspond à celle de la mort de saint Guillem[2], remonte peut-être l'importation de la tombe dans laquelle, suivant la tradition, ce personnage aurait reçu la sépulture[3].

144

ANIANE.

J'indiquerai pour mémoire, et à raison de sa ressemblance avec nos sarcophages, un devant d'autel mérovingien de marbre blanc que j'ai vu, à Aniane, chez M. Verdière, juge de paix. Au milieu est le monogramme ☧ inscrit dans un cercle et accosté de l'A et de l'ω sculptés à rebours. Des rinceaux entourent ce signe du Christ.

145

Noguier, *Bulletin de la Société archéologique de Béziers*, 1879, p. 160 et pl. C.
(Ma planche XXXII, fig. 1 et 2.)

Je dois à M. Noguier, l'habile antiquaire de Béziers, la connaissance d'un sarcophage de marbre, actuellement conservé dans le domaine de Piquo-Talen, commune de Castelnau-de-Guers, près de Pézenas. Il a appartenu à M. Curé, ancien député, et M. Noguier pense qu'il doit venir d'Aniane. C'est un monument fort barbare et probablement du VIIe siècle, orné de trois figures; que séparent des pampres. Le Christ enseignant et tenant de la main gauche un long *volumen* occupe le milieu du bas-relief; des deux côtés sont des apôtres. Ainsi que nous le voyons souvent sur les tombes de la contrée, des draperies soutenues par des anneaux sont relevées au-dessus des personnages. Des imbrications décorent le couvercle, fait en forme de toit; sur le versant de face est sculpté, entre des rinceaux, le monogramme du Christ accosté de l'A et de l'ω.

[1] «Fecit idem (Karolus) a parte meridiana prope litore maris, in comitatu Magdalenense, in honore Domini nostri Jesu Christi, seu perpetue Virginis genitricis Dei Marie, cujus basilicas composuit, auroque et argento adornavit; ad cujus structuram cum columnas et marmora habere non posset, Nemauso civitate cum magna diligentia adduci precepit; et collectis thesauris suis de regnis singulis, in Aniano monasterio adduci precepit.» (Extrait des Annales d'Aniane, dom Vaissete, *Histoire de Languedoc*, t. I, *Preuves*, p. 19.)

[2] *Ibid.*, t. I, p. 468.

[3] Pour ces importations, voir mon Introduction, § IV.

146

SAINT-GILLES.

De Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana*, 1866, p. 63; 1867, p. 5. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 128, et tav. CCCLXXXV, 1; cf. t. I, p. 36. — Héron de Villefosse, *Gazette archéologique*, 1877, p. 163. — (Ma planche XXXVI, fig. 2.)

En 1865, des fouilles opérées dans la crypte de l'église de Saint-Gilles ont fait découvrir un fragment de couvercle de sarcophage chrétien. Aux deux côtés d'un cartouche sans épitaphe que soutiennent des génies ailés, sont placés en regard les trois jeunes Hébreux refusant d'adorer le buste de Nabuchodonosor, et les trois mages apportant leurs présents au Seigneur. Ces deux scènes se retrouvent ailleurs ainsi mises en pendant, et les deux savants italiens qui ont publié notre monument se sont accordés à reconnaître dans ce rapprochement une sorte de confusion, d'identification symbolique et voulue entre deux groupes de personnages abandonnant l'idolâtrie pour la foi. Un point particulier, qui se remarque sur des marbres de Milan et de Luxembourg [1], est de nature à confirmer cette opinion; je veux parler de l'étoile, qui, toujours représentée au-dessus des mages, est ici transportée au côté des trois jeunes Hébreux. Elle mérite d'autant plus l'attention que par sa forme elle paraît représenter le monogramme du Christ; c'est là un point que j'ai fait ressortir ailleurs, en rapprochant nos marbres d'une fresque des catacombes romaines [2]. Faite en forme de roue comme à Saint-Gilles, c'est-à-dire inscrite dans un cercle que rejoignent ses rayons, l'étoile n'est autre chose que le *signum Christi;* aux preuves que j'en ai données s'ajoute le bas-relief d'un autel mérovingien trouvé près d'Aix, et où une étoile de ce type est cantonnée de l'AΩ, comme nous le voyons pour le monogramme même [3].

On me permettra de noter ici, quoique très incidemment, un détail relatif au costume antique.

Dans son commentaire sur Daniel, saint Jérôme dit que, d'après les Juifs, les trois jeunes hommes qui résistèrent aux ordres de Nabuchodonosor et furent condamnés au supplice du feu étaient des eunuques : « Arbitrantur Hebræi Ananiam, Misael et Azariam fuisse eunuchos [4]. » Sans imaginer aucunement que les sculpteurs chrétiens se soient arrêtés à ce détail, je me bornerai à faire remarquer que,

[1] Allegranza, *Sacri monumenti antichi di Milano*, t. IV, et ci-dessus, p. 11.

[2] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 24-27.

[3] *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1882, p. 187.

[4] Manuscrit *Vaticanus latinus* n° 3864, f[os] 24, 25, 33 au verso. Voir, pour les reproductions de ces miniatures, les planches XXXVIII, XL et LVII de Berger, *Commentatio de personis, larvis seu mascheris*, Francofurti, 1723, in-4°.

dans les miniatures jointes au manuscrit de Térence du Vatican, le costume de Chéréas déguisé en eunuque est exactement celui sous lequel, ici comme ailleurs, nous voyons représenter les trois jeunes Hébreux. Tel est également, sur les contorniates, l'habillement de l'eunuque Atys[1]. Ces sortes de gens portaient donc le bonnet, la tunique et les pantalons des Orientaux.

147

MOISSAC.

Dessin de Beauméni, daté de 1772, dans les manuscrits de Tersan (Bibl. nat., fonds français, n° 6954, pièce 227). — *Magasin pittoresque*, 1842, p. 268. — Nodier et Taylor, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, Languedoc*, t. I, 2e part., pl. LXVII *bis*, LXIX *bis* et table des matières. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 132, et tav. CCCLXXXVIII. — (Ma planche XXXVI, fig. 1.)

L'un des plus beaux sarcophages à ornements que nous possédions en France se trouve à Moissac. Ce marbre, que je connais seulement par ses reproductions nombreuses, est posé sur deux débris de colonnes surmontées par des chapiteaux dont je n'ai pu me procurer la photographie. La face de la cuve, évasée suivant la mode de la contrée, est divisée par des pilastres en sept compartiments; celui du centre contient le monogramme ☧ inscrit dans une couronne et surmonté de deux draperies relevées; au-dessous, deux colombes buvant dans un vase. Les autres sections sont décorées de vignes et de plantes ornementales; il en est autant du couvercle de cette tombe et de ses petits côtés. Elle a, d'après la tradition, reçu les restes de saint Raymond de Montpézat, abbé de Moissac au XIIe siècle. C'est une œuvre de l'époque mérovingienne.

148

LAVAUR.

M. Grellet-Balguerie, juge à Lavaur, a communiqué au Comité des travaux historiques le dessin d'un sarcophage de marbre découvert dans cette ville en 1866. La façade et les petits côtés de la tombe, de forme évasée, sont couverts d'ornements où figurent, entre des pilastres cannelés, des rinceaux de vigne s'échappant d'un vase. Au centre est le monogramme ☧ encadré de lierres.

[1] Ch. Robert, *Les phases du mythe de Cybèle et d'Athys* (*Revue numismatique*, 1885, pl. I, II, III).

149

TOULOUSE.

Dom Vaissete, *Histoire de Languedoc*, t. II, p. 173; même *Histoire*, édition de Du Mège, t. III, p. 145 et Additions, p. 29. — Du Mège, *Archéologie pyrénéenne*, atlas des prolégomènes, pl. XLIX. — *Monographie de l'insigne basilique de Saint-Saturnin*, p. 91 (1854, in-18). — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 64, tav. CCCXXXIX, nos 1-4. — (Ma planche XXXVII, 1, 2, 3.)

«Messieurs les chanoynes de Saint-Sernin, voyant que un des illustres monuments de l'antiquité, la chapelle où plusieurs de nos Comtes sont ensevelis, qui se tient à la muraille de l'église devant l'hospital Saint-Jacques, s'en alloit perdre... prièrent Messieurs les Capitouls de l'empêcher, en réparant la chapelle et en la fermant avec des grilles de fer, lesquels entreprindrent gayement cet ouvrage religieux, qu'ils avoient proposé au Conseil, et après ils y mirent les armes du Roy, de la ville et les leurs.»

Tel est le fait que constatent les Annales municipales de Toulouse[1]. Accomplie en 1648, l'opération préservatrice n'avait pas suffi, paraît-il, à dégager entièrement les célèbres tombeaux des Comtes, car une lettre conservée dans les papiers des Bénédictins constate l'état d'abandon où ils étaient encore en 1730. Cette lettre, adressée à dom Vaissete, est signée par M. Mariotte, greffier et secrétaire des États généraux de Provence[2]. «Mon Révérend Père, écrit-il, j'ay fait dessigner l'élévation de quatre tombeaux qui se voyent dans une chapelle abandonnée ou plustost un réduit sous une voûte contre la muraille hors l'église de Saint-Sernin; l'indication que vous aviez donnée de la page de l'Histoire de Catel où il est parlé de Guillaume et Pons Taillefer, comtes de Toulouse, a servi à faire trouver sans peine ces monuments, dont il est aussi fait mention dans les Annales de la ville de Toulouze; il a fallu obtenir la permission de creuser et d'ôter les décombres qui cachoient une partie des colonnes et des bazes qui soutiennent ces sépulcres, et couvroient même les inscriptions qui servent à les reconnoître[3].»

La chapelle dont parle ainsi Mariotte, et dont on trouvera l'image dans l'*Histoire générale de Languedoc*, est demeurée telle que dom Vaissete l'avait vue. A travers la grille qui la protège, on aperçoit deux sarcophages antiques qui occupent les deux côtés; l'un est orné de cannelures. Au fond en est un autre de petite dimension, que surmonte une grande cuve de marbre portée sur des piliers; c'est dans cette dernière que reposaient les restes du comte Guillaume Taillefer, mort peu de temps après l'année 1037.

Sur le sarcophage même, dont la face principale rappelle celle d'une autre tombe

[1] T. VIII, p. 103 (manuscrits de l'hôtel de ville). — [2] *Histoire générale de Languedoc*, t. II, p. 173. — [3] Bibl. nat., dép. des manuscrits, collection de Languedoc, t. XXI, fol. 110.

de Toulouse [1], sont figurés dans neuf compartiments le Christ et huit de ses apôtres. Les petits côtés de ce marbre, toujours demeurés, paraît-il, hors de la portée des visiteurs, sont, comme nous le voyons souvent pour ces sortes de bas-reliefs latéraux, d'une bonne conservation [2]; ils portent des sculptures que le savant M. Roschach a bien voulu dessiner pour mon recueil. A gauche est le buste du défunt dans un médaillon que soutiennent deux personnages vêtus du *pallium*, et au-dessus desquels sont les rideaux drapés qu'ont si souvent reproduits les sculpteurs de l'école aquitaine; nous trouvons à droite une édicule fermée, à porte battante, posée sur une base entre deux hommes dont l'un tient le *volumen*. Ce sujet, qui se montre une autre fois dans un sarcophage de Béziers, paraît être la représentation du saint Sépulcre entre les princes des apôtres.

On a placé sur cette tombe un couvercle d'un autre style et provenant d'un plus grand sarcophage. Des pilastres cannelés le divisent en trois compartiments; au milieu est le Seigneur, imberbe, à cheveux longs, debout entre quatre de ses disciples; à gauche, le miracle de Cana; en regard, la multiplication des pains; à chaque extrémité, un génie ailé, nu, tenant une torche renversée. Fréquemment reproduites par les artistes païens, ces sortes de figures funéraires n'appartiennent pas au canon ordinaire de la sculpture chrétienne; nous en avons pourtant, dans le sud-ouest de la Gaule, quelques exemples. Il s'agit ici, selon toute apparence, d'un vieux modèle d'atelier introduit, avec tant d'autres, comme un *simplex ornamentum*, suivant l'expression de Tertullien [3], dans la décoration des tombes des fidèles.

Comme la plupart des couvercles de style antique, celui dont je parle se compose d'une façade sculptée se dressant à angle droit sur le bord de la dalle qui ferme le tombeau. Ses deux côtés représentent, à la suite d'un pilastre plat, la palme, le monogramme du Christ et un dauphin.

150, 150 A.

Du Mège, *Archéologie pyrénéenne*, pl. LXV, nos 4 et 5. — *Monographie de l'insigne basilique de Saint-Saturnin*, p. 98. — (Ma planche XXXVIII, fig. 2.)

Deux morceaux de sarcophages de forme évasée. Ils sont encastrés dans le mur extérieur de la chapelle des Comtes; sur le premier est un chasseur attaquant un sanglier; au registre du bas, deux béliers se battant; à droite, un pilastre cannelé, derrière lequel on voit un berger appuyé sur son bâton.

Second fragment: trois chèvres et un chien, débris d'une des scènes pastorales fréquemment représentées par les premiers chrétiens.

[1] Pl. XLI. — [2] Pl. LIV, LV, et ci-dessus, n° 8. — [3] *Adversus Marcionem*, lib. II, c. XXII.

151

Du Mège, *Description du musée de Toulouse*, n° 435. — Nodier et Taylor, *Voyages pittoresques dans l'ancienne France. Languedoc*, t. I, 1re part., pl. XXXI. — Roschach, *Musée de Toulouse*, n° 705. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 131, et tav. CCCLXXXVII, n° 9. — (Ma planche XXXVIII, fig. 1.)

Sarcophage de forme évasée, tiré du cimetière de Saint-Saturnin. Au centre, on voit un homme attaquant un sanglier dans un bois; le groupe est encadré par deux personnages d'une stature beaucoup plus haute, armés d'épieux, tenant chacun un cheval et qui rappellent par leur attitude les Dioscures sculptés sur de nombreux bas-reliefs, parmi lesquels je compte un sarcophage chrétien d'Arles[1]. La place qu'occupent ici ces cavaliers, leur taille surhumaine, qui, dans l'art antique, caractérise la divinité, permettent de penser qu'il s'agit ici de Castor et Pollux, héros amis de la chasse au sanglier et qui y suivirent Méléagre, ainsi qu'en témoignent Apollodore, Ovide, Hygin et les peintures de deux vases célèbres[2]; j'ajoute qu'un fragment de candélabre du musée Chiaramonti nous montre, comme ici, les Dioscures à côté d'un chasseur de sanglier[3]. Le sarcophage de Toulouse apporte donc une nouvelle preuve de l'emploi fait à une basse époque d'anciens modèles conservés dans les ateliers de sculpture[4]. En ce qui touche les deux héros protecteurs de Rome, notre marbre et le candélabre du musée Chiaramonti tendraient à prouver qu'à côté des autres caractères que leur attribuent les anciens[5], ils étaient aussi considérés comme des divinités protectrices des chasseurs.

Des pampres ornent le sarcophage et son couvercle, dont la photographie me manque. Je reproduis ce dernier morceau d'après un dessin du P. Martin. Au



centre est le monogramme du Christ inscrit dans une couronne que soutiennent dans les airs deux génies nus et ailés, du type païen.

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 38. Voir à ce sujet le sentiment de M. de Witte, *Bulletin de la Soc. des antiquaires de France*, 1878, p. 52.

[2] Apollod., *Bibliotheca*, l. I, c. VIII, § 2; Ovid., *Metam.*, l. VIII, v. 372 et suiv.; Hygin., *Fab.*, 173; le vase François et une coupe de Chiusi (*Monumenti inediti dell' Instit. archeol.*, t. IV, tav. LIV et LIX.)

[3] *Museo Chiaramonti*, éd. in-fol., t. I, tav. IX. Castor et Pollux sont habituellement représentés nus. On les voit toutefois vêtus sur une lampe publiée par M. Maurice Albert (*Le culte de Castor et Pollux en Italie*, pl. II, fig. 2), sur un miroir étrusque compris dans le recueil de Gerhard (*Etruskische Spiegel*. pl. CCLV A, fig. 1), qui croit les reconnaître encore, habillés de même, sur toute une série d'objets semblables (pl. XLV-XLVIII et p. 257). Voir en outre Collignon, *Revue archéologique*, juin 1881, pl. X.

[4] Introduction, § II.

[5] Maurice Albert, *Le culte de Castor et Pollux en Italie*, p. 31 et suiv.

152

Du Mège, *Description du musée de Toulouse*, n° 439. — (Ma planche XXXVIII, fig. 3.)

Fragment de la face antérieure d'un tombeau de forme évasée, que des pilastres divisent en trois compartiments. Ceux des extrémités étaient ornés de vignes et de raisins. Au milieu, le sculpteur avait superposé deux sujets, dont un seul subsiste; il représente un pasteur debout, le coude appuyé sur un bâton, puis un enfant montant sur les reins d'un homme pour cueillir des olives. C'est une de ces scènes champêtres dont les tombeaux chrétiens et païens nous fournissent d'autres types. Cette sculpture, de style barbare, ne me paraît pas antérieure à la fin du VIe siècle. Elle vient du cimetière de Saint-Saturnin.

153

Du Mège, *Description du musée de Toulouse*, n° 432. —Roschach, *Musée de Toulouse*, n° 707. —Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 109, et tav. CCCLXXIII, nos 1, 2, 3 [1]. — (Ma planche XXXIX, fig. 1, 2, 3.)

Même provenance. Tombe de marbre à sept compartiments et de forme évasée. Au centre, le Christ debout, imberbe, tenant de la gauche le bas du *volumen*, sur lequel il appuie deux doigts de la main droite; de chaque côté du Seigneur, cinq apôtres. Sur l'une des faces latérales, un chasseur attaque un lion, auquel un homme placé plus loin lance une flèche. L'autre côté du tombeau porte un berger avec bâton et syrinx au milieu de son troupeau; un chien est dans le haut du cadre; au bas, deux béliers se battent à coups de tête.

Un sarcophage chrétien du VIe siècle où se voit l'image des Dioscures vient de montrer une fois de plus l'usage fait des anciens types dans les ateliers du moyen âge; la figure du chasseur représenté sur notre marbre, ainsi que sur une tombe de Clermont[2], nous en apporte une autre preuve; le pan de chlamyde qui flotte derrière lui et s'enlève, pour ainsi dire, en forme d'aile, accompagne de même les figures de Méléagre, dans les bas-reliefs païens représentant la chasse de Calydon[3].

M. Du Mège constate qu'un couvercle à imbrications, autrefois posé sur ce sarcophage, appartient à un autre monument.

[1] C'est avec quelque hésitation que j'indique le grand recueil du R. P. Garrucci comme contenant ce monument. Telle qu'elle est donnée dans son dessin, où une femme occupe le centre du bas-relief, la tombe n'existe pas au musée de Toulouse. — [2] Pl. XIX, n° 2. Voir également, pl. XXI, n° 3, la figure du berger.

[3] Millin, *Galerie mythologique*, pl. CIII, nos 411 et 413.

154

Roschach, *Musée de Toulouse*, n° 706. — (Ma planche XL, fig. 2.)

Grand fragment de la partie antérieure d'une tombe provenant du cimetière de Saint-Sernin; passé dans la collection particulière de M. Du Mège, il a depuis été acquis pour le musée par le savant M. Roschach. J'y relève les sujets suivants :

1° Un personnage que la mutilation du marbre ne permet pas de reconnaître; il tient un *volumen;*

2° Une femme en prière entre deux bienheureux;

3° Le Christ multipliant les pains, placés dans des vases que tiennent deux apôtres;

4° Guérison d'un aveugle;

5° Moïse frappant le rocher.

155

De l'antiquité de l'église Nostre-Dame dite la Daurade à Tolose et autres antiquitez de la ville, illustrées de diverses observations et singularitez remarquables, par Jean de Chabanel, Tolosain. A Tolose, 1621, in-12, p. 41. — Du Mège, *Description*, n° 430, et *Biographie toulousaine*, t. II, p. 224, article *Ranahilde.* — Roschach, *Musée de Toulouse*, n° 700. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 129, et tav. CCCLXXXV, 6. — (Ma planche XL, fig. 1.)

Couvercle de sarcophage venant de la Daurade. Il est évasé par le bas et coupé en sept compartiments :

1° Le miracle de Cana, que le Christ opère avec une baguette;

2° et 3° Personnages à *pallium*, tenant le *volumen*, insuffisamment caractérisés;

4° Le Christ, à cheveux courts, comme sur un autre marbre de Toulouse, ressuscite le fils de la veuve; celui-ci est ainsi qu'ailleurs, et contrairement à ce qu'on voit pour Lazare, couché dans un sarcophage[1]. Sa petite tombe, dont le couvercle est relevé, repose sur des colonnettes;

5° Deux apôtres dont le premier lève le bras en regardant le Christ;

6° La multiplication des pains, marqués, comme nous le voyons souvent, d'une incision en croix[2];

7° Deux personnages vêtus du *pallium*, dont l'un tient le *volumen* et parle.

Comme plusieurs des monuments qui ont attiré l'attention de nos aïeux, celui-ci a été l'objet d'une explication singulière, dont Jean Chabanel se fait l'écho. Dans son chapitre intitulé : *De la Reine Ragnachilde, surnommée Pédauque, femme de Théo-*

[1] Un bas-relief de Rome, qui porte à la fois les deux miracles (Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCLXVII, n° 1), accuse cette différence dans leur mode de représentation. Cf. *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 1.

[2] *Ibid.*, p. 2.

doric II, le vieil auteur parle ainsi : «Ce qui fait plus à considérer est un sépulchre de pierre que nous voyons en l'église de la Daurade, sur la petite porte de fer par laquelle on passe au cimetière des Comtes, qui est vers Garonne, dans lequel sepulchre on tient que le corps de la Royne Pedauque repose, qui estoit sans doute la femme du jeune Theodoric, appelée de son droit nom Ragnachilde dans Sidonius et, par un soubriquet du vulgaire, la Royne Pedauque, comme qui diroit la Royne au pied d'oye, pour ce qu'elle avoit ordinairement les pieds dans l'eau comme les oysons, et prenoit plaisir à se baigner[1].»

Cette attribution, acceptée par le populaire et dont plusieurs auteurs anciens nous parlent, se fondait sur la forme des rideaux qui encadrent le sujet central et dont la tête, rattachée par quatre points différents à des *anuli velares*[2], rappelle vaguement la patte palmée d'une oie.

156

Du Mège, *Description*, n° 428. — Roschach, *Musée de Toulouse*, n° 797 A. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 66, et tav. CCCXL, n° 3. — (Ma planche XLII, fig. 1 et 2.)

Marbre autrefois placé dans l'encadrement de la porte à l'antique église de Saint-Michel-du-Touch. Le relief à peine détaché nous montre le Christ debout sous une arcade entre six apôtres. Le Seigneur et trois de ces derniers portent le *volumen.* Aux pieds du second personnage est le *scrinium* où les anciens serraient les manuscrits[3]. Sur un des petits côtés, fort mutilé et qui subsiste seul, est une représentation grossière du sacrifice d'Abraham.

157

Montégut, *Mémoires de l'Académie de Toulouse*, 1re série, t. I, p. 89. — Du Mège, *Description*, n° 429. — Roschach, *Musée de Toulouse*, n° 797 B. — (Ma planche XLI, fig. 1, 2, 3.)

Tombe de forme évasée, encastrée autrefois au-dessus de la porte de l'église de Saint-Michel-du-Touch.

Sept compartiments que séparent des colonnes torses nous montrent autant de personnages vêtus du *pallium* et dans lesquels on croyait reconnaître, au dernier siècle, les décurions de Toulouse. Au centre du bas-relief se trouve le Christ, à cheveux courts, contrairement au vieux type de l'iconographie romaine; le Seigneur est debout et enseigne; il tient ce *volumen* de la loi où les païens voulaient voir un livre

[1] Voir entre autres, au sujet de la reine Pédauque et de ses prétendues statues, l'*Histoire de l'Académie des inscriptions,* t. XXIII, p. 227-235, et Paulin Paris, *Li romans de Berte aus grans piés,* introduction, p. II-IV.

[2] Plin., XIII, IX, 18. Dans son livre *De servis,* p. 474, Pignorius parle de ces anneaux, encore en place sur leurs tringles à la porte de plusieurs églises de Rome.

[3] Ce détail se trouve souvent dans les bas-reliefs des païens, qui représentaient ainsi les hommes d'étude. Cf. Plin., *Epist.,* V, V : «Visus est sibi per nocturnam quietem jacere in lectulo suo, in habitu studentis, habere ante se scrinium; ita solebat.»

magique[1]. Six apôtres l'entourent; près de lui et du premier d'entre eux est une cassette à manuscrits. Entre les frontons angulaires qui reposent sur les colonnes sont figurés des vases d'où s'échappent des rinceaux. Les deux côtés, de chacun desquels il n'existe plus qu'un fragment, portaient aussi des figures d'apôtres tenant, comme les autres, un livre saint.

158

Du Mège, *Description du musée de Toulouse*, n° 437. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 141, et tav. CCCXCVII, n° 1.

Fragment de marbre au musée de Toulouse. Il avait autrefois été employé dans la construction de la tour des Franciscains ou Cordeliers de Valcabrère. Le bas-relief représente les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, qu'attise un bourreau. La prolongation des grands travaux entrepris au musée n'a pas permis de retrouver ce morceau, que je donne, comme l'a fait le R. P. Garrucci, d'après un dessin du R. P. Martin.



159

(Ma planche XL, fig. 3.)

Je place ici, sous toutes réserves, un fragment de tombeau dont le type principal se retrouve sur plusieurs marbres chrétiens et paraît être du IVe siècle. Un personnage clarissime, décoré de la *læna* et tenant un *volumen*, y est représenté avec sa femme, dans un cadre en forme de coquille. A droite et à gauche de ce sujet,

[1] Introduction, § III.

la tombe était ornée de strigiles. Sous l'*imago clypeata*, on voyait deux génies ailés faisant combattre des coqs, comme sur un sarcophage de Rome où figure en même temps l'entretien du Christ avec la Samaritaine [1]. C'est là un de ces types courants depuis des siècles dans les ateliers païens [2], et que les fidèles reproduisaient comme tant d'autres de même origine.

Ce morceau, qui est antérieur aux tombes chrétiennes de Toulouse et d'un tout autre style, rappelle par sa facture les bas-reliefs arlésiens. Peut-être s'agit-il d'un marbre d'importation [3].

160 À 169

Outre les pièces que je viens de décrire, j'ai relevé au musée de Toulouse dix tombes ou fragments provenant des mêmes lieux et aussi des cimetières de Terre-Cavade et de Saint-Sauveur. Ces marbres des temps mérovingiens, que je me borne à indiquer, sont ornés de pampres, de rinceaux, de chevrons opposés, de pilastres, et marqués du monogramme du Christ. Plusieurs ont été reproduits dans de bonnes lithographies par M. Du Mège [4].

Avant de passer à l'examen d'une autre série de monuments, je dois avertir le lecteur que l'on voit à Toulouse, dans les jardins d'un particulier, une tombe de marbre blanc chargée de symboles chrétiens. Autour du couvercle, orné d'imbrications, se déroule une légende tirée de la première épître aux Thessaloniciens (IV, 14). Au centre figure un médaillon de forme ronde portant le monogramme cruciforme, autour duquel monte un serpent; ce chiffre est accosté de l'AW et de deux colombes; au bas, on lit le mot SALVS. Sur la cuve du tombeau sont représentés un même monogramme et les quatre symboles des évangélistes, l'ange, le lion, le taureau et l'aigle.

Cette sculpture est l'œuvre d'un faussaire. On en trouverait une première preuve dans la fraîcheur du travail et dans les inscriptions dont les caractères, chose fort étrange, sont en relief. Le médaillon du couvercle est copié presque sans variante sur le chaton d'un anneau souvent publié, et qui porte de même le monogramme, le serpent, les lettres AW, les deux colombes et le mot SALVS [5]. Quant aux symboles évangéliques, on les a simplement calqués, comme l'a fort bien vu le savant M. Roschach, sur ceux qui ornent le célèbre pupitre dit de Sainte-Radegonde, dessiné et mis sous nos yeux dès 1851 par M. Paul Durand [6].

[1] Bottari, t. III, tav. CXXXVII, et Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CDII, n° 4; pour d'autres monuments chrétiens présentant ce sujet, voir de Rossi, *Bullett.*, 1867, p. 83.

[2] *Revue archéologique*, 1882, pl. XX; Clarac, *Musée du Louvre, bas-reliefs*, pl. CXCI, n° 392.

[3] Introduction, § IV.

[4] *Archéologie pyrénéenne*, t. II, pl. LXXV et XC.

[5] Bosio, *Roma sotterranea*, p. 656; Aringhi, *Roma subterranea*, t. II, p. 387; Bottari, *Roma sotterranea*, t. I, p. 156; Gori, *Symbolæ litterariæ*, t. III, p. 158.

[6] Les PP. Martin et Cahier, *Mélanges d'archéologie*,

170

MAGUELONE.

Taylor, Nodier et Cailleux, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Languedoc*, seconde partie (dans les encadrements de la feuille cotée 102 [1]). — Renouvier, *Histoire, antiquités et architectonique de l'église cathédrale de Maguelone*, p. 9, pl. VII, n° 1 (dans le recueil intitulé : *Monuments de quelques anciens diocèses du Bas-Languedoc*).

M. Fabrège, de Montpellier, a bien voulu, sur ma demande, m'adresser le dessin lithographique d'un beau sarcophage, par malheur mutilé, que l'on conserve dans l'église de Maguelone. La face de la cuve, d'une forme évasée, est décorée de rinceaux et terminée par deux pilastres plats [2]. Sur les petits côtés se détache un vase d'où sortent des festons de vigne. Le couvercle, à quatre versants, présente les mêmes motifs ornementaux, et de plus des imbrications au revers. Cette tombe remonte à la fin du VIe siècle; le type en est des plus fréquents dans le sud-ouest de notre sol; sa décoration rappelle celle du sarcophage de Valbonne [3].

171

PLAGNES.

Bruno Dusan, *Revue archéologique du midi de la France*, t. I, p. 253. — (Ma planche XLII, fig. 3.)

Fragment encastré dans un mur de l'église de Plagnes et offrant le type d'Arles, peu commun dans l'ouest de la France; il comprend les deux derniers compartiments de droite d'un bas-relief représentant le Christ devant Pilate. Le procurateur, assis sur un siège à *scabellum*, est dans l'attitude où nous le voyons sur un marbre de Rome [4]. Devant lui se tient l'esclave portant l'aiguière.

172

PUISSALICON.

Le grand recueil publié par Taylor et Nodier contient, dans les encadrements de ses pages, le dessin d'un sarcophage à ornements de style mérovingien, sur lequel est sculpté le monogramme ☧ entre des rinceaux [5]. D'après la reproduction, ce marbre, déposé dans le cimetière de Puissalicon, est d'une exécution élégante.

1re série, t. III, p. 78. M. Léon Palustre a donné depuis dans le *Bulletin monumental* de 1878 une photographie du pupitre.

[1] Dessin inexact en ce qui touche le couvercle, trouvé seulement en 1861, c'est-à-dire longtemps après la publication des *Voyages pittoresques*.

[2] Cette planche fera partie d'un volume que M. Fabrège prépare sur l'histoire de Maguelone et qui paraîtra prochainement.

[3] Pl. XXVIII, fig. 1.

[4] Bottari, tav. XXXV.

[5] *Voyages pittoresques dans l'ancienne France, Languedoc*, t. II, 2e part., chapitre du Bas-Languedoc.

173

BÉZIERS.

Sabatier, *Notice sur l'église de Saint-Aphrodise* (*Bulletin de la Société archéologique de Béziers*, t. I, p. 20, 21). Noguier, même *Bulletin*, 2e part., t. IV, p. 162. — (Ma planche XLIII, fig. 1.)

La tombe de basse époque et de forme évasée que je reproduis ici est encastrée, à Béziers, au-dessus de la porte méridionale de l'église de Saint-Aphrodise. J'en dois une photographie à l'obligeance de M. Noguier. Elle est divisée en neuf compartiments, surmontés de frontons angulaires entre lesquels sont des vases d'où s'échappent des pampres. Neuf personnages, dans lesquels M. Sabatier propose de reconnaître les assesseurs du Bacchus indien, figurent sur ce marbre. Celui du milieu est le Seigneur tenant le *volumen* de la loi nouvelle; de chaque côté sont quatre apôtres. Les faces latérales, disparues ou engagées dans la maçonnerie, offraient probablement les images des autres suivants du Christ. Par sa disposition, ses ornements, ce sarcophage rappelle celui de la chapelle des Comtes de Toulouse[1]; il est du même temps et sans doute sorti du même atelier.

174

Un recueil formé par Anne Rulman, «Conseiller du Roy et Assesseur du Grand Prévost de Languedoc,» nous a conservé les dessins d'un certain nombre de sarcophages et fragments chrétiens à simples ornements appartenant à Béziers ou à ses environs[2].

J'y relève :

1° (Fol. 157.) Un débris disparu qui paraît avoir occupé le milieu de la face principale d'une tombe. Il était «au-dessus de la porte du cimetière de Sct Afrodisi» et portait le monogramme ☧, abrité par cette double tenture que nous voyons si souvent dans les bas-reliefs mérovingiens de la contrée.

2° (Même folio.) Le monogramme ☧ entre des strigiles sur un «sépulcre de marbre en l'église Saint-Jacques.» Ce morceau a été détruit.

3° (Fol. 168.) Sur un sarcophage sans couvercle, le monogramme ☧ encadré de feuillages et autres ornements. La pièce existe au musée lapidaire de Béziers. Rulman la donne avec cette double note : «Tombeau de la maison des champs de

[1] Pl. XXXVII, fig. 1. — [2] Bibl. nat., départ. des manuscrits, fonds français, n° 8648. *Récit des anciens monuments qui paroissent encore dans le département de la Première et de la Seconde Gaule Narbonnaise*, 1627 et 1628.

M. Dortous. Ce tombeau est à Clarac près Morillan (Clairac, près de Maureilhan), appartenant à M. Dortous, escuyer».

4° Une tombe (même folio) avec couvercle représentant des vignes chargées de fruits. On lit au bas du dessin : «Nota que ce couvert, qui est au cimetière de la Magdeleine, a 8 pans de largeur et 7 de longueur et le fonds de la cuve sert de fons baptismaux. Celuy du verger est semblable, sauf qu'il est rompu en un bout.» Ce tombeau se trouve au musée, mais le couvercle a disparu.

M. Noguier, qui a comme moi étudié les dessins de Rulman, signale en même temps, au domaine de Pradine-le-Bas, près de Béziers, un fragment de sarcophage encastré dans un mur et où se détache le monogramme du Christ encadré d'une couronne[1]; les autres ornements du marbre sont de ces chevrons opposés qui se retrouvent sur des tombes mérovingiennes à Toulouse et à Foix[2].

175

NARBONNE.

Taylor et Nodier, *Voyages pittoresques dans l'ancienne France. Languedoc*, t. II, 1re part., pl. CXXXVI *bis*. — Tournal, *Catalogue du musée de Narbonne*, édition de 1864, p. 100. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 36, et tav. CCCXVIII, n° 5. — (Ma planche XLIV, fig. 1.)

Sarcophage trouvé en 1658 dans une rue du faubourg de la ville nommé *la Huchette*. Il représente sept personnages que séparent des arbres. Au milieu est le Christ entouré de six apôtres; il tient le *volumen* à demi déroulé et parle à un personnage près duquel se trouve un coq et qui porte la *virga*. S'il s'agit ici de saint Pierre, comme le marquerait ce dernier signe[3], il serait, par exception, placé à la gauche du spectateur[4]. Des faisceaux de *volumina* se voient aux pieds de trois des apôtres.

Le couvercle posé sur cette tombe nous montre d'abord, comme je l'ai déjà dit ailleurs[5], l'histoire de Suzanne. Ainsi que sur un sarcophage d'Arles, on voit les deux vieillards, les mains liées derrière le dos, marchant courbés et poussés en avant par un homme qui a saisi l'un d'eux aux cheveux; viennent ensuite la jeune femme en prière, puis Daniel tenant le *volumen* des prophètes et tendant la main vers elle. Ce même personnage reparaît plus loin, toujours avec le *volumen*, et donnant le gâteau empoisonné au dragon des Babyloniens. Un autre homme est debout au second plan. Après le cartouche sans épitaphe que soutiennent deux génies, nous voyons saint

[1] *Bulletin de la Société archéologique de Béziers*, 1879, p. 162.

[2] Dom Vaissete, *Histoire de Languedoc*, t. II, p. 173; Du Mège, *Archéologie pyrénéenne*, t. II, pl. LXXV; ci-dessous, pl. XL, fig. 1, et XLVIII, fig. 1, ornementation de la tombe du mort que le Christ ressuscite.

[3] Ma *Note sur l'accusation de magie dirigée contre les premiers chrétiens*, p. 36. Allegranza croit avoir vu sur une pierre évidemment gnostique saint Pierre tenant la *virga* (*Opuscoli*, p. 178).

[4] Cf. p. 51 et 134.

[5] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 15.

Pierre arrêté par un Juif; puis la figure mutilée d'une orante ayant à ses pieds une de ces cassettes où les anciens renfermaient les livres; un arbre sépare cette femme d'un personnage debout, vêtu du *pallium*, et tendant la main vers elle; un faisceau de *volumina* est aux pieds de ce dernier.

176

Montfaucon, *Antiquité expliquée*, supplément, t. III, p. 60 et pl. XXV. — Taylor et Nodier, *Voyages pittoresques dans l'ancienne France. Languedoc*, t. II, 1ʳᵉ part., pl. CXXXVI *bis*. — *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, t. II, p. 112. — Tournal, *Catalogue du musée de Narbonne*, p. 102. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 115, tav. CCCLXXVIII. — (Ma planche XLV, fig. 1.)

Ce marbre, dont Montfaucon a publié une copie absolument informe, a été donné au musée, en 1863, par la famille Stadieu; il était encastré auparavant dans le mur de l'hôtel de la Poste. C'est un de ceux sur lesquels l'imagination de nos pères s'est le plus singulièrement exercée; on y a vu la représentation des noces d'Ataulphe et de Placidie.

Nous y retrouvons d'abord une image demeurée énigmatique, celle du personnage qui, assis sous un arbre, lit dans un *volumen;* un Juif, reconnaissable à son bonnet, est debout devant lui et semble l'écouter; derrière le fauteuil est un autre Israélite, dont la tête est brisée[1]. Viennent ensuite saint Pierre, saisi par deux Juifs; une femme voilée, en prière entre deux bienheureux tenant le *volumen;* la multiplication des pains et des poissons qu'un apôtre présente dans un pli de son manteau; Moïse frappant le rocher. Des têtes sculptées en faible relief se détachent au second plan.

177

Tournal, *Catalogue du musée de Narbonne*, p. 103. — (Ma planche XLIV, fig. 2.)

Partie droite de la face antérieure d'un sarcophage; à l'extrémité, un apôtre levant la main regardait une figure centrale aujourd'hui disparue, probablement celle du Christ; à la droite de ce personnage, est une scène pastorale divisée en deux registres et encadrée par des lierres sortant d'un vase.

178

Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 140, tav. CCCXCVI, 7. — (Ma planche XLV, fig. 3.)

Au musée, fragment n° 526; le Christ guérissant l'aveugle; d'après son attitude et le regard qu'il jette en arrière, le personnage de droite paraît être Moïse détachant sa chaussure[2].

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 5-6. — [2] Voir pl. XXIX, fig. 3, et Bottari, *Roma sotterranea*, pl. XLI.

179

(Ma planche XLIV, fig. 3.)

Reste d'un bas-relief funéraire mesurant 76 centimètres de long sur 47 de haut, et représentant cinq personnages à *pallium;* deux d'entre eux tiennent le *volumen.*

180 À 186

(Ma planche XLVI, fig. 1.)

Les paragraphes 529-532, 536 et 587 du catalogue du musée de Narbonne sont consacrés à la description de sarcophages chrétiens décorés de simples ornements. En mentionnant ces marbres, dont je donne ici un type, M. Tournal rappelle qu'il a existé à Narbonne un cimetière antique assez semblable à celui des Aliscamps d'Arles. Cette nécropole portait autrefois le nom d'*Embolas*, et sa partie la plus basse renfermait des vases funéraires de l'époque romaine. « Tout fait présumer, ajoute l'auteur, que les tombeaux des premiers siècles dont nous venons de parler et ceux de l'église de Saint-Paul proviennent du même cimetière. »

187

Taylor et Nodier, *Voyages pittoresques dans l'ancienne France. Languedoc*, t. II, 1re part., pl. CXXXVI *bis.* — Tournal, *Catalogue du musée de Narbonne*, p. 103. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 152, tav. CDII, n° 2. — (Ma planche XLV, fig. 2.)

Fragment de la partie antérieure d'un sarcophage conservé au musée. Le Christ, qui occupait le centre, est debout devant un personnage aux pieds duquel se voit un coq; ce peut être saint Pierre, bien que, cette fois encore, il se trouve placé à notre gauche[1]; un tenon du marbre et un fragment demeuré sur la main de l'apôtre montrent qu'il présentait une couronne. S'il n'y a pas eu ici d'erreur commise par l'artiste, ce bas-relief nous apprend, comme un autre de Narbonne, que le coq peut figurer auprès de saint Pierre dans des représentations non relatives à la prédiction du triple reniement[2]. Un autre apôtre, probablement saint Paul, ayant à ses pieds un faisceau de *volumina*, est à la gauche du Christ et lui offre également une couronne. Tous deux s'inclinent devant le Maître, en même temps que deux colombes placées dans les arbres qui l'encadrent volent vers lui et, si je puis le dire, semblent aussi le saluer. Nous avons déjà vu à Arles deux colombes se dirigeant de même vers une orante[3]. A la gauche est figurée la guérison de l'aveugle, qu'un disciple présente à Jésus. Autour du dernier des arbres qui divisent le bas-

[1] Voir ci-dessus, n° 175. — [2] *Ibid.* — [3] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 22.

relief en quatre compartiments, s'enroule un serpent, qui sans doute menaçait un nid; c'est là un motif ornemental familier aux anciens [1].

188

(Ma planche XLVII, fig. 1 et 2.)

L'église Saint-Paul de Narbonne possède plusieurs sarcophages chrétiens dont j'ai fait photographier les moulages.

Dans l'angle du mur extérieur de la chapelle des fonts baptismaux est encastré un tombeau divisé en sept compartiments par des colonnettes que surmontent alternativement des frontons et des cintres. Lorsque j'ai visité Narbonne, un crépi recouvrait la plus grande partie de ce marbre, et les deux dernières scènes de droite étaient seules visibles. J'y ai reconnu le Christ guérissant un aveugle et ressuscitant avec une baguette le fils de la veuve, représenté, selon l'usage, de très petite taille, couché à terre et enveloppé de bandelettes [2]. Trois des bas-reliefs qui précèdent ont été martelés; les sujets pourraient néanmoins en être déterminés si l'on avait sous les yeux le marbre même. Les deux premières scènes représentent le Christ prédisant à saint Pierre sa renonciation prochaine et opérant le miracle de Cana. Le petit côté droit du sarcophage se détache en retour sur le pilier; il porte, dans la forme ordinaire, la scène de la Samaritaine. Le R. P. Garrucci n'a publié que ce dernier fragment [3].

J'ai dit ailleurs [4] que parfois les sculpteurs chrétiens ont subordonné à des convenances d'agencement la disposition de leurs bas-reliefs; le sarcophage de Narbonne nous en apporte une preuve nouvelle. Alors que, suivant la règle ancienne qui commandait de donner à la Divinité une stature supérieure à celle des personnages vulgaires, l'aveugle et le fils de la veuve y sont représentés de petite taille, nous voyons près d'eux la Samaritaine aussi grande que le Seigneur; cette anomalie ne peut sans doute s'expliquer que par le désir d'éviter l'aspect boiteux, si je puis dire ainsi, d'une scène composée de deux figures inégales.

189

Taylor et Nodier, *Voyages pittoresques dans l'ancienne France. Languedoc*, t. II, 1re part., pl. CXXXVI *bis*.
(Ma planche XLIII, fig. 2.)

A droite de la porte de la même chapelle, on trouve la partie antérieure d'un petit sarcophage à sept arcades, de mauvais style, représentant le Christ au milieu

[1] Ci-dessus, p. 46, 47; *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 9.
[2] Cf. p. 137.
[3] *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 153, tav. CDII, n° 7.
[4] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. XII.

de six apôtres. Le reste est engagé dans le mur; l'une des faces latérales nous montre le groupe d'Adam et Ève.

190

Un peu plus haut et du même côté se voit un devant de sarcophage à demi masqué par un confessionnal; il est de forme évasée; cinq pilastres le divisent en compartiments décorés de vignes et de rinceaux.

Je n'ai pu obtenir des photographies de ces deux derniers marbres.

191

(Ma planche XLVI, fig. 2.)

A la gauche, un autre sarcophage placé la face en bas et recouvert par un crépi sert de poitrail à la porte de l'escalier de l'orgue; c'était un *bisomum* à double registre de bas-reliefs; il n'en reste que deux de la bande inférieure; saint Pierre, une corde au cou, arrêté par deux Juifs à vêtement court; la multiplication des pains et des poissons. Un troisième tableau incomplet, et que le crépi masquait lors de mes voyages à Narbonne, me paraît représenter Moïse frappant le rocher et un Hébreu se désaltérant.

192

Au-dessus, une croix gravée sur le crépi indique, m'a dit M. Tournal, qu'il recouvre un dernier sarcophage. Il serait bien à souhaiter que ces monuments de l'art et de la foi de nos pères fussent dégagés et placés convenablement dans la belle église de Saint-Paul.

192 A.

LUC-SUR-ORBIEU.

Au Congrès archéologique tenu, en 1868, à Carcassonne et à Narbonne, M. de Rivières a signalé à Luc-sur-Orbieu (département de l'Aude) un tombeau portant le monogramme du Christ[1].

193

LE MAS-SAINT-ANTONIN.

Cénac-Moncaut, *Histoire des peuples et des États pyrénéens*, 2e édition, 1860, additions et notes du tome III; *Archéologie pyrénéenne*, t. III, p. 500. — Villefosse, *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1861, p. 182. — (Ma planche XLVIII, fig. 1, 2, 3.)

M. Cénac-Moncaut a vu et mentionné, il y a plus de vingt ans, un sarcophage

[1] *Congrès archéologiques de la France*, 1869, p. 250.

de marbre déposé à la bibliothèque de Foix; M. l'archiviste Pasquier, auquel j'avais demandé une photographie de ce monument, constata tout d'abord qu'il avait disparu. Des recherches menées avec un zèle dont on doit lui être fort reconnaissant lui firent, après quelques mois, retrouver la trace du marbre. Arrivé en morceaux à la bibliothèque de Foix et rajusté sommairement, le vieux sépulcre avait été relégué depuis sous une remise de la préfecture; un maçon en avait alors pris une partie pour réparer les marches d'une cave, et les autres débris étaient demeurés épars. M. Pasquier a su les rechercher, les réunir, et, sur sa demande, le conseil général de l'Ariège a donné au musée du Louvre ce qui reste du tombeau.

C'est sous la Restauration qu'il a été trouvé, au Mas-Saint-Antonin, près de Pamiers. Sa face principale est divisée en cinq compartiments par des colonnes torses. La scène centrale, que reproduit un marbre de Toulouse[1], représente une résurrection; le mort, que le Seigneur touche de la main, est étendu dans un petit sarcophage à strigiles, dont le couvercle se relève et que décorent les cannelures angulaires fréquemment figurées sur nos monuments du Sud-Ouest; il s'agit du fils de la veuve et non point de Lazare, ainsi qu'on le voit par un sarcophage de Rome où tous deux sont représentés, le premier couché, tandis que l'ami du Seigneur est, suivant l'usage constant, debout dans son édicule[2]. Des quatre autres compartiments, trois seulement restent, plus ou moins mutilés. Ils portent des images d'apôtres groupés deux par deux. La face latérale de gauche se compose de deux registres superposés représentant des bergers avec des moutons et des chèvres. Sur l'autre côté, on voit Daniel nu, en prière, entre deux lions; des draperies relevées sont derrière lui.

M. Cénac-Moncaut, en décrivant notre marbre, dit qu'un des compartiments de la face principale représente Madeleine offrant le vase des parfums. Je ne saurais dire si cette scène, étrangère au cycle de l'iconographie chrétienne antique, a réellement été figurée sur le sarcophage; en tous cas, elle n'existe plus.

Notre monument est du style particulier au sud-ouest de notre sol; il ne peut être antérieur au VIe siècle.

194

ELNE.

Nodier et Taylor, *Voyages pittoresques dans l'ancienne France. Languedoc*, t. I, p. 24. — Bonnefoy, *Épigraphie roussillonnaise*, p. 88.

On trouve dans le cloître d'Elne un fragment de sarcophage orné de strigiles au milieu desquels se détache le monogramme ☧ dans une couronne de lauriers. Ce

[1] Pl. XL, fig. 1. — [2] Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCLXVII, n° 1

débris, dont M. l'abbé Tourret a bien voulu m'adresser un dessin, proviendrait, selon une tradition locale, du tombeau de l'empereur Constant, dernier fils de Constantin, assassiné à Elne par Gaison, comme le raconte l'historien Zosime [1].

195, 196

M. l'abbé Tourret m'a également envoyé d'excellents croquis de deux tombes déposées dans le même cloître et d'une troisième, abandonnée dans sa cour. Ces cuves sans couvercles et de forme évasée ne portent ni la croix ni le monogramme. Leur attribution à des fidèles ne saurait guère être douteuse. On y retrouve, entre des pilastres plats, le vase d'où s'échappent des pampres et les plantes ornementales que nous voyons sur le tombeau de Moissac [2]. Ces trois monuments appartiennent au VIᵉ siècle.

197

ARLES-SUR-TECH.

A la porte de l'ancienne église bénédictine de Notre-Dame d'Arles-sur-Tech, se trouve un sarcophage de marbre blanc à couvercle prismatique, sur la face duquel se détache le monogramme ☧ inscrit dans une couronne. Il est constamment rempli d'une eau à laquelle les habitants du pays reconnaissent une vertu miraculeuse [3].

De nombreux auteurs, dont M. Bonnefoy donne la liste dans son intéressante *Épigraphie roussillonnaise* [4], se sont occupés de cette tombe. M. l'abbé Tourret a bien voulu m'en communiquer un dessin.

[1] L. II, c. XLIII. — [2] Pl. XXXVI, fig. 1. — [3] Voir à ce sujet le *Bulletin monumental* de M. de Caumont, t. XXIII, p. 444-445. — [4] P. 208.

2e NARBONNAISE.

198
MOUSTIERS-SAINTE-MARIE.

Un débris de sarcophage en marbre blanc se voit à Moustiers, contre le mur extérieur de l'église; c'est le reste de la cuve, brisée à peu près par le milieu. Le bas-relief qui la décore représente un sujet très fréquent dans notre pays, le passage de la mer Rouge. On y retrouve la figure de Moïse touchant les flots de sa baguette. C'est tout ce qui m'est connu de ce sépulcre, dont je n'ai reçu ni photographie, ni description complète. Il a longtemps servi de vasque à une fontaine publique et est désigné aujourd'hui, sans qu'on sache pourquoi, sous le nom de *Pierre du Septier*.

199
VÉNASQUE.

Révoil, *Revue des Sociétés savantes*, 1864, p. 456. — Caumont, *Abécédaire archéologique*, éd. de 1867, p. 62. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 136, et tav. CCCXCIII, n° 8. — V. Lieutaud, *La Provence artistique et pittoresque*, 1883, p. 157. —(Ma planche LVI, fig. 2.)

Boethius, évêque de Carpentras, dont je reproduis le tombeau, figure en 584 et 585 parmi les signataires des conciles de Valence et de Mâcon. Sur son marbre est gravée, au-dessous de l'inscription, une longue croix gemmée, aux branches de laquelle un Ꞷ et un A sont suspendus par des chaînettes, de même qu'aux *cruces stationales* que l'on portait dans les processions[1]. La comparaison de notre monument avec ceux que le R. P. de la Croix a si habilement découverts me porte à croire que des incrustations de verroteries ont dû remplir les cavités dont est semé ici le grand symbole chrétien[2]. Avant la Révolution, ce tombeau se trouvait au couvent des Minimes, près de Vénasque. Quand le monastère fut saccagé et vendu avec ses dépendances, la famille Morel, qui l'acheta, retrouva en le restau-

[1] Cf. Bottari, *Roma sotterranea*, t. I, p. 200, 201; *Inscr. chrét. de la Gaule*, n° 442 des planches, etc.

[2] *L'Hypogée martyrium de Poitiers*, p. 55. Les agrafes de bronze trouvées dans nos vieilles sépultures portent souvent de ces incrustations, fort à la mode aux temps mérovingiens.

rant un fragment du marbre de Boethius, employé comme siège dans une basse-cour. Le reste, dont un vitrier du village de Malemort se servait pour broyer des couleurs, fut depuis racheté par M. Morel, vice-président au tribunal de Carpentras. Les deux parties de la dalle sont maintenant réunies et encastrées dans le mur de l'habitation de ce magistrat.

La date du monument lui donne, au point de vue de l'ornementation, un prix tout particulier. Les rosaces géométriques qui y figurent se retrouvent sur la tombe de saint Calétric de Chartres, qui mourut en 573, c'est-à-dire peu d'années avant Boethius.

J'ai parlé ailleurs[1] de l'inscription gravée sur ce marbre; j'en dois la photographie à M. Morel, correspondant du Ministère de l'instruction publique.

200

Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 147, et tav. CD, n° 2. — (Ma planche XLVI, fig. 3.)

Au musée d'Avignon.

Fragment d'un couvercle de sarcophage. A l'extrémité de gauche, la tête juvénile qui paraît être le portrait de saint Genès[2]. On voit ensuite le Christ remettant les clefs symboliques à saint Pierre, qui les reçoit incliné et les mains enveloppées dans un pli de son manteau; puis vient un des deux génies qui accostaient la tessère où l'épitaphe devait figurer.

Les registres du musée Calvet notent que ce marbre provient de Vénasque.

201

APT.

L'abbé André, *Mercure aptésien*, 18 novembre 1855, et *Revue de l'art chrétien*, t. II, p. 360. — *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 484. — De Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana*, 1866, p. 33. 52; 1868, p. 93. — Carbonel, *Bulletin monumental*, 1868, p. 425. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCXXX, et t. V, p. 53. — (Ma planche XLIX, fig. 1, 2, 3.)

Jeté avec des décombres dans une cour de la cathédrale d'Apt, ce sarcophage fut trouvé en 1855 par M. l'abbé André. Sur la demande du vénérable antiquaire, le monument reprit sa place dans l'église qu'il ornait autrefois. La moitié antérieure de la cuve, sciée dans le sens de la longueur, a été posée sur le revers que décorent des imbrications. Cette façade offre au milieu, entre deux rangées de strigiles, l'image du Christ portant une longue croix; à droite et à gauche, deux per-

[1] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 595. L'épitaphe donne à la troisième ligne EPIS et non EPES porté sur la copie que j'avais reproduite. — [2] De Rossi, *Bullettino*, 1864, p. 46-48.

sonnages vêtus du *pallium*, et dont l'un tient un *volumen*, lèvent la main droite en regardant le Seigneur; quatre autres sont représentés sur les faces latérales. Les noms des personnages ont été inscrits au-dessus de leurs têtes; sur le devant, c'est le Maître, IESVS, entre saint Sixte, SVSTVS, et un saint HYPPOLITVS[1]. Un seul nom est resté au-dessus des figures des petits côtés : c'est celui de IOHANNES; on y retrouve aussi la trace des lettres . . RC. . du nom de *Marcus;* les images des quatre évangélistes étaient donc, paraît-il, sculptées sur les faces latérales du marbre. Des faisceaux de *volumina* se voient à leurs pieds et devant les deux autres saints.

Ainsi que je l'ai fait observer ailleurs[2], nous voyons ici que les personnages sans nom qui figurent si souvent aux deux côtés du Christ sur les bas-reliefs chrétiens peuvent être des saints et des martyrs, aussi bien que des apôtres et des prophètes; c'est ce que nous montrent également les verres à peintures sur fond d'or.

202

Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 147, et tav. CD, n° 1. — (Ma planche XLVII, fig. 3.)

Au musée d'Avignon; fragment de couvercle venant d'Apt. A la gauche est la tête juvénile où M. de Rossi reconnaît saint Genès, puis le Christ remettant les clefs à saint Pierre, qui les reçoit respectueusement dans un pli de son manteau. Au milieu du marbre se trouvait le cartouche destiné à recevoir l'épitaphe; il était accosté de deux génies ailés, dont un seul subsiste.

203

SAINT-CANNAT.

Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 61, et tav. CCCXXXV, n° 1. — (Ma planche LI, fig. 1.)

Un petit sarcophage antique de fort mauvais travail, et que je ne connais que par une photographie, sert de fonts baptismaux à Saint-Cannat. Il est divisé en cinq arcades et présente autant de personnages, qui, sauf celui du milieu, se détachent sur une tenture. Le Christ, se tournant vers la droite, où se trouve saint Paul figuré chauve, est debout sur un *scabellum*, devant un siège d'honneur. De la main gauche, c'est-à-dire du côté où est saint Pierre, il tient suivant l'usage un *volumen*. Les deux apôtres, qui le regardent, ont à leurs pieds un livre ouvert; sur celui qui est auprès de saint Pierre, on remarque le monogramme ⳩ très légèrement tracé. Sous chacune des arcades extrêmes est figurée une femme voilée et en prière, avec un coffret à ses pieds. Une célèbre mosaïque de Rome nous montre de même, à côté des deux grands apôtres, deux femmes avec les inscriptions ECCLESIA

[1] Cf. de Rossi, *Bullettino*, 1866, p. 36. — [2] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 485; cf. p. 396.

EX CIRCVMCISIONE, ECCLESIA EX GENTIBVS[1]; ce monument permet de penser que les deux orantes de notre bas-relief représentent de même les deux Églises.

204
MANOSQUE.

Peiresc (Bibl. nat., fonds latin, ms. n° 8958, fol. 355). — Colombi, *Virgo Romigeria seu Manuascensis*, p. 11 et suiv. (Lugduni, 1638, in-4°). — Henry, *Recherches sur la géographie et les antiquités du département des Basses-Alpes*, édition de 1818, p. 141, et pl. II, n° 3. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 76, et tav. CCCLI, n°s 1, 2, 3. — (Ma planche L, fig. 1, 2, 3.)

Une ancienne tradition mentionnée par le P. Colombi s'attache à ce sépulcre. «Autrefois, dit-il, un païen labourait son champ, lorsque ses bœufs, arrivés à une place que les broussailles avaient couverte, refusèrent d'avancer, malgré le fouet et l'aiguillon. On y fouilla et, à peu de profondeur, on rencontra une belle tombe de marbre. Un prêtre que l'on avait appelé l'ouvrit et y trouva une Vierge sculptée en bois, tenant sur ses genoux l'enfant divin et richement vêtue.» On l'avait enfouie de la sorte, dit la légende, par crainte des Sarrasins. Une grande vénération s'est attachée à cette image, qui, d'après une gravure donnée par Henry, me semble remonter au XIIe siècle; le mot *Romi*, en provençal *buisson*, la fit nommer Notre-Dame de Romigier.

Transporté à l'église de Manosque, le sarcophage y sert aujourd'hui d'autel. Au centre se détachait un sujet fréquent sur les monuments de l'espèce : le monogramme dans une couronne surmontant une croix dont les bras portent deux colombes; puis deux soldats, gardiens du saint tombeau, représentés au pied de la croix[2]. A droite et à gauche de cette image, symbole de la résurrection du Christ, sont groupés les douze apôtres. Des étoiles figurant le ciel[3] se montrent au-dessus de leurs têtes et, au même plan, le soleil et la lune accompagnent le monogramme central; c'est un détail dont je ne sais pas d'autre exemple sur les sarcophages antiques. Les parties des faces latérales non engagées dans la maçonnerie représentent à gauche Adam et Ève, à droite les trois jeunes Hébreux dans la fournaise.

Le P. Colombi constate que la tombe de Manosque portait des traces de dorure[4]; ce fait, révoqué en doute par Henry, n'a rien qui doive surprendre. Des sarcophages à sculptures peintes et dorées ont déjà été retrouvés en France comme en Italie[5].

[1] Ciampini, *Vetera monimenta*, t. I, pl. XLVI.

[2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. XXXVII, 24, 27, 66, etc. Comme on le voit nettement sur la photogravure, la croix, le monogramme, les soldats et les mains droites des deux apôtres qui les avoisinent sont de restitution moderne.

[3] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 27.

[4] *Op. cit.*, p. 12.

[5] Aux monuments que j'ai déjà cités (*Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 37; cf. ci-dessous p. 144) il faut joindre les bas-reliefs de la colonne Trajane, où M. Semper a relevé de nombreuses traces d'or et de couleurs

205

AIX.

Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. II, p. 268, et pl. XXXVII, n° 2. — *Bulletin monumental*, t. XI, p. 119. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 55, et pl. CCCXXXI, n° 3. — (Ma planche LI, fig. 2.)

Dans un récit vivement empreint du caractère des âges mérovingiens, Grégoire raconte comment un personnage impie s'empara d'un bien que l'église d'Aix tenait du saint confesseur Métrias. L'évêque adjura le bienheureux de ne pas laisser cette violence impunie. « Très glorieux saint, dit-il, en se prosternant en larmes devant son sépulcre, il n'y aura plus ici de luminaire et l'on n'y chantera plus les psaumes avant que tu aies vengé tes serviteurs et fait rendre à l'église les biens qui lui ont été arrachés. » Puis il jeta des ronces sur le tombeau et devant les portes, qu'il ferma. Saisi par la fièvre, le coupable mourut, après avoir restitué les biens usurpés et fait déposer sur le sarcophage le double de l'amende dont il avait frappé l'évêque[1]. Si nous en croyons la tradition, un tombeau de Saint-Sauveur d'Aix serait celui-là même dont parle Grégoire de Tours. Autrefois conservé dans l'ancienne cathédrale, il est à cette heure encastré au-dessus de l'autel dans la chapelle absidale de saint Métrias, que les Provençaux nomment saint Mitre.

Au milieu, devant un long portique qui occupe tout le fond du bas-relief, le Christ est debout sur la montagne aux quatre fleuves. De la main gauche, il donne la loi nouvelle à saint Pierre, qui la reçoit respectueusement dans un pli de son manteau, et que caractérise, ici comme ailleurs, la croix, instrument de son supplice[2]. Les autres apôtres portent le *volumen* et lèvent la main droite vers le Seigneur. Aux pieds de ce dernier sont inclinés un homme et une femme, sans doute deux époux, représentés de petite taille, suivant l'usage antique. Il ne faut pas induire de leur présence que le tombeau ait été de capacité double. Les *bisoma*, comme on les appelait alors, avaient au moins 70 à 72 centimètres de hauteur, et celui-ci n'en a que 60. J'ajoute que deux personnages suppliants, placés de même, figurent sur une tombe chrétienne de Dellys qui ne contenait qu'un seul squelette.

Le couvercle placé sur le sarcophage d'Aix et que terminent deux têtes de Méduse

(*Bullettino dell' Instituto di corrispondenza archeologica*, 1833, p. 92, et *Der Stil in der technischen und tektonischen Kunsten*, t. II, p. 467). J'indiquerai de plus à Rome deux marbres inédits : 1° via del Babuino, chez le marchand Scalambrini, un fragment de couvercle de sarcophage doré en plein. On y retrouve le buste d'un génie ailé soutenant un cartouche, puis une scène de banquet. Ce débris, de très mauvais travail, peut être chrétien; 2° un sarcophage de basse époque déposé dans une *osteria* de la voie Tiburtine, et décoré de personnages, de moutons et de fruits. Les figures sont rehaussées de couleurs, les chevelures et les toisons sont dorées.

[1] *De gloria confess.*, c. LXXI : « De Metria Aquensium confessore. »

[2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 48.

ne lui appartient pas; il est plus court, de meilleur art et de fabrication païenne. Aux extrémités du bas-relief, deux figures nues et couchées représentent la Terre et l'Océan. La dernière, qui est barbue, tient une rame; une *pistrix* la regarde. L'autre est une femme; elle a près d'elle un bœuf et porte une corne d'abondance[1]. Entre ces personnages sont trois groupes de victoires et de génies volant qui portent des couronnes.

Le sarcophage de saint Métrias présente des traces de dorure[2].

206

Fauris de Saint-Vincens, ms. n° 1036, fol. 9 (bibl. d'Aix). — Alex. de Laborde, *Les monuments de la France*, t. I, pl. CVII. — *L'Univers pittoresque*, *France*, pl. CXL. — *Statistique des Bouches-du-Rhône*, t. II, p. 416. — Caumont, *Bulletin monumental*, 1867, p. 372. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 116, et pl. CCCLXXIX, n° 2. — H. Gibert, *Le Musée d'Aix*, n° 298. — (Ma planche LII, fig. 1.)

Avant la Révolution, cette tombe servait d'autel à la chapelle de saint Grégoire, dans l'église de Saint-Sauveur; transportée depuis aux eaux thermales, elle y a été employée comme bassin de fontaine, ainsi que le montrent les trous nombreux dont elle est percée. Elle appartient maintenant au musée d'Aix. Le bas-relief se divise en cinq arcades, dans les retombées desquelles sont sculptés, entre des dauphins, deux monogrammes du Christ et deux couronnes; aux extrémités sont des corbeilles renversées d'où s'échappent des fruits, et que l'on a considérées comme le symbole de la vie brisée.

Première arcade : Abraham, vêtu du *pallium*[3], se prépare à sacrifier son fils; derrière lui est debout, immobile, un jeune homme tenant le *volumen;* c'est sans doute l'ange que nous voyons ailleurs arrêtant le bras du patriarche[4].

Deuxième arcade : Jésus-Christ, tenant la baguette, ressuscite Lazare.

Troisième arcade : une orante debout et voilée entre deux saints.

Quatrième arcade : guérison de l'aveugle par le Christ, dont l'hémorroïsse agenouillée touche les vêtements.

Cinquième arcade : Moïse reçoit les tables de la loi sous la forme d'un *volumen* roulé et lié; derrière lui, bien que le chef des Hébreux doive être seul dans cette scène[5], se voit un personnage qui lève la main en regardant le ciel.

Les petits côtés du sarcophage portent des imbrications.

[1] Cf. *Museum Capitolinum*, IV, 25; *Mus. Pio-Clement.*, V, 5.

[2] Voir, pour ce détail, p. 142.

[3] Le patriarche est de même vêtu du *pallium* sur un certain nombre de monuments, parmi lesquels figure une demi-noix taillée en marbre jaune que je viens de retrouver dans la collection d'un amateur intelligent, M. Maxwell Sommerville; ce petit objet, autrefois vu et gravé par Boldetti (*Osservazioni sopra i cimiteri*, p. 298) et que l'on croyait perdu, représente sur sa partie plate et dans un style identique à celui des sarcophages du ve siècle, la célèbre scène biblique. J'espère le publier prochainement, grâce à l'obligeance de M. Maxwell Sommerville.

[4] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 5.

[5] *Ibid.*, p. IX, X.

207

(Ma planche LII, fig. 2.)

Marbre inédit, encastré au-dessus des fonts baptismaux dans la chapelle de l'hôpital. C'est un débris de la face d'un sarcophage divisé en compartiments par des colonnes. Celui du centre nous montre le Christ enseignant au milieu de ses apôtres, qu'il dépasse de la tête; il était sans doute debout sur la montagne aux quatre fleuves. A sa droite se voit un agneau dont le front est surmonté d'une croix; nous retrouvons à Saint-Maximin, en Provence, ce motif, également familier aux sculpteurs romains[1].

208

H. Gibert, *Le Musée d'Aix*, p. 205, n° 300.

Au musée.

Fragment d'un sujet assez rare. Sur la gauche, on voit l'édicule à coupole qui représente le saint Sépulcre; nous l'avons déjà remarquée sur un sarcophage d'Arles appartenant à M. Révoil[2]. Devant ce petit monument, est assis l'ange qu'y trouvèrent les saintes femmes.

A droite sont trois figures qu'il est difficile de déterminer.



[1] Ci-dessous, p. 156. Bottari, tav. XXII, XXXI et L. — [2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. XXIX. Cf. Bottari, tav. XXX; Bugati, *Memorie di S. Celso*, tav. I.

IMPRIMERIE NATIONALE.

209

H. Gibert, *Le Musée d'Aix*, p. 204, n° 301.

Débris conservé au musée; il représente probablement la guérison d'un aveugle, figuré de petite taille auprès du Christ.



210

Fragment encastré au-dessus de la porte d'entrée d'une maison particulière (rue



Roux-Alphéran, n° 35). Il provient de la partie droite d'un des sarcophages, si nombreux sur notre sol, où est représenté le passage de la mer Rouge. La première

figure à gauche est celle de Moïse touchant les flots de sa baguette; viennent ensuite les Hébreux, tenant par la main ou portant leurs petits enfants.

Les trois débris dont je viens de parler proviennent de la collection d'un habitant d'Aix, M. Bourguignon. J'en dois des dessins à l'obligeance de M. Gibert, le savant conservateur du musée.

Deux des marbres chrétiens de ce dépôt, le grand sarcophage représentant le passage de la mer Rouge et le fragment où sont figurés les trois jeunes Hébreux marchant vers la fournaise, proviennent, le premier d'Arles, le second de Marseille. J'en ai parlé en étudiant les monuments de ces deux villes[1].

SAINT-MAXIMIN.

Dans son poème sur le martyre de saint Hippolyte, Prudence nous montre un juge ordonnant d'exposer les chrétiens sur une barque désemparée et de les livrer ainsi au hasard des flots[2]. Plus d'un avait, chez les anciens, subi les angoisses d'un tel supplice; Suétone le mentionne, des chrétiens le souffrirent aux temps de Dioclétien et de Genséric[3], et une ancienne légende raconte qu'après la Passion du Christ, les Juifs auraient ainsi abandonné, sur une barque sans agrès[4], Madeleine la pécheresse, avec Lazare, Marthe, Sidoine l'aveugle-né, Marcelle, Maximin, l'un des soixante-douze disciples[5]. La nacelle, est-il dit, s'arrêta sur les côtes de la Provence; les saints personnages y descendirent et quatre d'entre eux, Madeleine, Sidoine, Maximin et Marcelle, furent ensevelis à Saint-Maximin dans de riches sarcophages.

L'étude de nos monuments est le seul but de ce travail; je n'ai donc point à m'occuper ici de la controverse relative aux célèbres saints de Provence; ceux qui désireront s'éclairer sur cette question si discutée, et qui a inspiré à Lacordaire quelques-unes de ses plus belles pages[6], en trouveront les éléments dans le gros livre de l'abbé Faillon, dans un très intéressant volume du chanoine Albanès[7] et dans le compte rendu savamment étudié que mon confrère M. Siméon Luce vient de consacrer à ce travail[8]. Ce qu'il m'importe seulement de constater, c'est que, comme le plus grand nombre des marbres de l'espèce[9], les sarcophages de Saint-Maximin n'appartiennent point au Ier siècle; ils ne sont pas antérieurs au IVe,

[1] *Études sur les sarc. d'Arles*, p. 50; ci-dessus, p. 33.

[2] *Peristeph.*, XI. *De passione S. Hippolyti*, v. 64 et s.

[3] Sueton., *Cæsar*, LXVI; Euseb., *Hist. eccl.*, VIII, VI; Victor de Vita, *Persec. Vandal.*, I, V.

[4] Voir les textes réunis par l'abbé Faillon, *Monuments inédits de l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, t. I, p. 339, 340, 341.

[5] Baronius, *Martyrolog. rom.*, 8 jun.; *Gallia christiana*, t. I, col. 299.

[6] *Sainte Marie-Madeleine*, Paris, 1860.

[7] *Le couvent royal de Saint-Maximin*, 1re partie.

[8] *Revue des Sociétés savantes*, t. VI, 1882, p. 115.

[9] *Études sur les sarcophages d'Arles*, Introduction, p. III.

ainsi que le démontrent, en même temps que leur style, la croix et le monogramme constantinien qui ont été sculptés sur deux de ces tombeaux. Représentés ici pour la première fois par les procédés photographiques, ils n'ont pu l'être que grâce à l'extrême bienveillance de Mgr l'évêque de Fréjus et de M. le curé de Saint-Maximin, qui ont permis de les extraire temporairement de la crypte où les fidèles les vénèrent depuis tant d'années. Habilement menée par le savant architecte M. Révoil, cette opération a dégagé la chapelle, chambre longue et étroite dont quatre sarcophages occupent à droite et à gauche les côtés; elle en a découvert les murs décorés de grands losanges en grossières incrustations de marbres multicolores, débris de vieux revêtements, dont plusieurs portent des moulures au revers. A droite et à gauche, les restes d'une corniche de marbre blanc, également antique, étaient sommairement appliqués en bandeau, à la naissance de la voûte. Une large dalle de marbre blanc, offrant sur l'une de ses faces une moulure, recouvrait une cavité ménagée sous le dernier sarcophage de droite, et, dans cette cavité que masquait un enduit, se trouvait, je le note en passant, une caisse de bois, vieille seulement d'une centaine d'années et contenant divers ossements humains.

Quatre dalles presque cachées jusqu'alors par les tombes, et qu'on avait encore mal vues, sont fixées aux parois. Ces marbres, dont je donne ici des reproductions photographiques [1], portent des images gravées d'un simple trait [2], autrefois sans doute rehaussé de *minium*, comme l'étaient les inscriptions [3]. On y voit une orante dont la tête manque, représentée debout entre des draperies relevées; puis la Vierge enfant, servante du temple [4], Daniel entre les lions et le sacrifice d'Abraham. Comme les sarcophages mêmes, ces dalles remontent à une époque antique.

Tel est l'état actuel de la crypte, si hautement vénérée par nos pères que, d'après un manuscrit du XIIe siècle, les princes, les rois eux-mêmes n'auraient osé venir y prier sans déposer leurs armes, et que l'entrée en était interdite aux femmes, de quelque rang qu'elles fussent [5]. Un portail en arceaux, construit vers 1540, donne

[1] Pl. LVII et LVIII.

[2] Les épitaphes chrétiennes nous donnent, en de moindres dimensions, d'autres exemples de ces images simplement gravées sur le marbre. Je citerai entre autres la jolie inscription du musée Kircher où figure le Bon Pasteur, et de nombreux monuments réunis par le commandeur de Rossi dans la quatorzième page murale du musée épigraphique chrétien au Latran. (*Il museo epigrafico cristiano Pio-Lateranense*, dans le volume intitulé : *Triplice omagio alla Santità di Papa Pio IX, nel suo giubileo episcopale*, Roma, 1877, in-4°.)

[3] Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, XL, et un grand nombre des monuments venus jusqu'à nous.

[4] J'ai déjà eu l'occasion de parler de cette curieuse image (*Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, n° 542 A), qui reproduit un trait tiré des évangiles apocryphes. En écrivant que le marbre se trouvait autrefois à Berre, je m'étais fié à cette note de Spon dans son carnet de voyage : «Présentement en l'église de Saint-Estienne, terroir de Berre» (Bibl. nat., suppl. latin, n° 1466, fol. 70). Spon avait été trompé en cet endroit par un correspondant, car Peiresc, qui lui est antérieur, mentionne l'existence de la dalle dans la crypte où nous la voyons encore, c'est-à-dire «dans la chapelle soubsterraine de Saint-Maximin» (Bibl. nat., ms. latin 8958, fol. 330).

[5] «Qui locus postea tantæ religionis est habitus ut nullus regum ac principum, nec aliquis sæculari pompa

accès dans ce lieu. A une époque que je ne saurais dire, l'hypogée a été remanié et fort diminué d'étendue, car il a fallu, à droite et à gauche de l'entrée, entailler profondément les murs pour loger les tombeaux dans le sens de leur longueur.

Il importerait maintenant de rechercher, comme je l'avais demandé, le périmètre de l'ancienne crypte, d'examiner les parois d'un sanctuaire vénéré depuis plusieurs siècles et qui doivent sans doute porter, comme les montants de l'entrée moderne, de nombreuses signatures de pèlerins[1]. J'ajoute que tout, dans cette enceinte, porte la marque d'un âge reculé; les remplissages sur lesquels sont posés verticalement les losanges d'incrustations et les plaques à gravures se composent de débris antiques et de tuiles à rebords; en 1859, une fouille opérée dans le sol y a fait trouver un couvercle de sarcophage de pierre à double versant et à oreilles saillantes, en tout semblable au type des tombes romaines des Aliscamps d'Arles; on a rencontré en même temps deux sépulcres de pierre et un autre formé, comme on le voit souvent, de grandes tuiles à rebords.

211

L'abbé Faillon, *Monuments inédits de l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, t. I, p. 445. — Rostan, *Monuments iconographiques de l'église de Saint-Maximin*, p. 12 et pl. VII. — Le R. P. Cahier, *Nouveaux mélanges d'archéologie. Décoration d'églises*, p. 84. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, p. 103, et tav. CCCLXVIII, n° 3. — (Ma planche LIII, fig. 1.)

Le premier sarcophage de gauche était autrefois désigné comme celui de sainte

prædituss æcclesiam illorum beneficia petiturus ingredi audeat, donec prius depositis armis animique beluina posthabita ferocitate, sic demum cum omni humilitatis devotione introeat. Femina nulla enim unquam temeritatis audatia in illud sanctissimum templum ingredi præsumpsit, cujuscunque ordinis ac dignitatis religionisque habeatur» (Bibl. nat., dép. des manuscrits, fonds latin, n° 17627, fol. 95 v°). Le livre du P. Gavoty, *Histoire de sainte Marie-Magdelaine par un religieux du couvent royal de Saint-Maximin*, p. 66-67 (Marseille, in-32, sans date), nous apprend que des vers provençaux écrits aux murs de la chapelle mentionnaient les mêmes défenses :

Aquest luec glorioux d'esta confession
Es de tant grand vertu et devotion
Que nuls Comtes, ni Reis, ni autres principats,
Ame nullas armas, trop que sie desarmat :
Nulla Dona que sia, per ninguna Santessa
Per Riches que y a, ni per nulla Noblessa,
Ni petite ni grand, cian non deou intrar.

«C'est ainsi, ajoute l'auteur, qu'on l'a pratiqué jusqu'en l'an 1516, que l'on porta le chef de sainte Magdelaine dans la chapelle des reliques pour le faire voir aux Sérénissimes Reines Mère et Épouse de François I, pour ne rien faire contre cette pieuse coutume; mais depuis on a changé de conduite.» Le P. Gavoty rappelle qu'au temps où Louis XIV vint visiter la crypte de Saint-Maximin, les personnes de sa suite quittèrent leurs armes avant d'y pénétrer. Il devait s'agir là d'un usage fort ancien, si j'en juge par un texte du x[e] siècle où il est dit qu'un guerrier venu faire offrande de ses armes au tombeau de saint Julien de Brioude n'apporta dans le sanctuaire même que son casque et son bouclier, présentant seulement à l'entrée les engins meurtriers : son arc, son carquois, sa lance et son épée à deux tranchants. (*Acta sanct. ordinis Benedict.*, sæc. IV, t. I, p. 81, *Vita beati ac gloriosissimi Christi confessoris Willelmi*, § 20.) Là aussi sans doute on ne pouvait entrer en portant des armes offensives.

[1] Une marque matérielle de pèlerinage à Saint-Maximin existe, pour le xiv[e] siècle, dans une enseigne rapportée de ce lieu célèbre. Ce petit plomb, publié par M. Hucher, porte, avec l'image de la Madeleine versant des parfums sur les pieds du Christ, le nom de la sainte et la légende SANCTI MAXIMINI. (*Bulletin monumental*, t. XIX, p. 510.)

Marcelle. C'est l'abbé Faillon qui, par une raison que les Bollandistes se refusent sagement à admettre[1], l'a attribué à saint Maximin; la figure d'homme dans laquelle il a voulu reconnaître celle d'un disciple du Seigneur représente un défunt inconnu, priant les bras en croix et que le Christ accueille. Aux extrémités sont deux personnages levant la main vers le sujet central, et qui doivent être des saints de l'ancienne ou de la nouvelle loi[2].

Le couvercle posé sur cette tombe ne paraît pas lui avoir appartenu; il est plus étroit en profondeur, et son marbre est d'un blanc pur, tandis que celui de la cuve même est nuancé de bandes grises. La tessère qui occupe le milieu, et qui peut avoir porté autrefois une épitaphe peinte ou dorée[3], est, comme on le remarque souvent, sans inscription; de chaque côté sont sculptés des tritons, souvenir inconscient de l'art païen, qui groupait sur les tombes les images des divinités, des monstres de la mer, par allusion à ces îles Fortunées où les croyances d'alors plaçaient les âmes bienheureuses[4]. Près de ces tritons, des dauphins dévorant des poissons et des poulpes, motif banal d'ornementation également légué par les anciens[5]. A la gauche se voit cette grande tête de jeune homme que l'on remarque sur les sarcophages d'Arles, et dans laquelle M. de Rossi a ingénieusement reconnu le portrait de saint Genès. Le pendant qui se trouvait du côté droit a entièrement disparu.

212

Récit des anciens monuments qui paroissent encore dans les départements de la Première et Seconde Gaule Narbonnaise, par Anne Rulman, conseiller du Roy et assesseur du Grand Prévost de Languedoc, fol. 41 (Bibl. nat., mss., fonds français, n° 8648). — L'abbé Faillon, *Monuments inédits*, t. I, p. 455. — Rostan, *Documents iconographiques de l'église de Saint-Maximin*, p. 8 et pl. IV, V, VI. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 78, et pl. CCCLII, n°s 2, 3, 4. — (Ma planche LIV, fig. 1, 2, 3.)

Le tombeau voisin est celui que la tradition attribue à sainte Madeleine.

Son premier bas-relief de gauche représente le martyre de saint Paul; les mains de l'apôtre sont garrottées; à côté de lui, l'exécuteur tenant le glaive. Au fond est un roseau rappelant le lieu dit *Ad Aquas Salvias*, où le saint a été décapité; c'est sans doute dans la même pensée que l'on y a sculpté de plus la proue d'une barque[6].

Le sujet suivant nous montre une scène qui se retrouve plusieurs fois ailleurs, à Rome et dans notre pays même : Simon portant la croix, aujourd'hui brisée, mais dont les attaches sont visibles sur le marbre; devant lui est le Christ et, en arrière,

[1] 22 octobre, t. IX, p. 450.

[2] *Inscript. chrét. de la Gaule*, t. II, p. 396; *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 21, et ci-dessus, p. 141.

[3] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 27.

[4] Buonarruoti, *Osservazioni istoriche sopra alcuni medaglioni antichi*, p. 44, 114; Visconti, *Museo Pio-Clementino*, t. IV, p. 211; t. VII, p. 71.

[5] Clarac, *Musée du Louvre, bas-reliefs*, p. 608, 610, 628, et ci-dessus, n° 52.

[6] Cf. ci-dessus, p. 46.

un homme tenant un bâton. Ce mode de représentation du portement de la croix se rattache au système iconographique dont j'ai déjà parlé, et d'après lequel on voilait aux yeux des fidèles les images des dernières souffrances du Seigneur[1].

Au milieu, entre des colonnes sur lesquelles sont sculptés des génies vendangeant[2], était un groupe familier aux sculpteurs chrétiens : une couronne tenue par un aigle encadrait, ainsi que l'indiquent les points d'attache des images disparues, le monogramme supporté par une longue croix; au pied étaient deux soldats préposés à la garde du sépulcre de Jésus-Christ, tous deux armés de la lance, du bouclier et assis l'un à terre, l'autre sur un siège[3]. A la droite figure, dans la forme ordinaire, le Christ mené devant Pilate, qui se lave les mains du sang innocent. Sur la face latérale de gauche est un sujet que j'hésite à expliquer : le Christ assis sous une porte de ville et parlant à deux soldats; de l'autre côté, Judas, tenant de la main gauche un pan de son manteau, et non pas, comme on l'a dit, une bourse, s'approche du Seigneur pour l'embrasser. Je ne m'explique pas ce que portaient les deux tenons brisés qui se trouvent dans le haut du bas-relief.

On a posé sur cette tombe un fragment de couvercle de forme antique, c'est-à-dire composé d'une dalle sur l'extrémité de laquelle s'élevait à angle droit une façade sculptée. Cette dernière a disparu, sauf un débris du bord inférieur sur lequel on reconnaît le bas du corps d'un coq, la jambe d'un cerf et les traces des trois autres, plus le reste d'un filet d'eau. Là se voyaient donc le Christ prédisant le reniement de saint Pierre et un cerf buvant aux quatre fleuves[4].

Je ne saurais dire si ce marbre appartient réellement à la tombe, mais il me faut noter que, sur la foi d'un texte unique et peu probant, on a admis que le sarcophage avait autrefois un couvercle représentant sainte Madeleine versant le parfum sur le Christ[5]; *eminens sepulchri sculptura*, y est-il dit, tandis que les autres écrits anciens où il est parlé de cette image marquent qu'elle se trouvait *in ipso sepulcro, per totam superficiem ejus*. Les mots *eminens sculptura* ne signifieraient-ils pas simplement que la sculpture était en haut-relief? Quoi qu'il en soit et pour me placer sur le terrain de l'archéologie, je dois faire remarquer que, si le sujet dont il s'agit se montre au moyen âge, il est absolument étranger au cycle des représentations familières aux premiers chrétiens; il me paraît donc douteux qu'il puisse être tenu pour contemporain des marbres de Saint-Maximin. Honoré Bouche, qui parle du tombeau comme l'ayant vu de ses yeux, ajoute que le bas-relief a été ruiné par la dévotion des pèlerins[6]. «J'ai dit, écrit-il, que ces figures représentoient

[1] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 156.

[2] Des colonnes semblables se voient sur le sarcophage de Junius Bassus, dont M. Roller a donné une photogravure. (*Les catacombes de Rome*, pl. LIX.)

[3] Même sujet à Arles et ailleurs (*Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. XIV). — [4] Voir, pour ce dernier sujet, les sarcophages de Marseille, pl. XI, fig. 3, et XII, fig. 4.

[5] Faillon, *Monuments inédits*, t. I, p. 470, 471.

[6] *La défense de la foy et de la piété de Provence pour*

anciennement la vie de sainte Magdeleine, parce qu'aujourd'huy par le zèle indiscret des peuples de vouloir emporter des choses appartenant à cette sainte, comme des reliques, il ne reste plus de ces figures taillées sur le sépulcre d'albastre que de petites figures de quelques anges; les autres, qui représentoient la vie de cette sainte, ayant été arrachées, brisées ou coupées à coups de pierres ou de cizeaux, et les débris emportés comme des reliques de cette sainte.» Qu'étaient-ce que ces petites figures d'anges? Je ne le sais, car il n'existe plus rien qui nous les rappelle à cette heure. Quant à l'albâtre dont parlent Honoré Bouche et avec lui quelques auteurs modernes, il y a méprise évidente, et je m'étonne de voir l'abbé Faillon insister sur le choix intentionnel, dit-il, de cette matière pour la tombe attribuée à la grande pénitente[1]; mon savant confrère le directeur de l'École des mines, M. Daubrée, qui a bien voulu, sur ma demande, examiner un fragment du sarcophage, y a reconnu un marbre calcaire cristallin (calcaire lamellaire), d'un grain fort grossier et qui n'a rien de commun avec l'albâtre.

Le bas-relief de la façade est presque absolument ruiné par le fait des pèlerins empressés à en détacher des fragments. Ces dégradations, multipliées d'année en année, firent songer, dès 1639, à défendre les marbres de Saint-Maximin[2] contre des actes qui mutilèrent, détruisirent même ailleurs tant d'objets de vénération. Il en a été ainsi pour la roche sainte du *templum Domini* de Jérusalem[3], pour l'antique autel de saint Pierre[4], en France pour le tombeau attribué à saint Lusor[5], pour ceux de saint Calétric et de saint Drausin[6].

213

Faillon, *Monuments inédits de l'apostolat de sainte Madeleine*, t. I, p. 761, 765, 766. — Rostan, *Monuments de Saint-Maximin*, p. 19 et pl. X, XI, XII. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, p. 80, et tav. CCCLIII, n°s 1, 2, 3. — (Ma planche LV, fig. 1, 2, 3.)

Le premier des deux sarcophages de droite est attribué à saint Sidoine ou Chélidoine, que l'on a dit être l'aveugle-né guéri par le Christ[7]. Les dimensions en sont

les saints tutélaires, Lazare et Maximin, Marthe et Madeleine, p. 143 (Aix, 1663).

[1] T. I, p. 455-458.

[2] Bouche, *La défense de la foy*, p. 144.

[3] Je transcris ce que dit à ce sujet un écrivain arabe du XIIe siècle, Ibn el-Athir : «Les Francs avaient recouvert le rocher d'Essakhrah d'un revêtement de marbre; l'ordre fut donné de l'enlever. Voici la cause qui avait fait dissimuler le roc sous un placage de marbre : les prêtres en détachaient des fragments et les vendaient au poids de l'or aux pèlerins qui venaient visiter les saints lieux; à leur retour dans leur pays, ceux qui possédaient un morceau de cette pierre bâtissaient des églises et le plaçaient sous l'autel. Un roi de Jérusalem, craignant pour ce rocher une destruction complète, donna l'ordre de le revêtir de marbre.» (De Vogüé, *Le temple de Jérusalem*, p. 79.) Cf. Clermont-Ganneau, *La présentation du Christ au temple* (*Revue archéologique*, mai 1877, p. 320).

[4] Aringhi, *Roma subterranea*, éd. de Paris, t. I, p. 151.

[5] Pierquin de Gembloux, *Lettre sur le tombeau de Déols*.

[6] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 307 et 441.

[7] *Gallia christiana*, t. I, p. 199.

remarquables, car il mesure 78 centimètres de hauteur sur 1 mètre de côté; il a donc été fait pour recevoir deux corps; sa cuve, arrondie par un bout, carrée par l'autre, est de forme exceptionnelle. La grande face sculptée est divisée par des colonnes torses en cinq compartiments. Le premier bas-relief nous montre le centurion de l'Évangile, la main couverte de son manteau en signe de respect[1], et s'inclinant devant le Seigneur, qui lui parle; vient ensuite un sujet des plus fréquents sur les tombes chrétiennes, la guérison d'un aveugle; c'est ce détail partiel et perdu dans l'ensemble qu'Honoré Bouche invoque pour attribuer le sarcophage à l'aveugle mentionné dans les récits évangéliques[2]. Au milieu était une couronne à lemnisques flottants tenue par un aigle aux ailes éployées[3], et dans laquelle se détachait le monogramme constantinien ☧; elle posait sur une grande croix gemmée, accostée des deux soldats gardiens du saint Sépulcre. Les deux derniers tableaux représentent, dans la forme ordinaire, la prédiction du reniement et la Chananéenne ou l'hémorroïsse aux pieds de Jésus-Christ. Dans les retombées des arcades qui surmontent les colonnes sont des dauphins accostant une coquille, puis un autre sujet familier aux sculpteurs païens, la colombe becquetant des fruits dans une corbeille[4]. Sur le petit côté, de forme carrée, on a placé une scène que nous avons déjà rencontrée à Arles, la résurrection de Tabithe, couchée sur son lit et à laquelle saint Pierre tend la main. Au fond, derrière des rideaux relevés, on voit deux femmes, et sur le devant trois petites figures agenouillées se tournant vers saint Pierre et dont la première est coiffée d'un capuchon. Un trait singulier qui se remarque dans cette scène nous révèle une particularité des funérailles au IVe ou au Ve siècle : nous savions déjà que l'on y chantait des hymnes et des psaumes dont plusieurs nous sont connus par les livres et par les inscriptions[5]; l'orgue placé derrière le pilastre qui marque l'entrée de la maison nous montre que cet instrument accompagnait les voix. Le fait mérite d'être noté, car c'est la première fois que l'orgue nous apparaît représenté dans de telles conditions; il n'avait encore été signalé que dans des scènes de jeux, de réjouissances, sur les diptyques et les contorniates[6] ou sur des tombes où il rappelait le talent musical, la profession du défunt[7].

Le petit côté de droite porte, sur une partie cintrée, une femme debout en

[1] Cf. ci-dessus, p. 20.

[2] *La défense de la foy*, p. 144.

[3] Ce motif, la plupart du temps fort ruiné et devenu peu reconnaissable, a figuré dans le même groupe sur plusieurs sarcophages de la Provence. Il est assez bien conservé sur un fragment que j'ai déjà publié (*Sarc. d'Arles*, pl. XII, n° 2). Un médaillon de Constance II nous montre de même l'aigle tenant une couronne dans son bec. (Fröhner, *Les médaillons de l'emp. romain*, p. 310.)

[4] Introduction, § II.

[5] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 303; de Rossi, *Roma sotterranea cristiana*, t. III, p. 498-499.

[6] Gori, *Thesaurus veterum diptychorum*, t. II, tab. XIII; Sabbatier, *Description générale des médaillons contorniates*, pl. X, n° 6, et p. 69-70. Cf. *Historia Apollonii regis Tyri*, § 49 : « Fit lætitia ingens, coronatur civitas, organa disponuntur, fit Apollonio convivium a civibus, lætantur omnes. » (Ed. Lipsiæ, 1871, p. 64.)

[7] Tombe de Julia Tyrannia, à Arles (Dumont, dans Lalauzière, *Abrégé chronologique de l'histoire d'Arles*,

IMPRIMERIE NATIONALE

prière entre deux oliviers chargés de fruits; à ses pieds est un de ces *scrinia* à serrure dans lesquels on enfermait les livres; c'est l'image d'une âme chrétienne admise dans les bosquets du paradis[1].

Tandis que le bas-relief principal a subi des mutilations nombreuses, ceux des côtés, absolument intacts, semblent sortir des mains du sculpteur; le sarcophage, autrefois comme aujourd'hui, était donc placé de telle façon que ses extrémités ne pouvaient être atteintes.

La tombe, carrée par l'un des bouts, est, je le répète, cintrée par l'autre; son couvercle actuel (pl. LIII, fig. 2), qui est rectangulaire et plus large d'ailleurs, ne lui appartient pas. La face antérieure de ce couvercle, élevée à angle droit sur la grande dalle qui ferme le sépulcre, porte à gauche l'image du Christ tendant la main vers un mort couché dans son cercueil élevé sur des supports; le corps est étroitement emmailloté, comme le fut celui de Lazare, suivant le mode rapporté d'Égypte par les Hébreux. C'est ainsi qu'est représentée le plus souvent la résurrection du fils de la veuve; mais le personnage suppliant qui figure au second plan paraît être, d'après son geste, Jayre plutôt qu'un disciple assistant au miracle; peut-être s'agit-il ici de sa fille. Vient ensuite un sujet particulièrement fréquent en Gaule, la remise des clefs à saint Pierre; puis, sur la droite, la multiplication des pains, qu'un apôtre tient dans un pan de son manteau[2], et le sacrifice d'Abraham.

Au centre deux génies ailés accostant une tessère sans inscription; l'ouverture quadrangulaire qui est pratiquée dans ce cartouche marque, à n'en pas douter, que le marbre a recouvert une tombe sainte; c'était une de ces *fenestellæ* par lesquelles les fidèles faisaient passer d'ordinaire dans l'intérieur des sépultures vénérées les objets qu'ils voulaient sanctifier et emporter comme des reliques. Grégoire de Tours, en décrivant le tombeau de saint Pierre au Vatican, s'exprime ainsi : «Le chrétien qui vient y prier monte au-dessus du sépulcre; par la *fenestella*, il passe la tête et formule ses supplications; l'effet ne s'en fait pas attendre, si la requête est juste. Celui qui veut emporter une relique introduit de même quelque morceau d'étoffe qu'il a d'abord pesé; puis il jeûne, il veille et il demande humblement la protection de l'apôtre. Ô merveille! si sa foi est suffisante, l'étoffe est tellement imprégnée de la vertu divine que le poids en a de beaucoup augmenté. Le suppliant apprend ainsi que sa demande est exaucée[3].» Dans son livre célèbre sur les miracles

pl. XX). Un orgue est gravé à Saint-Paul-hors-les-Murs sur une épitaphe chrétienne portant les mots :

RVSTICVS SE BIBV FECI . . .

L'instrument, reproduit dans une dimension qui permet d'en étudier la structure, figure sans doute sur cette dalle pour rappeler la profession du défunt.

[1] *Les Actes des martyrs, supplément aux* Acta sincera *de dom Ruinart*, § 103.

[2] Cf. *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 20.

[3] *Glor. mart.*, I, XXVIII. Grégoire de Tours parle d'un fait analogue arrivé au tombeau de saint Martin. (*Mirac. s. Martini*, I, XI.)

de saint Étienne, Evodius rapporte un trait parallèle : « Affligé d'une paralysie de la langue, un habitant d'Utique vint implorer le secours du saint; par la *fenestella* du monument, il passa une étoffe qu'il portait avec la main jusqu'au lieu qui contenait les reliques; puis, la retirant, il la porta à sa bouche et en toucha sa langue. Ce fut ainsi que sa foi lui mérita de recouvrer l'usage de la parole [1]. »

Le couvercle est, je le répète, formé, selon l'usage antique, d'une large dalle sur le devant de laquelle s'élève, à angle droit, l'étroite bande sculptée dans laquelle s'ouvre la *fenestella;* il n'a que deux côtés, et sa coupe présente la forme |_____, de telle sorte qu'à l'heure actuelle on ne peut comprendre la raison d'être d'une entaille qui donne accès dans un espace libre de tous côtés. Elle s'explique facilement, au contraire, si l'on se reporte aux textes anciens qui nous montrent les tombes saintes ornées d'une *palla* ou de quelque ornement qui en voilait le sommet [2] et rendait dès lors nécessaire une *fenestella* ouverte aux *brandea* et aux prières.

214

Faillon, *Monuments de l'apostolat de sainte Marie-Madeleine*, t. I, p. 735. — Rostan, *Monuments de Saint-Maximin*, pl. VIII et p. 15. — Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, 2e édition, p. 353. — Rohaut de Fleury, *L'Évangile*, pl. XXVII. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CCCXXXIV, 3, et p. 59. — (Ma planche LVI, fig. 1.)

Le sarcophage que l'abbé Faillon attribue aux saints Innocents était regardé auparavant comme celui de saint Maximin. Les bas-reliefs de cette tombe offrent les tableaux suivants : Moïse recevant les tables de la loi que tient la main divine, représentée, comme on le voit parfois ailleurs, d'une grandeur surhumaine [3]; la renonciation prédite; le Christ, debout entre deux palmiers sur la montagne aux quatre fleuves, parle à saint Paul et donne en même temps à saint Pierre la loi nouvelle, que celui-ci reçoit avec respect dans un pli de son manteau; auprès du Christ, un agneau, image du défunt; sur sa tête se dressait une croix, aujourd'hui brisée, mais dont la base se voit nettement sur le marbre [4]; près de saint Paul est, suivant l'ordinaire, un palmier sur lequel l'artiste a, par erreur, remplacé le phénix par un coq [5]; saint Pierre porte la croix qui le caractérise sur les monuments antiques;

[1] Lib. I, c. XII. Consulter au besoin, pour ces *fenestellæ*, du Cange, v° *Brandea;* Borgia, *Vaticana confessio*, p. 42, 65, 69, 161, 162; Kraus, *Real Encyclopädie*, v° *Fenestella;* Bulliot, *Notice sur un sarcophage du musée d'Autun*, p. 2 (*Annales de la Société éduenne*, 1862-1864), etc.

[2] Voir, pour ces *pallæ, opertoria, coopertoria*, dont les fidèles emportaient pieusement quelques fils, Greg. Turon., *Hist. Fr.*, V, XLIX; *Mirac. s. Juliani*, c. XXXIV; *Mirac. s. Martini*, II, X, XLV, LIV; *Vitæ Patrum*, VIII, VI; XIX, IV; Fortunat, I, XII. Une authentique mérovingienne que j'ai signalée à Chartres peut être relative au *coopertorium* du tombeau de saint Monulfus d'Utrecht. (*Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 312.)

[3] Voir ci-dessus, p. 63.

[4] Bosio, *Roma sotterranea*, p. 63; ci-dessus, § 207, etc. Un marbre de Lyon donne l'image de deux colombes sur les têtes desquelles une croix est de même figurée. (*Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 86.)

[5] Cf. *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 17.

derrière lui est un portail où le R. P. Garrucci propose de reconnaître une image de l'Église[1]. Le bas-relief est terminé par deux scènes souvent reproduites en Gaule, la remise des clefs symboliques au prince des apôtres et le sacrifice d'Abraham. Sur les petits côtés sont de simples imbrications.

Le couvercle, chose assez rare, est bien celui du sarcophage. Il est terminé par les deux grandes têtes juvéniles qui semblent particulières à l'école de sculpture arlésienne[2]. Au centre, une tessère sans inscription; à droite, les Mages apportent leurs offrandes au Christ emmailloté et couché dans la crèche entre le bœuf et l'âne; la Vierge voilée est assise au chevet; près de sa tête on voit l'étoile en forme de roue que j'ai déjà signalée en Gaule, et qui paraît représenter le monogramme du Seigneur[3]. Le Christ au berceau et le défunt dont nous avons vu plus haut l'image[4] sont tous deux, on le remarquera, enveloppés de la même manière, à la façon du cadavre de Lazare. Cette similitude nous explique comment, d'après un document du xiv[e] siècle, le corps de saint Martin a été trouvé enveloppé comme celui d'un enfant : *ad instar infantuli involutum et ligatum*[5]; les morts s'emmaillotaient ainsi que les nouveau-nés. En regard de la crèche est un sujet reproduit par les mosaïstes et les sculpteurs en ivoire[6], mais que nous trouvons pour la première fois sur un sarcophage : le massacre des Innocents. Si l'on veut rechercher la raison d'être en nos contrées d'une figuration tout exceptionnelle, il convient peut-être de noter que le culte de ces premiers martyrs du Christ existait dès les temps anciens à Marseille, où leurs reliques, apportées de l'Orient par saint Cassien, avaient été placées avec honneur par les moines de Saint-Victor dans la célèbre crypte de l'abbaye[7].

[1] On sait que souvent le type de saint Pierre et celui de Moïse sont rapprochés et confondus dans l'imagerie des premiers siècles. Si l'interprétation du savant Père doit être admise, on pourrait voir ici une nouvelle marque de la connexité établie par les anciens entre les deux personnages. (De Rossi, *Bullettino*, 1865, p. 71; 1868, p. 3; *Études sur les sarcophages d'Arles*, pl. XXXV, etc.) Le portique représenté derrière le chef de l'Église se retrouve en effet derrière Moïse dans un bas-relief où figure le passage de la mer Rouge. (Bottari, tav. CXIV.) Je ne saurais toutefois oublier qu'en plaçant de la sorte un édifice dans le désert, les artistes anciens ont peut-être cédé simplement à la fantaisie qui leur faisait parfois introduire des statues, un temple élégamment orné, un grand portique, une colonne monumentale, dans des sites agrestes ou sauvages. Ainsi en est-il du tableau où l'on voit Prométhée enchaîné au Caucase (Wieseler, *Denkmäler der alten Kunst.*, t. II, taf. LXIV, n° 832), Polyphème gardant son troupeau sur le bord de la mer (Zahn, *Die schönsten Ornamente aus Pompei, Herculanum*, zweite Folge, taf. XXX), Io surveillée par Argus (Renier et Perrot, *Les peintures du Palatin*, *Revue archéologique*, 1870, pl. XV).

[2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 34.

[3] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 388; cf. de Rossi, *Bullett.*, 1863, p. 76; 1866, p. 66.

[4] Pl. LIII, fig. 2.

[5] Dans la note de Ruinart sur Grégoire de Tours, *Hist. Fr.*, II, xiv.

[6] Ciampini, *Vetera monimenta*, t. I, tab. LI; Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. CDLIV.

[7] *Vita s. Ysarni*, ch. 1, § 7 : «At in illo interiori sacrario quod in ipso naturali saxo excisum vides, primitivorum Christi testium, sanctorum Innocentium scilicet, quos huc secum beatissimus Cassianus, Bethleemicus primum cænobita, devexit, multæ ac metuendæ reliquiæ continentur.» (Bollandistes, 24 septembre, t. VI, p. 738.)

215

LA GAYOLLE.

Peiresc, Bibl. nat., départ. des manuscrits, fonds latin, n° 8958, fol. 265, 307, et n° 9530, fol. 143, 144. — L'abbé Davin, journal *Le Monde*, 19 et 20 mai, 4 juin et 24 juillet 1880. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 105, et tav. CCCLXX, n° 2. — (Ma planche LIX, fig. 1.)

Lorsque mourut, au VIe siècle, une riche chrétienne nommée Syagria, l'école de sculpture qui produisit nos célèbres tombes provençales s'était éteinte, et l'on dut chercher, pour recevoir dignement le corps de la défunte, un monument des anciens âges. On eut la fortune de rencontrer, au lieu de quelque marbre païen, le sépulcre d'un des premiers fidèles de la contrée, épave du temps des Antonins, et, nous pouvons le dire, le plus précieux de tous les tombeaux chrétiens sculptés que l'on ait trouvés jusqu'à ce jour. Ce fut sur ce marbre que l'on grava, dans le champ d'un étroit bandeau, l'inscription suivante, que son contexte et la forme de ses caractères classent à une basse époque :

HIC REQVIISCET IN PACE BONE MEMORIAE SYAGRIA QVI OBIIT
XII· KAL· FEBRVARIAS· ·NDIC VNDECEMA

Qu'était devenu ce monument, qu'une note et une singulière description de l'antiquaire Peiresc me signalaient « à la Gaiole »? Je l'ignorais, et le regretté bibliothécaire d'Aix, M. Rouard, n'avait pu me venir en aide, même pour la détermination du lieu: une lettre de Jérôme Aléander le mentionne, m'écrivit-il, comme « un endroit ruiné assez éloigné des villes ou bourgs principaux et où l'on a conservé un *sacellum* ou petit oratoire[1]. » Là s'arrêtaient les renseignements; l'activité intelligente de M. l'abbé Albanès devait les compléter, en faisant retrouver le lieu désigné et le sarcophage même. Un mot du savant ecclésiastique m'apprit que la Gayolle était un petit prieuré ayant dépendu de Saint-Victor et situé à quelques kilomètres de la Celle et de Brignolles (Var); la partie sculptée de la tombe avait été récemment enlevée puis transportée à la bibliothèque du petit séminaire de Brignolles, où je suis allé l'étudier.

C'est un monument unique jusqu'à cette heure, sans aucune ressemblance avec les types à sujets historiques dont nous venons de voir un si grand nombre; son style, l'antiquité bien connue des symboles du poisson et de l'ancre qui y figurent permettent de le faire remonter à la fin du IIe siècle. J'ai déjà signalé ailleurs une tombe venue de Rome et qui date également d'une époque de beaucoup antérieure au triomphe de l'Église[2]; la Gaule marche donc de pair à cet égard avec l'Italie, mais

[1] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 494. — [2] *Études sur les sarcophages d'Arles*, Introduction, p. IV.

notre marbre, probablement sculpté par une main grecque, si l'on en juge par la largeur caractéristique et exceptionnelle des moulures de la base et du couronnement[1], l'emporte de beaucoup pour la beauté comme pour l'intérêt sur le sarcophage romain. Celui-ci n'offre qu'une gravure assez sommaire encadrée de deux bandes de strigiles; le nôtre est orné de bas-reliefs d'une exécution remarquable, bien que les figures soient un peu courtes, et où l'on retrouve à peine quelques marques de l'emploi du trépan dont les sculpteurs abusèrent si fort à l'époque basse; les scènes qui le décorent présentent de plus un intérêt particulier par le singulier mélange des images chrétiennes et païennes. Souvent déjà nous avons vu de ces dernières, tritons, figures symboliques de pays, de mer et de fleuves, se maintenant comme accessoires dans les fresques, les sculptures païennes; mais nulle part ailleurs nous ne les retrouvons occupant une aussi large place à côté des représentations particulières aux premiers fidèles.

Le pêcheur prenant à l'hameçon le poisson mystique, une ancre placée auprès de lui, l'orante debout entre les arbres du paradis où se posent des colombes, les brebis et le Bon Pasteur, voilà ce que présente la plus grande part du tableau. Ce qui demeure entier du reste procède des types courants chez les païens; à gauche, c'est le buste du soleil, dont la tête est ornée de sept rayons; à droite, un personnage assis, tenant un sceptre terminé aux deux bouts par des moulures exécutées au tour; c'est une de ces figures fréquentes sur les monuments profanes, bas-reliefs ou vases peints, et qui symbolisent le lieu où se passe la scène; puis, comme pour achever la confusion, une brebis est près de ce personnage, comme on en voit une auprès du Bon Pasteur. Les anciens violateurs de la tombe, qui l'ont fracturée par le milieu, ont fait disparaître le buste d'une figure assise, devant laquelle une autre plus petite, celle d'un enfant qui l'écoute, était debout; c'est un type de tradition antique, familier aux artistes païens, et que les fidèles ont quelquefois reproduit sur leurs sarcophages[2]. Telles sont ces représentations dont le lien symbolique, si tant est qu'elles en doivent avoir un, me paraît trop peu net pour que je me hasarde à le chercher. Il n'est aucune œuvre antique qui porte mieux l'empreinte du temps de transition où plus d'un esprit flottait indécis entre la foi du Christ et les vieilles croyances, où, selon la parole d'un Père témoin de ces écarts étranges, des artistes, même convertis, travaillaient indifféremment pour les adeptes des deux cultes[3].

Au point de vue du développement de la foi chrétienne en Gaule, le marbre de la Gayolle apporte un enseignement dont il faut tenir compte. Ainsi que je l'ai

[1] Voir pour des types de sarcophages grecs, *Archäologische Zeitung*, 1873, pl. LIX; 1880, pl. XIV, etc.

[2] Garrucci, *Storia dell' arte crist.*, t. V, tav. CCCLXX, CCCLXXI.

[3] *Les ateliers de sculpture chez les premiers chrétiens* (*Mélanges de l'École française de Rome*, 1883, p. 439 et suiv.).

noté plus haut, il est intéressant de voir le plus ancien de nos sarcophages prendre place à côté de nos plus vieilles inscriptions chrétiennes dans la partie même de la Gaule où l'histoire nous signale les premières conquêtes de l'Évangile[1].

Ne fût-ce qu'au point de vue de fouilles que je voudrais voir entreprendre, il ne sera pas inutile de consigner ici quelques renseignements sur le lieu où se trouvait le sarcophage. La Gayolle, souvent nommée, au XIe et au XIIe siècle, dans le cartulaire de Saint-Victor[2], n'offre plus aujourd'hui qu'un bâtiment de ferme adossé à une antique chapelle servant de grange. Au fond du bras gauche de la croix que forme cette construction, était le tombeau, dont la cuve, maintenant privée de sa face antérieure, est demeurée en place; on voyait dans la même enceinte un sarcophage à bas-reliefs païens utilisé pour la sépulture d'un chrétien de haute naissance, dont Peiresc nous a conservé l'épitaphe métrique[3]. L'abside contenait un autel de pierre, aujourd'hui transporté à Brignolles et portant un grand monogramme du Christ surmonté par un aigle. L'œuvre même de la chapelle est remplie de débris antiques distribués au hasard. Des colonnes et des pilastres à chapiteaux mérovingiens supportent les angles de son transept. Au côté droit de l'abside est encastrée une plaque de marbre sur laquelle se détache le monogramme en forme de roue ⊛ que nous voyons souvent en Gaule[4]. L'extérieur et les alentours de la chapelle présentent également des débris antiques. Un fragment de chapiteau est encastré dans le mur extérieur de l'abside, autour de laquelle sont épars des fragments de tuiles à rebord; sur la rive d'un ruisseau qui coule à quelques mètres, j'ai relevé l'angle de la table d'un autel chrétien encadré d'une moulure et semblable à celui de l'église de Minerve[5]. Peu de temps avant ma venue à la Gayolle, M. l'abbé Albanès avait découvert dans le même ruisseau et fait porter au séminaire de Brignolles cette curieuse épitaphe métrique, que je commenterai en publiant le supplément de nos inscriptions chrétiennes :

✝ INSEGNEM GENETVM CRVCES MVNIMENE SEPTVM
NSONTEM NVLLA PECCATI SORDE FVCATVM
VDOSIVM PARVVM QVEM PVRA MENTE PARENTES
TABANT SACRO FONTES BAPTESMATE TINGVI
ROBA MORS RAPVET SET SVMMI RECTOR OLIMPI
STABET REQVIEM MEMBRIS VBI NOBELE SIGNVM
FIXVM EST CRVCES XPIQVE VOCAVETOR ERES[6]

[1] Introduction, p. XVIII.

[2] Nos 221, 333, 348, 352, 354, 357, 362, 364, 843, 844.

[3] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 628.

[4] Cf. ci-dessus, p. 120.

[5] *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, n° 609.

[6] Insignem genitum, crucis munimine septum,
Insontem, nulla peccati sorde fucatum,
Theudosium parvum quem pura mente parentes
Optabant sacro fontis baptismate tingui,
Improba mors rapuit; sed summi rector Olympi
Præstabit requiem membris ubi nobile signum
Præfixum est crucis, Christique vocabitur heres.

Un sarcophage chrétien d'époque primitive, un autre païen, employé au ve siècle pour la sépulture d'un haut personnage, l'épitaphe d'un enfant de noble naissance, un autel sculpté, des débris de toute sorte encastrés dans les murs ou abandonnés sur le sol, voilà ce qu'a fourni jusqu'à cette heure et sans aucune recherche le petit oratoire de la Gayolle.

Des fouilles opérées dans son enceinte et dans les terrains qui l'avoisinent ne pourraient, j'en ai la conviction, que donner d'importants résultats.

216

SAINT-HONORAT (ÎLES DE LÉRINS).

Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t II, p. 505. — Mérimée, *Notes d'un voyage dans le midi de la France*, 265, 266. — Dom Bérenger, *Revue de l'art chrétien*, 1870, p. 192. — Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. V, p. 53, et pl. CCCXXIX. — (Ma planche LIX, fig. 2.)

Sarcophage sans couvercle, encastré dans le mur extérieur de l'ancienne chapelle de Saint-Honorat.

Dernier débris des monuments qui ornaient le célèbre monastère, ce marbre est divisé en sept compartiments encadrés par des colonnes torses. Au centre est le Christ debout sur la montagne et barbu, comme nous le voyons si souvent lorsqu'il n'est pas représenté accomplissant un des actes de sa vie humaine[1]. Il lève la main droite et tient de la gauche, c'est-à-dire du côté où les sculpteurs avaient coutume de placer saint Pierre, le *volumen* de la loi déroulé. Les apôtres sont groupés deux par deux à ses côtés. Tous sont tournés vers lui, et quatre d'entre eux portent des couronnes qu'ils lui offrent[2], comme sur un marbre de Rome où ils sont figurés par des agneaux[3]. Les autres tiennent le livre ou le *volumen*.

[1] *Études sur les sarcophages d'Arles*, p. 19. — [2] *Apocal.*, IV, 11; cf. Garrucci, *loco cit.*; de Rossi, *Bull.*, 1881, p. 80. — [3] Roller, *Les Catacombes*, pl. XLIII.

RENVOI DES NUMÉROS DES PLANCHES

AUX PAGES DU TEXTE.

IMPRIMERIE NATIONALE.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

S

IMPRIMERIE NATIONALE

T

V

Pl. 1



Heliog. Dujardin

Imp. L. Eudes





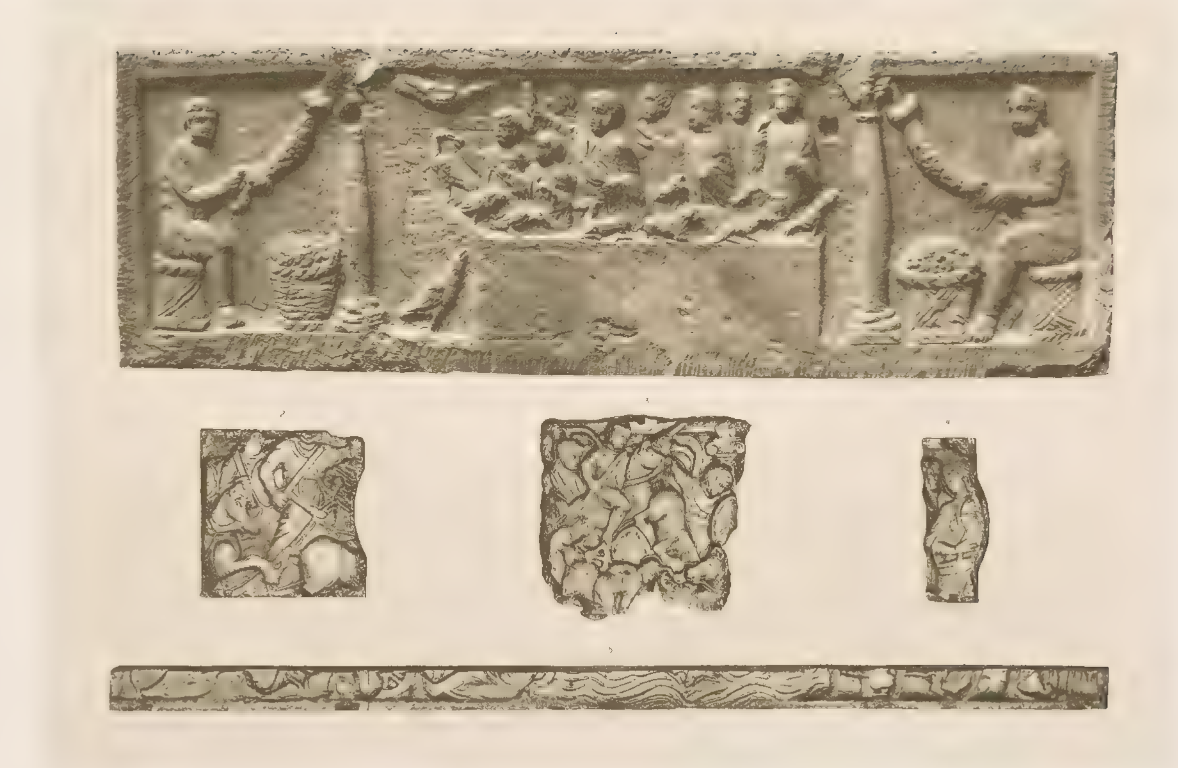
Héliog Dujardin



Imp. L. Eudes



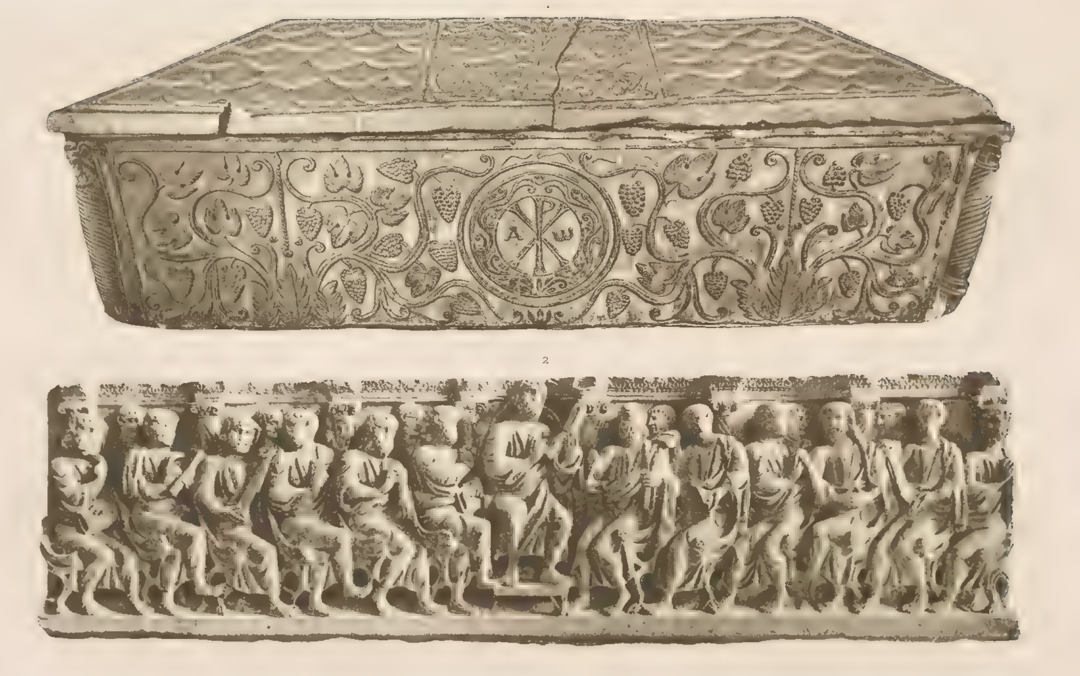
Pl. III



Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes

11



2

Uchoy Dujardin.

Imp.L.Eudes



Pl.



Heliog Dujardin Imp L. Eudes





Héliog. Dujardin — *Imp. J. Eudes.*



1

2

Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes





Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes



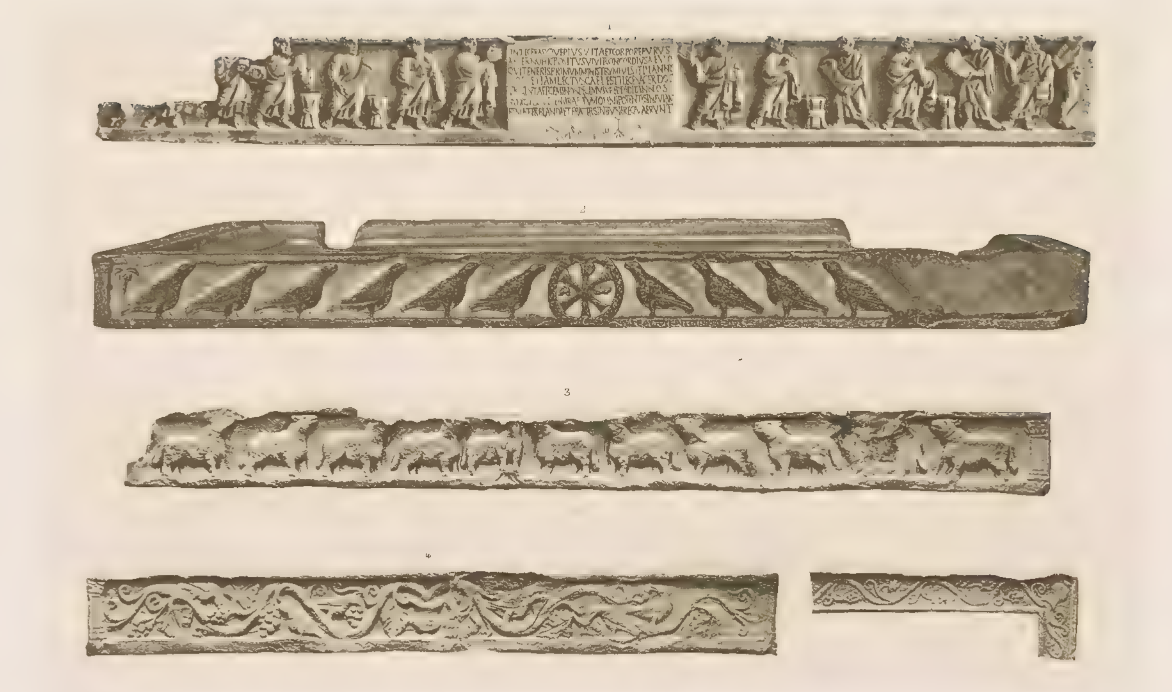


Héliog Dujardin

Imp L. Eudes.

Pl.





Héliog. Dujardin. L. Eudes imp.





Pl. I



1

2



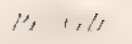
3

Imp. L. Eudes





Héliog. Dujardin — L. Eudes Imp.



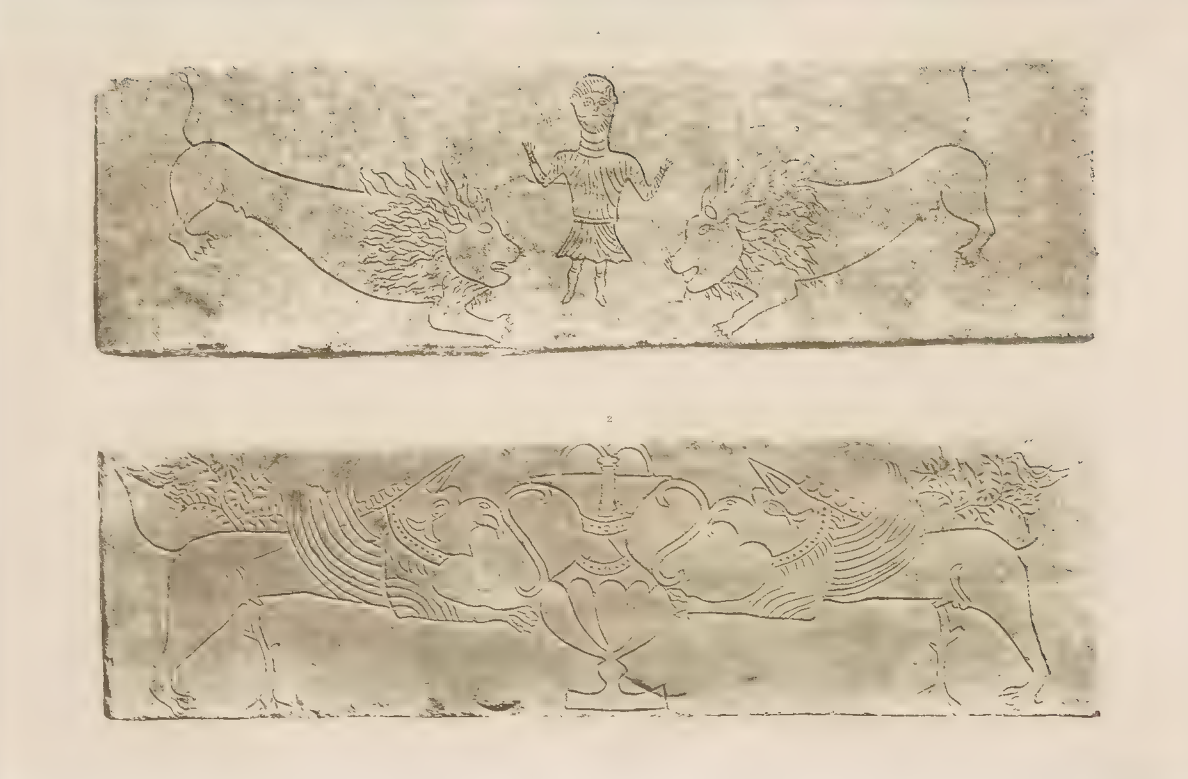
Pl. [illegible]

Héliog. J. Dujardin — Imp. L. Eudes





Héliog. Dujardin Imp. L. Eudes



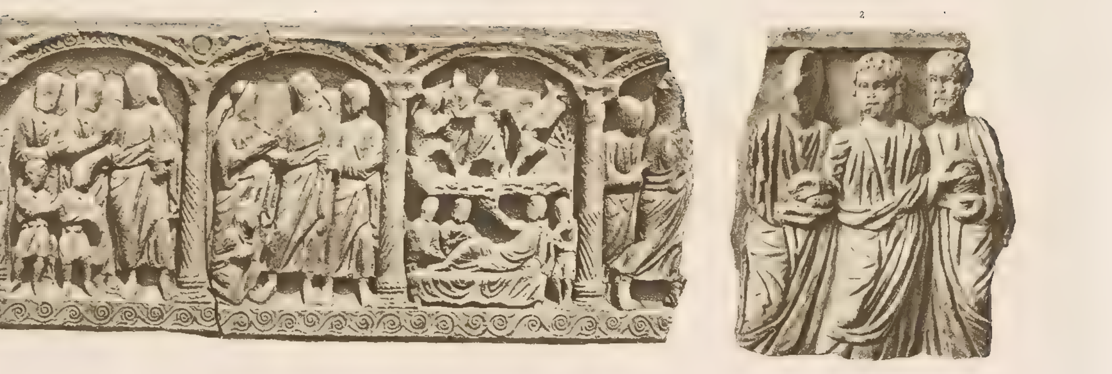
Héliog Dujardin. Imp. L. Eudes



PL. XVI







2

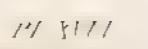
3





Héliog Dujardin

Imp. L. Eudes









Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes

Pl. XIV







Heliog Dujardin — Imp. L. Eudes



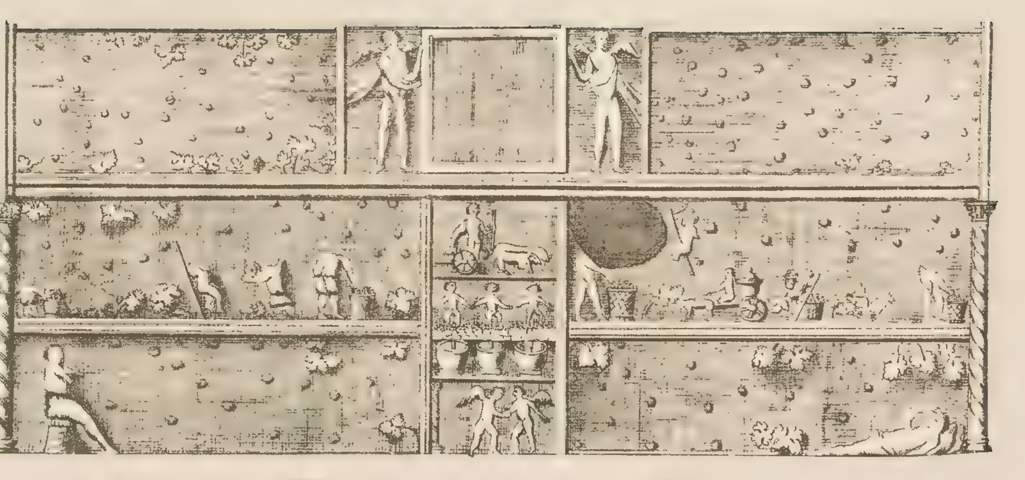
Pl. XI

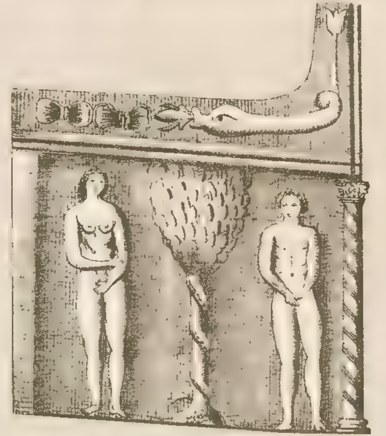


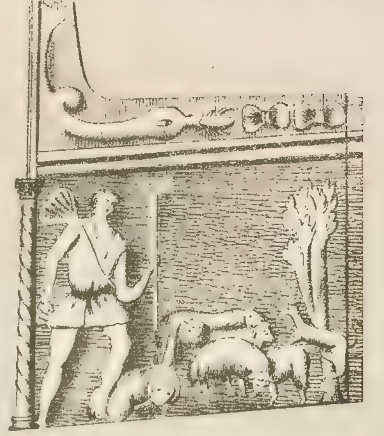
Heliog Dujardin. Imp. L. Eudes



Pl. 11





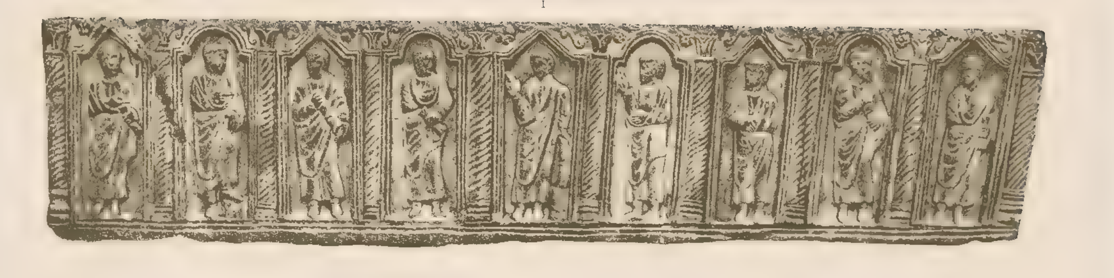


Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes



1



2



3



Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes





2



3



Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes





Imp J. Eudes









Heliog. Dujardin



1



2



3



Heliog. Dujardin

L. Eudes. Imp



Pl. XXVII









1



2



Héliog. Dujardin

L. Eudes imp.



Pl. [illegible]



Eug. Dujardin

Imp. L. Eudes





Heliog. Dujardin

Imp. Eudes







Aug. Dujardin

J. Kuder imp.



Imp. L.Eudes

PL. XXVIII

1

A. Cog. Dujardin

Imp. I. Eudes



Pl. LXXI



Heliog. Dujardin. Imp. J. Eudes.









Héliog Dujardin.

Imp. L. Eudes



Pl. XXXIV



Collot Dujardin

Imp. L. Eudes



Lithog. Dujardin

Imp. L. Eudes.

Pl. XXXVIII



Phot. Dujardin

Imp. L. Eudes





Héliog. Dujardin — Imp. L. Eudes



PL. XL



Heliog. Dujardin

Imp. L. Eudes



2



3



Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes



Pl. XLII

1



2



3



Heliog. Dujardin

Imp. L. Eude



Pl. XLIII





Héliog Dujardin

Imp. L. Eudes.







Héliog. Dujardin — Imp. Eudes



Pl. XLV

1



2



3



Heliog. Dujardin

Imp. L. Eudes



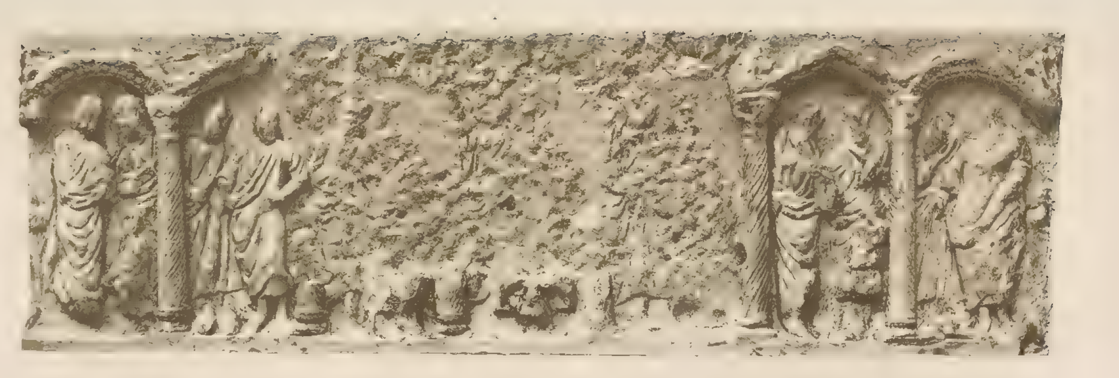
Pl. XLVI



Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes





1

2



3



Héliog Dujardin

Imp. Eudes



2



3



Héliog Dujardin

Imp. J. Eudes



2



3







Héliog. Dujardin. Imp. L. Eudes







Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes

Pl. LII

1



2



Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes



1



2



Imp. J. Eudes



1



2



3





Héliog. Dujardin — Imp. L. Eudes



1



2



3



Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes







Heliog. Dujardin

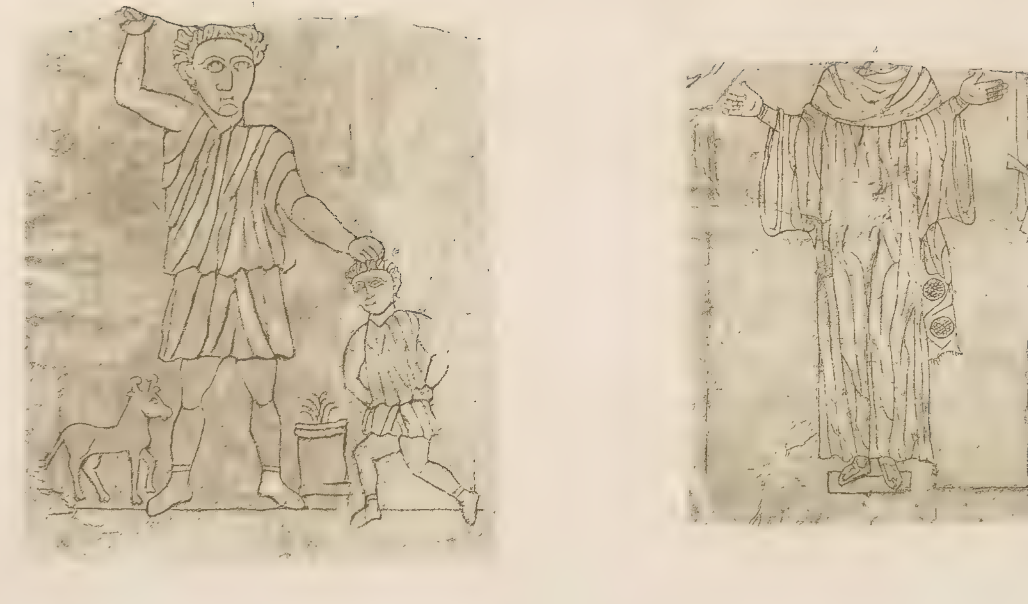
Imp. J. Kuder



Heliog. Dujardin

Imp. I. Eudes

PL. LVIII



Phot. Dujardin

Imp. Eudes





Héliog. Dujardin

Imp. L. Eudes



SE TROUVE À PARIS

CHEZ

HACHETTE ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79